This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

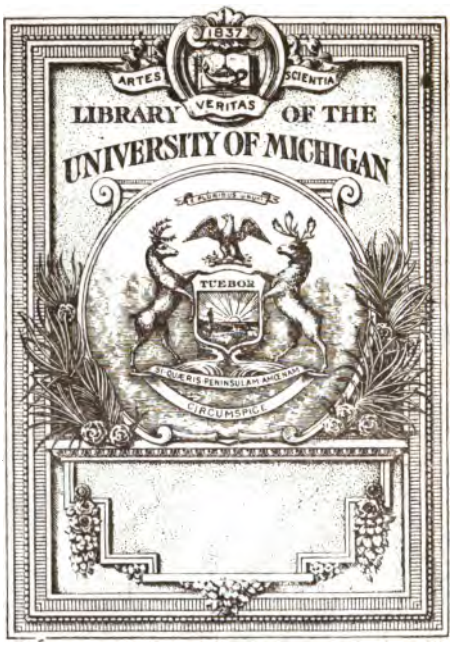
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

858
D20
F

6872

Dante Alighieri,

sein Leben und seine Werke.

Von

Hartwig Floto.

Beaie

Stuttgart.
Verlag von Rudolf Besser.
1858.

— onde, giudicando io a mio modo, lascerò da ognuno
a suo modo giudicar Dante —

Ces. Balbo vita di D. II, 2.

Schnellpressendruck der J. G. Sprandel'schen Buchdruckerei in Stuttgart.

Meiner Schwester

Doris

in herzlicher Liebe

zugeeignet.

Dante Alighieri,

sein Leben und seine Werke.

Von

Hartwig Floto.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF

Stuttgart.
Verlag von Rudolf Besser.
1858.

Vorwort.

Dies Buch ist aus zwei Vorträgen entstanden, die ich im vorigen Winter vor einem Kreise von Frauen und Männern in der hiesigen Aula gehalten habe.

Was ich hierin aus der divina commedia übersetzt habe, das bitte ich mit Nachsicht aufnehmen zu wollen. Unsere Sprache ist an Reimen nicht so reich, wie die italiänische, und erreicht an Wohlklang dieselbe durchaus nicht — obwohl das bekannte Göthesche Wort von „dem erbärmlichsten Stoff" etwas übertrieben ist. Von den Uebersetzungen Dante's schien mir keine dem Original auch nur von ferne gleichzukommen: denn auch die beste — meiner Ansicht nach die von Streckfuß — ist doch weit dahinter zurückgeblieben. Daß ich mehr geleistet hätte, soll damit nicht gesagt sein. Ich bitte daher für diesen Versuch um Nachsicht.

Noch ein Wort über mein Verhältniß zu meinem vortrefflichen Collegen, dem Herrn Professor Picchioni. Wir stimmen keineswegs völlig mit einander überein; aber ich finde, daß dieß sehr wohl angeht. Dante hat keineswegs sein Gedicht nach einer durchgreifenden Disposition geschrieben — dafür zeugen die zahlreichen Widersprüche, die sich darin finden. Hat doch Huber in einer Rezension des veltro allegorico im vorigen Frühjahr in den Göttinger Gel. Anz. nachgewiesen, wie viele Personen aus der Zeit, da Dante lebte, unter dem veltro verstanden werden könnten! In dem Paradiese finden sich z. B. Stellen, die kaum von demselben Dichter, der die Hölle verfaßt hat, herzurühren scheinen. Also wollen wir beiderseits un-

sere Ansichten festhalten — von denen ich übrigens durchaus nicht behaupte, daß sie bei mir fest ausgebildet wären — das hindert aber nicht, daß wir an den zauberhaften und göttlichen Schönheiten des großen Gedichtes mit einander uns erquicken können — und diese verhalten sich doch zu jenen, worüber wir streiten könnten, ungefähr wie hundert zu eins.

Auch glaube ich gar nicht, daß Dante selber bei Allem und Jedem in der göttlichen Komödie einen bestimmten Gedanken gehegt hat, den er ohne Umstände hätte aussprechen können. Z. B. bei dem veltro! Da scheint er absichtlich in Dunkel sich gehüllt zu haben, weil möglicher Weise ein solcher auch nicht hätte auftreten können. Ich kann in der That nicht sagen, wer damit gemeint sein könnte! Vielleicht hätte Dante selbst es nicht vermocht.

Was den Auszug aus der divina commedia betrifft (S. 129 ff.) so soll dieß weiter nichts sein, als eine Beschreibung des Weges, den Dante zurückgelegt. Demselben liegt die Uebersetzung von Kopisch zu Grunde (Magdeburg 1842) — die zwar nicht frei von Fehlern ist, aber wenigstens wörtlich und ohne Reim. In den Versen habe ich — wegen einer Krankheit, die mich im vorigen Sommer leider befallen hat — zum Theil die Uebersetzung von Kopisch benutzt, zum Theil aber selbst übersetzt. Dieß ist allerdings eine Lücke in dem Buche, für welche ich um gütige Nachsicht bitte.

Basel, im Januar 1858.

Floto.

Inhalt.

	Seite
Einleitung. I.	1
Politischer Zustand von Florenz. II.	3
Guelfen und Ghibellinen. III.	7
Vertreibung der Guelfen. 1244. IV.	11
Errichtung des popolo vecchio. 1250.	12
Rückkehr der Guelfen. 1251.	13
Verbannung der Ghibellinen. 1258. V.	14
Schlacht bei Montaperti	14
Tod Manfreds.	15
Rückkehr der Guelfen und Verbannung der Ghibellinen. 1267.	16
Rückkehr der Ghibellinen und Versöhnung mit den Guelfen. 1280. VI.	18
Der secondo popolo. 1282. VII.	19
Blüthe von Florenz. VIII.	20
Dante trifft mit Beatriec zusammen. IX.	23
Dante's Schirme. X.	26
Frauendienst. XI. XII.	28
Beatrice grüßt Dante nicht. XIII.	34
Sie stirbt. XIV.	37
Die donna pietosa. XV.	39
Dante verheirathet sich. XVI.	41

Seite
Er wirft sich in die Politik. XVII. 44
Sieben Prioren; Ordnungen der Gerechtigkeit; Giano della Bella 46
Schwarze und Weiße. XIX. 49
Dante's Parteinahme. XX. 51
Dante Prior. 1300. Zusammenstoß der Schwarzen mit den Zünften. XXI. 53
Pabst Bonifazius schickt Karl von Valois nach Florenz. XXII. 56
Schwäche der Prioren und der Cerchi. XXIII. 58
Blutbad in Florenz. XXIV. 58
Dante's Verbannung. XXV. 60
Seine Leiden. XXVI. 62
Arbeiten und Dichtungen. XXVII. 67
Il convito. XXVIII. 69
De vulgari eloquio. XXIX. 74
De monarchia. XXX—XXXI. 80
Heinrichs VII. Römerzug. XXXII—XXXIII. 89
Er stirbt. XXXIV. 95
Dante's Tod. 100
Dante's Persönlichkeit. XXXVI—XXXVII. 103
Die divina commedia XXXVIII—LI. 109

I.

Dante's Poesieen, das heißt vornehmlich die göttliche Komödie, haben ein eigenthümliches Schicksal gehabt. Man kann wohl sagen: außer der Bibel ist kaum ein Buch in so viel verschiedenen Ausgaben gedruckt worden, wie die divina commedia. Wenn man diese Ausgaben zusammenstellte und dann noch alle die Bücher hinzunähme, welche über Dante geschrieben worden sind, so würde das eine leidliche Bibliothek ausmachen. In der ganzen Welt wird Dante genannt und gefeiert als der größte Dichter einer höchst begabten Nation. Und dennoch sind diese Dichtungen nie populär gewesen, nicht einmal in Italien; ich meine in der Weise populär, wie es etwa mit Ariost der Fall ist.

In Neapel sieht der Reisende wohl, namentlich am Strande des Meeres, Gruppen Volkes sitzen, in deren Mitte ein Mensch steht mit einem Buch in der Hand, aus welchem er vorliest mit mächtiger Stimme und heftigen Gestikulationen. Es ist der rasende Roland, den er liest; und das lebhafte Volk sitzt umher mit funkelnden Augen und geballten Fäusten; es lacht und weint, indem es die Abenteuer der Helden vernimmt.

Etwas Aehnliches könnte mit der göttlichen Komödie nie geschehen. Wenn ich nicht irre, ist es in der Oper Othello, wo Desdemona vor der Katastrophe draußen einen Gondolier singen hört. Er singt die Worte:

Nessun maggior dolore,
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria —
Es gibt kein größeres Leiden,
Als des verlornen Glückes zu gedenken,
Wenn man im Elend ist —

Das sind bekanntlich Worte aus Dante, und es ist wohl möglich, daß Rossini dieselben wirklich in Venedig hat singen hören. Sie sind der schönsten Stelle der divina commedia entnommen; der einzigen, die vielleicht hat populär werden können, und zwar gerade dort am adriatischen Meere, in Venedig, Ravenna, Rimini: sie sind jener Stelle voll rührender Leidenschaft entnommen, wo Dante mit Francesca da Rimini spricht.

Ich wiederhole: Dante ist nie populär gewesen. Er ist Mode gewesen, und ist es wohl noch: wer Italiänisch lernt, der muß natürlich Dante lesen; es wäre ein Unglück, wenn es nicht geschähe. Allein wie Viele sind es, welche die divina commedia etwa auf dem Tische liegen haben, um ab und zu, in dieser oder jener Gemüthsstimmung, hineinzusehen und sich daran zu erquicken? Sicher sehr Wenige.

Der Grund für diese Erscheinung ist einfach. Die divina commedia ist ein Gedicht, in der herrlichsten Sprache geschrie-

ben; man fühlt überall: es ist eine ganz gewaltige Kraft, ein höchst eigenthümlicher energischer Geist, der das Werk geschaffen hat; man findet darin allenthalben das reinste Gold der Poesie mit vollen Händen ausgestreut. Aber dennoch ist es eine Arbeit, das Gedicht zu lesen; es gehören bedeutende Kenntnisse dazu, wenn man es ganz verstehen will; man muß einen Kommentar zu Hülfe nehmen und wird zuweilen durch den Kommentar noch verwirrter, als man ohne ihn gewesen wäre.

Wenige Jahrzehnte nach Dante's Tode hielt man es in Florenz, in Dante's Vaterstadt, für nöthig, einen besondern Lehrstuhl zu errichten, um die divina commedia zu erklären. Was sollen nun wir beginnen, die wir unter so veränderten Verhältnissen, in einem fremden Lande, ein halbes Jahrtausend später leben!

II.

Dante wurde im Mai 1265 zu Florenz geboren, drei Jahre, ehe der letzte Hohenstaufe zu Neapel auf dem Schaffot ein Ende nahm. Bevor ich von seinem Leben rede, bin ich genöthigt, von dem politischen Zustande zu sprechen, in welchem sich Florenz damals befand.

Florenz war seit beinahe zwei Jahrhunderten eine Republik. Es gab zu Dante's Zeit keine Markgrafen von Toskana mehr, und die Autorität des Bischofs in weltlichen Dingen war null. Gegen Ende des elften Jahrhunderts hatten

die niederen Volksklassen, die Plebejer, wie man sie nannte, — Handwerker und Arbeiter — welche ursprünglich keine bürgerlichen Rechte besaßen, sich gegen den Bischof und gegen den Adel in der Stadt erhoben und hatten es durchgesetzt, daß man sie als vollberechtigte Bürger anerkannte. Eine neue städtische Verfassung war eingerichtet worden; und Wer von dem Adel dieser Neuerung sich nicht fügen wollte, mochte die Stadt und ihr Gebiet verlassen.

Die Bevölkerung von Florenz bestand seitdem aus zwei Hauptmassen: nämlich erstens aus einer Majorität, d. h. den kleinen Geschäftsleuten, Handwerkern und Arbeitern, welche man als das eigentliche Volk zu bezeichnen pflegte; und zweitens aus einer Minorität, einer Aristokratie von etwa hundert Familien, welche man die Edlen oder die Großen nannte, nobili oder grandi. Dieß waren entweder Edelleute aus alten patrizischen Familien, oder es waren Plebejer, die durch Handel reich geworden. Sie wohnten in großen Häusern, welche durch starke Thürme befestigt waren von einer Höhe von hundert bis hundertundzwanzig Ellen. Dergleichen Thürme gab es im dreizehnten Jahrhundert wohl zweihundert in Florenz.

Das Volk nun wollte damals keinen Antheil an der Regierung, es wollte das Stadtregiment nicht in Händen haben: die Magistrate wurden aus den nobili oder grandi gewählt. Die Masse des Volks behielt sich nur das Recht vor, in der Volksversammlung zu stimmen und seine Bürgermeister und die Senatoren zu wählen.

Ein Jahrhundert lang blieb Florenz so und war bei dieser Verfassung stark und siegreich. Den Edelleuten drau-

ßen in der Landschaft, die der Republik sich nicht unterwerfen wollten, stellte man schon 1107 die Wahl: entweder die Oberherrlichkeit der Stadt anzuerkennen, oder sich zum Kriege auf Leben und Tod zu rüsten. In zahllosen Fehden nahm man ihnen einen Fußbreit Landes nach dem andern, stürmte ihre fernsten Schlupfwinkel im Gebirge und in den Maremmen, und nöthigte sie, der Republik Dienste zu leisten und ihre Wohnung in der Stadt zu nehmen. So erging es z. B. den Buondelmonti, die später so leidenschaftliche Guelfen waren, und den Grafen Guidi, die später zu den Häuptern der Ghibellinen gehörten. Die Burgen der Guidi lagen nicht fern von der Stadt; sie wehrten sich tapfer, unterlagen aber nach vierzehnjährigem Kampfe, „und seit der Zeit sind sie nie Freunde der Gemeinde von Florenz gewesen.“ [1]

Florenz ist später viel reicher und mächtiger geworden; aber dennoch sehnten sich die einsichtsvolleren Bürger und die Freunde der Freiheit stets nach jener alten Zeit zurück. Im ganzen Volke lebte ein ritterlicher Geist, und die Sitten waren sehr einfach. Selbst in den reichsten Häusern ging es nüchtern und sparsam zu; die Männer trugen Kleider aus geringem Stoff oder auch nur ein Lederwams, einfache Mützen auf dem Kopf, lange Stiefeln über Füße und Beine gezogen; die Frauen gingen ohne Schmuck in groben engen Scharlachröcken mit einem Ledergürtel nach alter Sitte, und darüber ein Mäntelchen mit Pelz gefüttert, dessen Kragen über den Kopf geschlagen wurde. Selten heirathete ein Mädchen unter zwanzig Jahren.

Im Laufe des dreizehnten Jahrhunderts, da die Stadt immer reicher wurde, verschwand auch allmälig die alte Einfachheit; Luxus und Ueppigkeit traten an ihre Stelle.[2]

Im Uebrigen war das Leben in Florenz keineswegs ruhig und behaglich. Es war ein wildes Volk; die Leidenschaften heiß; die Rachsucht kannte keine Gränzen. Man hatte damals in Italien das Sprichwort: „eine Rache von hundert Jahren hat noch die Milchzähne;" d. h. wenn ich mich für eine Beleidigung räche, die meinem Urgroßvater zugefügt worden, so ist das ganz in Ordnung. Und so war es nicht leicht, in der Stadt die Justiz zu handhaben.

Diesen Mangel einer schnellen und kräftigen Rechtspflege empfand man endlich so sehr, daß man im Jahre 1207 beschloß, nach dem Beispiel anderer Städte, die Verwaltung der Justiz in die Hände eines Beamten zu legen, der kein Florentiner wäre, damit er unparteiisch verführe, und der mit hinreichender Gewalt bekleidet werden sollte, um den Gesetzen rücksichtslos Geltung zu verschaffen. Dieser Beamte war der Podestà.

Bis zum Jahre 1207 hatte die Stadt eine Signoria von Konsuln gehabt, „Bürger von den Besseren in der Stadt," d. h. von den Edelleuten, und einen Senat von hundert „wackeren Männern." Und jene Konsuln regierten Stadt und Land in allen Stücken und hatten die Rechtspflege in Händen. Ihr Amt dauerte ein Jahr, und es waren vier Konsuln, so lange die Stadt in Viertel getheilt war, nämlich für jedes Viertel Einer; später waren es sechs, als die Stadt in Sechstel getheilt wurde.

„Aber da die Bosheit in der Stadt überhand nahm, und sie einander viel Uebles thaten, so vereinigte man sich zum Besten der Gemeinde; und damit die Bestrafung der Verbrecher nicht so schwer wäre, und durch Fürbitten, wegen Verwandtschaften oder durch Einschüchterungen die Gerechtigkeit nicht litte, so beschlossen sie, einen fremden Edelmann zu berufen, der auf ein Jahr ihr Podestà wäre und ihre Prozesse mit seinen Richtern entschiede, Strafen am Vermögen oder am Leibe vollstreckte und darüber wachte, daß die Gesetze der Republik befolgt würden. Die Signoria der Konsuln aber trat nicht ab, sondern behielt die Verwaltung aller anderen Sachen, und in dieser Weise regierte sich die Stadt bis zu der Zeit, wo zuerst eine Volksverfassung eingerichtet wurde.“ [3]

III.

Wenige Jahre später (1215) spaltete sich der Adel von Florenz in zwei Parteien, die einander später auf Leben und Tod bekämpften. Es waren dieß die bekannten Parteien der Guelfen und Ghibellinen.

Jedermann weiß, daß in den Kämpfen der letzten Hohenstaufen die Ghibellinen auf kaiserlicher Seite standen, die Guelfen dagegen zu den Päbsten hielten. Auch kann man in vielen Büchern lesen: die Guelfen wären Freunde des Volkes und demokratisch gesinnt gewesen; die Ghibellinen dagegen als Aristokraten hätten sich dem Wachsthum der Demokratie widersetzt. Indessen in Florenz war dieß keineswegs der Fall.

Zu Dante's Zeit lebte in Florenz ein Mann aus dem Volke, Namens Dino Compagni. Er hat die Unruhen beschrieben, welche damals in der Stadt herrschten. Er war ein sehr verständiger, wohlgesinnter Mann, wohlhabend, und hatte die ersten Aemter der Republik bekleidet. Jahre lang hatte er Guelfen und Ghibellinen vor Augen gehabt und kannte alle bedeutenderen Leute in der Stadt; aber er sagt nirgends, die Guelfen wären Freunde, und die Ghibellinen wären Feinde des Volkes gewesen. Im Gegentheil: bei ihm erscheinen die Guelfen als herzliche Feinde des Volksregiments und weit gewaltsamer und tyrannischer als die Ghibellinen.

Jene Spaltung des Adels nahm vielmehr ihren Ursprung in einem einzelnen bekannten Ereignisse, welches in keiner Weise einen politischen Charakter hatte: „der Tod des Herrn Buondelmonti war die Veranlassung der verfluchten Parteien der Guelfen und Ghibellinen in Florenz.“ [4]

Im Jahre 1215 nämlich war ein junger Mann aus dem Hause der Buondelmonti verlobt mit einer Dame aus dem Hause der Amidei. [5] Dieser Buondelmonti geht eines Tages vor dem Palast vorüber, in welchem die Familie der Donati wohnte. Auf dem Balkon des Hauses steht Frau Aldruda, die Gemahlin eines der Donati, mit ihren beiden Töchtern. Sie ruft den jungen Mann zu sich herauf, und sobald er oben erscheint, redet sie ihn an: „Wen hast du dir zur Frau erwählt? Ich hatte dir die da aufgehoben“ — und zeigt auf eine ihrer Töchter. Er antwortet: „Ich bin nicht mehr frei.“ Sie dagegen: „O ja, du bist's; und ich will die Buße für dich bezahlen.“ Sie glaubte nämlich, die Amidei würden sich

mit einer Geldbuße abfinden lassen. Und der junge Mann, geblendet durch die Schönheit der Dame, die da für ihn aufgehoben war, spricht: „Ich will sie haben" — vergißt seine Braut und sein Treugelübde und verlobt sich mit dieser de' Donati.

Die Amidei nun beschlossen ihm dafür allen möglichen Schimpf anzuthun; allein die sehr mächtige Familie der Uberti mischte sich in die Sache und war der Ansicht, ohne Blut könne dieß nicht hingehen[6]: man beschloß, den jungen Buondelmonti an seinem Hochzeitstage zu ermorden. So geschah es: der Bräutigam ritt an diesem Tage frühmorgens weißgekleidet auf einem weißen Zelter über die „alte Brücke," und hier bei dem Pfeiler, auf dem die nun zerfallene Marmorstatue des Mars gestanden hatte, wurde er erschlagen. Und nun trat der ganze florentinische Adel in zwei Parteien auseinander: auf der einen Seite die Donati und Buondelmonti mit ihrer Verwandtschaft und Freundschaft; auf der andern die Amidei und Uberti mit ihrer Verwandtschaft und Freundschaft.

Indessen trotz ihrer Todfeindschaft haben beide Parteien noch fast dreißig Jahre nebeneinander in der Stadt gewohnt. Der große Kampf, welcher endlich mit Vernichtung der Ghibellinen endete, nahm erst 1244 seinen Anfang. —

Ueber den innern Charakter aller jener Unruhen und Gegensätze, von denen bisher die Rede gewesen, hat man seit längerer Zeit Ansichten geltend gemacht, die ich hier erwähnen will, weil sie trotz ihrer Schiefheit Glauben und Verbreitung gefunden haben.

Viele Autoren in Frankreich und Italien haben ihre Antipathie gegen Deutschland in die fernsten Zeiten des Mittelalters hineingetragen, und leider haben auch deutsche Geschichtsforscher sich durch jene Anschauungen bestechen lassen. Jene Kämpfe in den italiänischen Städten, aus denen die republikanischen Verfassungen des 12. und 13. Jahrhunderts hervorgingen, hat man dargestellt als Kämpfe von Romanen gegen Germanen: die niederen Volksklassen wären die ächten Italiäner, die höheren Stände dagegen Longobarden gewesen. Man hat sogar die Ghibellinen als germanischen Adel bezeichnet, die Guelfen dagegen als italienischen Adel.

Für diese Ansichten ist durchaus kein Beweis vorhanden. Aus den Berichten der Chronisten, welche den ersten Ausbruch jener Kämpfe als Augenzeugen schildern, geht hervor, daß ein Gegensatz von Römern und Germanen damals in der Bevölkerung Italiens ebenso wenig mehr vorhanden war, wie in Frankreich.

Vor den modernen Schriftstellern in Italien haben fast ausschließlich die Guelfen Gnade gefunden. Die Guelfen — versichert man — fochten für nationale Interessen; die Ghibellinen dagegen als Freunde der deutschen Kaiser waren Verräther an der italienischen Nation.

Die Wahrheit ist: beide Parteien fochten zunächst für ihre Privatinteressen — und in diesem Kampf suchte die eine beim Kaiser Hülfe, die andere bald in Rom, bald in Frankreich. „Herr, (so sprachen die Gesandten der Schwarzen von Florenz zu Karl von Valois) Gott sei Dank, wir sind die Guelfen von Florenz, Getreue des Hauses von Frankreich!“ —[7]

IV.

Wie gesagt, trotz jener Spaltung des Adels hatte die Stadt Florenz einstweilen noch leidlichen Frieden; denn die Bürgerschaft blieb einig und nahm täglich zu an Reichthum und Macht.

Nun brach aber jener Vernichtungskampf aus zwischen Kaiser Friedrich II. und Pabst Innozenz IV. Dem Kaiser lag daran, eine so bedeutende Stadt wie Florenz ganz in Händen zu haben: sie sollte vollkommen ghibellinisch werden. „Er verführte durch seine Gesandten und Briefe diejenigen von den Uberti, welche Hauptleute der Ghibellinenpartei waren, daß sie die Guelfen, ihre Feinde, aus der Stadt würfen; versprach ihnen Hülfe und schuf Bürgerkrieg in Florenz; und nun fingen auch die Bürger an, sich in Parteien zu spalten, wie der Adel.“ [8] Die Ankunft deutscher Soldaten machte dem Streit ein Ende. Im Februar 1244 verließen die Guelfen die Stadt, und alsbald gingen die Ghibellinen daran, vierundzwanzig feste Paläste der Guelfen niederzureißen.

Sieben Jahre lang herrschten nun die Ghibellinen in Florenz und regierten so, daß sie es mit der Bürgerschaft gänzlich verdarben. Sie konnten es nicht hindern, daß die verbannten Guelfen allmälig draußen in der Landschaft sich einnisteten, Burgen besetzten und erbittert durch Armuth und Mangel, wie sie waren, die Stadt befehdeten. Um den Krieg führen zu können, mußten die Ghibellinen das Volk mit Steuern belasten, verfuhren dabei gewaltsam und übermüthig und rich-

teten gegen die Guelfen doch nicht viel aus. Sie erlitten vielmehr im Jahre 1250 — noch bei Kaiser Friedrichs Lebzeiten — eine empfindliche Niederlage, und dieß war für den inneren Zustand der Stadt von höchst bedeutenden Folgen. Die Ghibellinen waren so geschwächt und eingeschüchtert, daß die Bürger in ihrem Unmuth sich erhoben, das bisherige Adelsregiment abschafften und zum ersten Male eine Volksverfassung einrichteten.

Mit den Waffen in der Hand versammelten sie sich in großer Zahl in der St. Lorenzkirche, und hier wurde von „wackeren Männern" die neue Verfassung zu Stande gebracht. Dem Podestà wurde sein Amt genommen, und alle übrigen Aemter neu besetzt. An die Stelle der früheren Konsuln, welche man immer aus dem Adel wählte, traten zwölf Aelteste des Volkes, je zwei für ein Sechstel, zu denen man zunächst nur Bürger aus den Zünften nahm. Vornehmlich aber wollte man die Bürgerschaft dem Adel gegenüber wehrhaft machen: man schuf daher eine neue Würde, die des Volksgenerals, ernannte siebenunddreißig Volkshauptleute, und theilte das Volk in der Stadt und in der Landschaft militärisch ein. Zum Volksgeneral (capitano di popolo) wählte man keinen Florentiner, sondern berief ihn aus der Fremde wie den Podestà.

Daß die Ghibellinen dieß Alles nicht hindern konnten, sondern eben vor ihren Augen geschehen lassen mußten, ist ein großer Beweis für die Macht der Bürgerschaft. Indessen eine solche Entwickelung der Dinge hätte man längst voraussehen

können: es war natürlich, daß der Adel seine Herrschaft verlor, da er in Parteikämpfen seine besten Kräfte aufrieb.

Die Bürger, im Gefühl ihrer Macht und im Bewußtsein, daß eine neue Epoche für sie angebrochen, fingen nun an ein Stadthaus zu bauen. „Und da das Volk die Signoria hatte, so wurde angeordnet, um das Volk noch mehr zu stärken, es sollten alle Thürme in Florenz, von denen viele hundertundzwanzig Ellen hoch waren, abgebrochen werden bis zu einer Höhe von fünfzig Ellen. Dieß wurde ausgeführt; mit den Steinen ummauerte man die Stadt jenseit des Arno; und jene Thürme gehörten fast alle, oder doch zum größten Theile den Edelleuten.“[9] Die Bürger wurden sehr übermüthig und gewaltthätig durch diese Erfolge, doch zeichneten sie sich in jener Zeit durch ächt republikanischen Gemeinsinn aus.

Noch blieben die Guelfen einige Monate in der Verbannung; aber sobald die Kunde von Kaiser Friedrichs Tode erscholl, wurden sie von den Bürgern zurückberufen; und man veranlaßte sie, mit den Ghibellinen Frieden zu schließen. Am 7. Januar 1251 fand eine Versöhnungsfeier Statt, die weder von der einen noch von der andern Partei ehrlich gemeint war. —

Es war natürlich, daß seitdem zwischen den Guelfen und der Bürgerschaft ein besseres Verhältniß bestand, als zwischen den Ghibellinen und der Bürgerschaft. Die Ghibellinen hatten sich während ihrer siebenjährigen Herrschaft verhaßt gemacht; gegen den Willen der Ghibellinen hatten die Bürger die neue Volksverfassung eingerichtet; gegen ihren Willen hatte man die Guelfen zurückberufen; man wußte, daß sie die De-

mokratie haßten. Die Guelfen dagegen hatten es der Bürgerschaft zu danken, wenn sie nach den Leiden des Exiles nun wieder gemächlich in ihren Häusern wohnten; und obschon sie an dem Volksregiment ebenso wenig Freude hatten wie die Ghibellinen, so wußten sie doch zum bösen Spiel gute Miene zu machen.[10]

V.

Nach Verlauf von wenigen Jahren wanderten die Ghibellinen in die Verbannung. Sie hatten eine Verschwörung gestiftet zum Umsturz der Volksverfassung, weil die Bürgerschaft in allzu hohem Maaße den Guelfen zugethan war. Da sie sich nicht zur Rechenschaft ziehen lassen wollten, sondern dem Podestà mit bewaffneter Hand Widerstand leisteten, so erhob sich das Volk und warf sie aus der Stadt. Dieß geschah im Juli 1258.

Sie begaben sich nach Siena und wandten sich um Hülfe an Manfred, Kaiser Friedrichs Sohn, König von Neapel und Sizilien. Nachdem endlich einige Hundert deutscher Reiter zu ihnen gestoßen waren, beschlossen sie den Krieg. „Es ist besser — sprach Herr Farinata degli Uberti — mit einem Schlage zu sterben, als so darbend durch die Welt zu ziehen.“ Sie siegten bei Monteaperti so entscheidend, daß die Guelfen nicht einmal Florenz zu vertheidigen wagten: jammernd zogen sie zum zweiten Male mit ihren Familien aus der Stadt (September 1260).

Die Ghibellinen rückten ohne Widerstand ein und stürzten die Volksverfassung. Von Neuem herrschten sie sieben Jahre lang, und von Neuem fingen die Bürger an „zu murren und sich zu beklagen über die Lasten und Abgaben, welche der Graf Guido Novello und die andern Regenten ihnen auferlegten."

Nachdem der herrliche Manfred am Garigliano erschlagen worden auf jenem Schlachtfelde,

wo zum Verräther
Jeder Apulier ward —
— là dove fu bugiardo
Ciascun Pugliese —

regten sich die Guelfen draußen und die Bürger in der Stadt in solcher Weise, daß die Ghibellinen endlich auf Mittel sannen, das Volk zu beruhigen. Sie riefen aus Bologna zwei Ritter vom Orden der lustigen Brüder (frati gaudenti), d. h. vom Orden der Jungfrau Maria. Der Eine dieser Ritter war ein Guelf, der Andere ein Ghibelline; beide sollten zu gleicher Zeit Podestà sein und die Beschwerden des Volkes unparteiisch abstellen. Aber sie sorgten zunächst für ihren eigenen Vortheil und betrogen die Ghibellinen. Einer ihrer ersten Schritte war, die Bürgerschaft militärisch zu organisiren, wie es 1250 geschehen war. Sie bestimmten „jede der sieben höhern Zünfte sollte Konsuln haben und ein Banner, damit, so Jemand in der Stadt mit Waffengewalt sich erhöbe, sie unter ihrem Banner zur Vertheidigung des Volkes und der Gemeinde bereit wären." [11]

Alsbald waren die Bürger wiederum so mächtig, daß sie die Guelfen zurückriefen. Zum zweiten Male suchten sie beide Parteien zu versöhnen — dießmal durch Heirathen. Eine junge Dame aus dem höchst edlen guelfischen Hause Bellincioni ward die Gemahlin eines Sohnes des Grafen Guido Novello; ähnliche Bande knüpften sich zwischen den Donati und Cavalcanti einerseits und den Uberti andererseits; diesen Beispielen folgten mehrere andere.

Indessen die Gemüther waren einmal zu sehr erbittert und zur Gewaltsamkeit gestimmt, als daß zwischen den Parteien noch Friede möglich gewesen wäre. Sobald die Gesammtheit der verbannten Guelfen — eine sehr zahlreiche Schaar — in Florenz eingezogen war, sandten die Heftigeren unter ihnen an Karl von Anjou, König von Neapel, und baten um Soldaten gegen ihre Feinde. Graf Guido von Montfort mit achthundert französischen Reitern wurde ihnen von Karl zugesandt. Als die Ghibellinen von dem Anmarsch dieser Truppen hörten, zogen sie bei Nacht aus der Stadt und gingen nach Pisa und Siena. Dieß geschah um Ostern 1267.

Seitdem war die Macht der Ghibellinen von Florenz dahin; sie sind nie wieder emporgekommen: als politische Partei waren sie so gut wie vernichtet. Um so leichter konnte es geschehen, daß nun Streit ausbrach zwischen den Guelfen und der Bürgerschaft. Das Band, welches sie bisher zusammengehalten — der Haß gegen die Ghibellinen — bestand nicht mehr, seit die Macht dieser ihrer Feinde gebrochen war.

VI.

Die Guelfen errichteten damals gemeinschaftlich mit dem Volke eine Verfassung, die ihnen auf das Regiment der Stadt bedeutenden Einfluß sicherte.[12] Ferner rissen sie fast sämmtliche Güter der verbannten Ghibellinen an sich, theils zur Entschädigung der Einzelnen, theils als Gemeingut der Partei.

Sobald aber Friede in der Stadt war, brachen Feindschaften aus zwischen einzelnen guelfischen Geschlechtern; so zwischen den Pazzi und Donati, zwischen den Tosinghi und Adimari; fast die ganze Stadt betheiligte sich dabei, und von Neuem herrschte Hader in den Häusern und Waffenlärm in den Straßen. Die Obrigkeiten der Guelfen und der Bürgerschaft wandten sich an den Pabst Nikolaus III., er möchte Frieden stiften; und zur selben Zeit riefen ihn die Ghibellinen um Hülfe an: er möchte ihnen zur Rückkehr nach Florenz verhelfen, wie schon Pabst Gregor X. ihnen verheißen hatte.

Seit dem Untergange der Hohenstaufen empfanden die Päbste im Allgemeinen nicht mehr so bittern Haß gegen die Ghibellinen, wie früher; Nikolaus III. war überdieß ein Feind Karls von Anjou, dem die Guelfen von Florenz so wichtige Dienste gethan hatten und daher so innig befreundet waren; er schickte daher den Kardinal Latino als Friedensstifter nach Toskana.

Im Februar 1280 auf dem Platz vor der Kirche Santa Maria Novella — die man damals erst zu bauen anfing —

fand die große Versöhnungsfeier Statt. Die Syndici der Guelfen und der Ghibellinen gaben einander im Namen ihrer Parteien den Friedenskuß; die Ghibellinen kehrten zurück und erhielten ihre Güter wieder. So hatte man zum dritten Male Frieden geschlossen; nur Einige der Ghibellinen sollten für eine bestimmte Zeit noch in ihren Bannorten bleiben und hier von der Regierung zu Florenz mit Geld versehen werden, damit sie zu leben hätten. Auch die entzweiten Guelfen versöhnten sich, und fast Alle hielten den Frieden, so daß die Stadt eine ziemliche Zeit Ruhe hatte. An der Spitze der Regierung standen vierzehn „wackere Männer", Edelleute und Bürger — je acht Guelfen und sechs Ghibellinen — deren Amtsführung indessen nur zwei Monate währte. [13]

VII.

Auch diese Verfassung bestand nur zwei Jahre; denn schon begann der Geist des Adels und der Bürger so unruhig zu werden, daß man heute tadelte, was man gestern gestiftet hatte; es fing die Zeit an, wo Florenz

so fein besonnen
Zu Werke ging, daß bis Novembers Mitte
Nicht hielt, was im Oktober man gesponnen.

— che fai tanto sottili
Provvedimenti, ch' a mezzo Novembre
Non giunge quel che tu d'Ottobre fili. [14]

Die Guelfen brachen den Frieden, erklärten die Ghibellinen, welche noch in der Verbannung waren, für Rebellen, entzogen ihnen den ausbedungenen Lebensunterhalt und schlossen die Ghibellinen in der Stadt von den Aemtern aus. Mit Schmerz sahen die Redlichen unter den Bürgern den Streit von Neuem ausbrechen; und da auch das Volk vielfach von dem Uebermuth der Guelfen zu leiden hatte, so erfolgte nun eine Bewegung der Bürgerschaft gegen das Regiment der Guelfen: man errichtete eine Volksverfassung.

Die erste Volksverfassung vom Jahre 1250 (den sogenannten popolo vecchio) hatten die Bürger gegründet im Unwillen über die schlechte Herrschaft der Ghibellinen. Die zweite Volksverfassung nun vom Jahre 1282 (den sogenannten secondo popolo) gründeten sie gereizt durch die schlechte Herrschaft der Guelfen. Es war eine Zunftverfassung, und sie hat, mannichfach verändert, Jahrhunderte lang bestanden.

Die Anfänge der Bewegung waren gering: man ernannte drei Vorsteher der Zünfte zu dem Zwecke, „den Kaufleuten und Handwerkern zu helfen, wo es Noth thäte.“ Aber bald erhitzten sich die Gemüther der Bürger. Sie sahen, daß der Adel die neue Einrichtung nicht anzufechten wagte; bei ihren Versammlungen wurden allmälig heftige Reden laut über die Gewaltsamkeit des Adels und von den Rechten der Bürgerschaft; und so ging man daran, das Regiment der „vierzehn wackeren Männer“ zu stürzen und eine völlig neue Verfassung zu gründen. Der Adel mußte sich fügen, da die Bürger so aufgeregt waren: sich der neuen Ordnung zu widersetzen, wäre unnütz und verderblich gewesen.

Es hatten die Bürger, wie gesagt, zuerst drei Vorsteher der Zünfte gewählt — und zwar nur aus den drei reichsten Zünften, den Tuchhändlern, Wechslern und dem Wollengewerbe. Wenige Wochen später wählte man sechs Vorsteher, nämlich für jedes Sechstel der Stadt Einen, und nannte sie Prioren der Zünfte; auch verordnete man, daß dieselben nicht ausschließlich aus den genannten drei, sondern aus den zwölf oberen Zünften gewählt werden sollten.[15]

Die sechs Prioren mit dem Volksgeneral (capitano del popolo) hatten das Regiment der Stadt in Händen: sie sollten dafür sorgen, „daß Jedem sein Recht würde, und daß die Kleinen und Schwachen nicht unterdrückt würden von den Großen und Mächtigen." Sie waren stets nur zwei Monate im Amt; ihre Wohnung nahmen sie in der Abtei „an dem Thore, das nach St. Margarethen führt"; dieselbe durften sie während der Dauer ihres Amtes nicht verlassen, sondern sie aßen und schliefen dort und waren fast wie in Haft, „damit sie vor den Mächtigen keine Furcht hätten."

Gewählt wurden die Prioren von ihren Vorgängern im Amte, von den Konsuln der zwölf oberen Zünfte und von andern Bürgern, die man herzuzog. Das Skrutinium war geheim. Da übrigens die Edelleute zum Theil mit zu den oberen Zünften gehörten,[16] jedenfalls aber mit den reichen Bürgern verschwägert waren, so litten sie zuerst nicht sehr durch die neue Verfassung. Auch erschollen bald wieder Klagen über ihre Tyrannei. Anfangs thaten die Prioren ihre Pflicht; wo dann „die Stadt in dem besten Zustande war, den sie je gehabt hat, aber dieß dauerte nur bis 1284, wo

die Spaltung zwischen dem Volk und den Großen anfing — und bald darauf die zwischen Weißen und Schwarzen." —

VIII.

So war der politische Zustand von Florenz zu der Zeit, da Dante ein Knabe war. Die Stadt war sehr bevölkert, die Bürgerschaft reich, stolz und streitsüchtig, die Häuser sehr schön; die Gewerbe in solcher Blüthe, daß viele Fremde aus fernen Landen Florenz besuchten, lediglich um den Betrieb der einzelnen Handwerke und die Schönheit der Stadt kennen zu lernen. Außerordentlich reich wurden die Tuchhändler, die Wechsler und das Wollengewerbe (l'arte della lana). Die Bürger, welche in diesen drei Zünften sich befanden, nannte man vorzugsweise die fetten Bürger (i popolani grassi).

Die Tuchhändlerzunft kaufte die rohen Tuche, welche man seit uralter Zeit in Flandern, Brabant und Friesland verfertigte; dieselben wurden in Florenz geschoren, gefärbt und appretirt und alsdann weiter in Italien oder nach der Levante verkauft.

Die Zunft der Wollenweber, welche im Ausland Wolle kauften und daraus Tuche woben, war eben so reich wie die Tuchhändlerzunft. Beide beschäftigten gegen Ende des dreizehnten Jahrhunderts bei dreißigtausend Menschen.

Die wichtigste Zunft war die der Wechsler. Aus der ganzen Christenheit floß Geld in Strömen nach Rom — wie Meister Freidank schreibt:

Alles Geld nach Rom hin fließt,
Wo dann die Strömung sich ergießt
In den unselig tiefen Schlund,
Den noch Niemand füllen kunnt'.

Die Kaufleute von Florenz nun standen durch ihren Handel fast mit der ganzen Christenheit in Verbindung; sie vermittelten den Geldverkehr zwischen Rom, Deutschland, Frankreich und England. „Die Bürger wurden reich durch verbotenen Gewinn", sagt Dino. Die Wucherverbote der Kirche wurden umgangen; „man schoß vor, häufte Zins auf Zins zu einer Zeit, wo der Zinsfuß sehr hoch war; und so geriethen Fürsten und Könige in Abhängigkeit von florentinischen Geldwechslern."

Nicht zum wahren Besten der Stadt. Dante trifft in der Hölle auf jener Sandebene im Feuerregen drei Landsleute, und sie fragen ihn:

Sprich, wohnet Tapferkeit und Rittersitte
In unsrer Stadt, wie ehedem sie pflegte?

Er erwiedert:

Streit herrscht in ihr und Hochmuth ohne Ende,
Seit niedres Volk durch Handel groß geworden;
Schon ringet Florenz um ihr Loos die Hände.

La gente nuova, i subiti guadagni
Orgoglio e dimisura han generate,
Fiorenza, in te, si che tu già ten' piagni. [17]

IX.

Ich rede nun von Dante's Jugendleben und Jugendleiden.

Die Familie der Alighieri, zu der Dante gehörte, war leidlich wohlhabend und gehörte zu den edelsten der Stadt; wenigstens gesteht Dante, daß er sogar auf seiner Wanderung durch den Himmel jenes „armseligen edlen Blutes" sich freute.[18] Sie hatten sich zu den Guelfen gehalten, und Dante's Vater hatte 1260 bis 1267 in der Verbannung zubringen müssen. Dante — bekanntlich eine Abkürzung von Durante — wurde im Mai 1265 geboren, und war schon früh ein ernstes, nachdenkliches Kind, das wenig spielte und viel Neigung zur Wissenschaft zeigte. Das Erste, was wir aus seinem Leben genauer kennen, ist sein Zusammentreffen mit Beatrice de' Portinari.

Wenn ich von seinem Verhältniß zu Beatrice rede, so folge ich im Ganzen der Schilderung, welche Dante selbst uns hinterlassen hat in jener Schrift, welche vita nuova heißt — vita nuova, weil dieß für ihn der Anfang eines neuen Lebens gewesen wäre, da er Beatrice erblickt hätte.[19] Dieß kleine Buch ist ein sehr sonderbares Werk. Als Dante es schrieb, war Beatrice todt; er hatte mehrere Kanzonen und Sonette an sie oder in Bezug auf sie gedichtet, die zum Theil dunkel waren; er stellte sie nun in diesem Büchlein zusammen, und erzählte zugleich die verschiedenen Anlässe, bei denen sie entstanden waren. Sein bester Freund, ein berühmter Ritter

und Dichter in Florenz, Guido de' Cavalcanti, hatte ihn darum gebeten.[20] So besteht denn diese vita nuova auf der einen Seite aus Gedichten, und auf der andern aus Prosa, in welcher die Gedichte erklärt werden. Namentlich diese Prosa ist wunderbar: zuweilen ist sie fast poetischer als die Gedichte; zuweilen ist es, als würde Dante von seinen Empfindungen so sehr überwältigt, daß er nach Ausdrücken ringen und haschen müßte, um sie darzustellen; und dicht daneben stehen dann wiederum so trockene und pedantische Sachen, daß man sich wundert, wie Beides neben einander hat Platz finden können. Das Ganze ist übrigens Wahrheit und Dichtung; auch vermesse ich mich nicht, in meiner Erzählung mit Dante's eigenen Worten zu reden. Ich muß seine Farben beträchtlich verdünnen und abschwächen; sonst würde eine sonderbare Schilderung zu Tage kommen.

Man pflegte in Florenz jährlich die Wiederkehr des Frühlings zu feiern — oder wie Boccaccio in seinem Leben Dante's sagt: „In der Zeit, wo der Himmel die Erde mit seinem Schmuck, mit Blumen und Grün bekleidet, war es Sitte in unserer Stadt, daß Männer und Frauen in ihren Straßen gesellig zusammenkamen."

Genug: am 1. Mai 1274 hatte ein sehr edler und angesehener Bürger, Herr Folco de' Portinari, seine Nachbarn bei sich zu Spiel und Tanz versammelt; darunter befand sich auch Nachbar Alighieri mit seinem Sohne Dante, der damals am Ende seines neunten Lebensjahres stand. Dante erblickte nun hier unter den übrigen Kindern die Tochter Folco's de' Portinari, welche soeben ihr achtes Jahr vollendet hatte: sie

hieß Beatrice, wurde aber in ihrer Familie mit einer häßlichen Abkürzung gewöhnlich Bice genannt. Sie trug ein rothes Kleid und war geschmückt, wie es ihrem kindlichen Alter anstand.

Darf man sich wundern, daß nun, wie es hier geschah, dieß Kind auf ein anderes Kind einen so tiefen Eindruck machte? Ich weiß es nicht; jedenfalls sind wir Menschen ja nicht Einer wie der Andere organisirt, und in Italien wehen andere Lüfte als bei uns.

Ich will mit Dante's Worten reden, wie es in der vita nuova steht: „Bei diesem Anblick geschah es — also sage ich der Wahrheit gemäß — daß der Geist des Lebens, der in der tiefsten Kammer meines Herzens wohnt, heftig zu erzittern begann und diese Worte sprach: „Siehe da ein Gott, der ist stärker als ich; er kommt und wird über mich herrschen.“ [21] Doch hat er damals nicht ein Wort mit Beatrice gesprochen.

X.

Dante's fernere Jugend verfloß unter fleißigen Studien. Seinen Vater verlor er früh; aber seine Mutter, Donna Bella, überwachte des Sohnes Ausbildung in vortrefflicher Weise. Auch in Bologna auf der Universität brachte er längere Zeit zu. Oefters hatte er Beatrice aus der Ferne gesehen; aber erst nachdem neun Jahre seit jener Frühlingsfeier verflossen waren, da sie im Anfange ihres achtzehnten

Jahres stand, geschah es, daß sie ihn zum ersten Male grüßte, und es war dieß — so sagt er ausdrücklich — das erste Mal, daß sie überhaupt Worte an ihn richtete. Sie begegnete ihm weißgekleidet, in der Mitte zweier älterer Damen. Er sagt: „Sie wandte die Augen dorthin, wo ich in großem Zagen stand, und grüßte mich so huldvoll, daß ich auf dem Gipfel aller Seligkeit war.“ An dem Tage, da dieß geschah, verfaßte er das erste Sonett, welches uns erhalten ist; und es war seitdem sein höchstes Glück, von ihr gegrüßt zu werden. Er sagt selbst: „Wenn ich ihr begegnete und hoffen durfte, daß sie mich grüßen würde, so hatte ich keinen Feind mehr. Ich war in einer Stimmung, um Jedem zu verzeihen, der mich je beleidigt hatte.“

Weiter erzählt Dante in der vita nuova, er hätte sich gehärmt — worüber, sagt er nicht genau; ich glaube jedoch: darüber, daß Beatrice sich verheirathete — und wäre so schwach und hinfällig geworden, daß seine Freunde über sein Aussehen bekümmert waren. Man brachte ihn wohl dahin, daß er ungefähr sagte, was ihm fehlte; doch nannte er Beatricens Namen nicht, sondern war vielmehr darauf bedacht, den wahren Gegenstand seiner Leidenschaft vor Jedermann zu verbergen. Da fiel es ihm einst ein, eine andere junge Dame, die er in einer Kirche gesehen hatte, in Gedichten zu feiern. Sie war, wie er selbst sagt, eine Dame von edler Abkunft und sehr gefälligem Aeußern. „Ich gedachte (so spricht er) mir aus dieser Dame einen Schirm der Wahrheit zu machen“ — uno schermo della verità — damit man nämlich nicht entdecken möchte, daß eigentlich Beatrice gemeint wäre. Und

in der That: nun glaubte Jedermann sein Geheimniß zu kennen. Das dauerte so mehrere Jahre.

Es möchte etwas arg erscheinen, daß er diese junge Dame so lange Zeit blos als Schirm benutzte; allein ich glaube, sie war ihm mehr als ein Schirm. Denn er sagt selbst, daß er nun gesund und heiter wurde. Auch erzählte er: als sie Florenz verlassen hätte, wäre ihm eines Tages draußen in der Landschaft Amor erschienen im Pilgergewande und hätte seufzend zu ihm gesprochen: „Jene Dame wird nicht nach Florenz zurückkehren, und ich bringe dir hier dein Herz, welches du ihr nach meinem Willen gelassen.“ [22]

Diese Dame also verließ Florenz; und nun dauerte es nicht lange, so hatte Dante einen neuen Schirm gefunden. Da geschah es aber, daß man in der Stadt viel über ihn sprach — und zwar, wie er selbst erzählt, sprach man anders, als es die feine Sitte gebietet: es war für ihn ein arger Schimpf. Dante berichtet über diese Sache nicht genau; aber es geht aus seiner Erzählung hervor, daß die Dame, die eben sein neuer Schirm sein sollte, durch sein indiskretes Benehmen zu leiden hatte.

Seit dieser Zeit grüßte ihn Beatrice nicht mehr — zu seinem unaussprechlichen Schmerz — und vielleicht ist sie gestorben, ohne daß eine Versöhnung eintrat; falls hier von Versöhnung die Rede sein kann; denn er sprach ja nie ein Wort mit ihr. Sie war übrigens, wie ich schon gesagt habe, seit längerer Zeit verheirathet — mit einem Edelmanne, Simon de' Bardi, aus einer der bedeutendsten Familien in Florenz; und dieser Simon de' Bardi war — wenigstens

später, nach Beatricens Tode — einer von Dante's besten Freunden.[23]

So war Dante's Verhältniß zu jener Beatrice, die ihn zum Dichter machte, die ihn (wie er schreibt) über das gewöhnliche Maaß der Menschen emporhob. —

XI.

Ich muß hier einen Augenblick inne halten, den Faden meiner Erzählung abreißen und Dante eine Weile bei Seite lassen, um von einer ganz andern Sache zu sprechen. Man versteht nämlich Dante's Verhältniß zu Beatrice und später sein Verhältniß zu seiner Gattin nicht, wenn man nicht weiß, was in jener Ritterzeit, da Dante lebte, Frauendienst genannt wurde; und von diesem Frauendienst will ich nun reden.

Das Ritterwesen ist von Südfrankreich ausgegangen. Schon anderthalb Jahrhunderte vor Dante stand es in ganz Frankreich in voller Blüthe. Es bestand in einem Gemisch von eigenthümlichen Sitten, Grundsätzen und Moden, die allmälig aufgekommen waren; und jeder Edelmann, der für einen ordentlichen Ritter gelten und zur guten Gesellschaft in Frankreich gehören wollte, mußte sich zu diesen Sitten und Grundsätzen bekennen. Etwa hundert Jahre vor Dante gab es in Frankreich mehrere Kreise, gleichsam Centralpunkte der guten Gesellschaft, welche in dieser Beziehung den Ton angaben, in derselben Weise, wie heutzutage die Pariser uns

allen den Schnitt unserer Kleider vorschreiben. Im Süden war ein solcher Centralpunkt der Hof der Vicomtesse von Narbonne; im Westen der Hof der berühmten Eleonore von Poitou, der Mutter von Richard Löwenherz; im Norden die Höfe der Gräfinnen von Champagne und Flandern. Um diese Damen schaarten sich dann andere Edelfrauen und Ritter; und in diesen Kreisen wurde bestimmt, welche Regeln man zu befolgen, welche Grundsätze und Manieren man zu beobachten hatte, wenn man zur guten Gesellschaft gehören wollte.

Der Mittelpunkt nun des Ritterwesens, wie er in diesen Kreisen ausgebildet wurde, war der Frauendienst. Nämlich so: es mußte für einen guten Ritter das höchste Ziel seiner Bestrebungen sein, sich die Achtung und das Lob einer Dame zu erwerben, die er zur Richterin seines Werthes machte.

Wenn ich dieß so sage, klingt es ganz gut und edel; allein fürs Erste war dieß nur das Ideal, welches in der Praxis selten erreicht wurde; und zweitens: es durfte diese Dame nicht die Gattin des Ritters sein.

Um dieß zu begreifen, muß man festhalten, daß die Ehe in romanischen Ländern und namentlich in Frankreich nie so viel gegolten hat, wie bei den germanischen Völkern. Noch heute in unsern Tagen kann man sich von der Wahrheit dieses Satzes überzeugen. In den tonangebenden Kreisen der französischen Gesellschaft gilt die Ehe nicht viel. Ich spreche dieß mit so großer Bestimmtheit aus, weil ich einen bedeutenden Gewährsman für mich habe, nämlich Guizot. Guizot veröffentlichte vor einigen Jahren ein kleines Buch, worin er das Leben der berühmten Lady Russell erzählt. Das Buch führt

den Titel: l'amour dans le mariage — und dieser Titel deutet schon des Verfassers Meinung an, die er im Text ausdrücklich ausspricht: die Franzosen litten an einer beklagenswerthen Krankheit; sie glaubten nämlich, que l'amour est impossible dans le mariage. Ich erlaube mir für diesen Satz die französischen Worte beizubehalten, weil der ganze Gedanke französisch ist; und wenn man ihn in das Deutsche übersetzt, so klingt er plump und häßlich.[21]

Dieselbe Ueberzeugung nun herrschte in jener Ritterzeit in Frankreich, wie man aus den unzweideutigsten Dokumenten ersehen kann. Die Gräfin von Champagne, eine der gefeiertsten Damen in Frankreich, war gefragt worden, si l'amour était possible dans le mariage. Ihre Antwort war: Nein. Dieselbe ist noch heute vorhanden, in aller Form eines Richterspruches abgefaßt, gegeben den 29. April 1174. „Und (sagt sie) dieser Spruch ist für immer als unumstößliche Wahrheit festzuhalten; denn wir haben ihn erst nach reiflicher Erwägung gefällt und nachdem wir mit vielen edlen Damen Rücksprache genommen."

XII.

War nun in jener Zeit — ich meine etwa hundert Jahre vor Dante — ein junger Mann zum Ritter geschlagen worden, so war es eine seiner ersten und schwersten Aufgaben, eine Dame zu wählen; und es steht fest, daß man in der guten Ritterzeit vorzugsweise eine Dame suchte, die schon im Rufe der Tugend und Anmuth stand. Hatte er die Wahl

getroffen, und war es überhaupt die Absicht der Dame, ihn als ihren Ritter anzunehmen, so mußte er erst eine Probezeit bestehen, die je nach dem Willen der Dame länger oder kürzer sein konnte. Hierauf war es nun ein höchst feierlicher Moment, wenn die Dame ihn als ihren Ritter annahm. Es geschah dieß in derselben Weise, wie ein Lehensherr das Treugelübde des Vasallen empfing. Auf den Knieen vor der Dame, seine Hände zwischen den ihrigen haltend, so schwur er ihr treu zu dienen bis zum Tode und sie aus aller Macht gegen jede Kränkung schützen zu wollen. Die Dame ihrerseits erklärte, daß sie seine Dienste annähme, überreichte ihm als Unterpfand einen Ring und hob ihn auf. Ja zuweilen ward diese Verbindung durch einen Priester eingesegnet — und war doch durchaus keine Ehe! sondern die Dame, welche in dieser Weise einen Ritter als ihren Diener annahm, konnte verheirathet sein.

So lebte man damals in Frankreich in diesen Ritterkreisen. Auf der einen Seite stand die Ehe; das war ein leidiges, prosaisches Verhältniß, theils ein Geschäft, theils eine Knechtschaft. Auf der andern Seite stand der Frauendienst; das war etwas Ideales, Poetisches, Freies. Man mag über die innere Wahrheit und über die Sittlichkeit dieser Verhältnisse denken wie man will: genug, sie waren vorhanden. Sprechenderes kann man in dieser Beziehung nicht lesen, als die Lieder des Castellan von Couch, der aus jener Uhland'schen Romanze so bekannt ist.

Wir sehen zugleich, aus welchem Grunde in germanischen Ländern und namentlich in Deutschland der Frauendienst nicht

recht fortgekommen ist. Es fehlte bei uns die Basis des Frauendienstes, nämlich die schlechte Ehe; die deutschen Frauen vermochten in dieser Beziehung nicht mit so kühner Logik zu verfahren, wie die Damen in Frankreich; und wenn ein deutscher Ritter sich dennoch darauf pikirte, den französischen Frauendienst nachahmen zu wollen, so erschien dieß gewöhnlich als Karikatur. In Norddeutschland, bei dem alten sächsischen Stamme, findet sich vom Frauendienst fast keine Spur.

Ich brauche kaum darauf hinzudeuten, daß dem Frauendienst gewaltig viel Illusion zu Grunde lag. Hätte man jenen Richterspruch der Gräfin von Champagne genau befolgen wollen, so würde dieß für die Ritter eine Lebensmaxime gewesen sein: Eine Dame, die man heirathet, liebt man nicht; und eine Dame, die man liebt, darf man nicht heirathen. Ferner ist es sicher: je älter Beide wurden, die Dame und der Ritter, desto loser wurde das Verhältniß, bis zuletzt die Gluth erlosch — also daß man von jener Ritterzeit vielleicht sagen kann: der Frauendienst war damals ein Institut für die Jugend, die Ehe aber ein Institut für das Alter. Endlich: in allen jenen Verhältnissen in Frankreich gab es unendlich viele Nüancen. Wenn Guizot sagt, die Franzosen unserer Tage wären der Ansicht, que l'amour est impossible dans le mariage — so ist damit nicht gesagt, daß alle Ehen in Frankreich ohne Ausnahme unglücklich wären, und dasselbe gilt auch von der Ritterzeit. —

Es gibt einen provenzalischen Roman aus dem Anfange des zwölften Jahrhunderts, der mit Rücksicht auf den Frauendienst sehr merkwürdig ist.[25] Nur unvollständig ist er erhal-

ten; das Manuskript beginnt gegen alle sonstigen Regeln des Romanes mit einer Trauung und zwar mit einer Doppeltrauung. Ein Kaiser Karl von Frankreich — er wird Karl Martell genannt, in Wahrheit ist Karl der Kahle gemeint — wirbt um eine Tochter des Kaisers von Konstantinopel. Diese Prinzessin, deren Name nicht genannt wird, hegt indessen eine tiefe Neigung zu einem Vasallen des Kaisers, einem Herzog Gerard von Roussillon, und er könnte dem Kaiser wohl die Hand der Dame streitig machen; verzichtet indessen darauf, um ihr nicht die Kaiserkrone zu rauben, und wirbt nun seinerseits um die Hand ihrer Schwester Bertha. Beide Paare werden zu gleicher Zeit getraut, und man nimmt nun Abschied von einander. Hiebei tritt die junge Kaiserin mit dem Herzog Gerard, mit ihrer Schwester Bertha und zwei Grafen bei Seite. Der Herzog spricht zu ihr: „Was sagt ihr dazu, Frau Kaiserin, daß ich auf Eure Hand verzichtet habe?" Sie erwiedert: „Es ist wahr, Ihr habt mich zur Kaiserin gemacht, und habt aus Liebe zu mir meine Schwester geheirathet; allein meine Schwester ist doch auch eine Dame von hoher Trefflichkeit." Dann fährt sie fort: „Hört mich, ihr Grafen Gervais und Bertelais, und Du, meine liebe Schwester, die Du alle meine Gedanken kennst, und vor Allen Du, mein Erlöser Jesus — ich rufe euch alle als Zeugen an, daß ich mit diesem Ringe dem Herzog Gerard für immer mein Herz schenke, daß ich ihn zu meinem Seneschall und Ritter ernenne; und indem ich von ihm Abschied nehme, kann ich meiner Thränen nicht Herr werden." Seitdem sahen sie einander über zwanzig Jahre nicht.

Seltsames Schauspiel! Sie kommt soeben vom Altare, wo sie dem Kaiser Treue geschworen; sie spricht in dieser Weise von dem Gemahl ihrer Schwester und ruft gerade diese Schwester dafür als Zeugin an!

In dem Roman wird nun weiter erzählt, wie Herzog Gerard in tiefes Elend geräth, wie er alle seine Besitzungen verliert und heimathlos als Bettler umherzieht. Hier ist nun gerade seine Gattin Bertha die Heldin des Romanes. In allen Demüthigungen und Entbehrungen hält sie bei ihm aus; sie ist sein guter Engel; sie tröstet ihn, richtet ihn auf, rettet ihn; ihr Muth und ihre Standhaftigkeit versagen nie. Dann denkt er wohl einmal, sie sei es müde, sein Elend zu theilen, und fordert sie auf zu ihren Verwandten zurückzukehren: er würde ihr dort nicht zur Last fallen; sie sollte ihn nie wiedersehn. Sie dagegen bittet ihn nicht so harte Worte zu sprechen: sie wollte lieber todt als von ihm getrennt sein. —

Ich denke mir: der Dichter, der diese Bertha so zu schildern vermochte, war nicht der Ueberzeugung, que l'amour était impossible dans le mariage.

XIII.

Kehren wir zu Dante zurück.

Ich habe gesagt: Vieles in Dante's Leben wird erst deutlich, wenn man weiß, was jener Frauendienst war; denn derselbe drang aus Frankreich nach Italien und stand hier — nach dem Charakter der Nation verändert — ganz in Blüthe. Dante war nicht Beatricens Ritter, aber er war ihr Trouba-

dour. Beatrice war verheirathet und allem Anscheine nach glücklich an der Seite ihres Gemahles Simon de' Bardi. Und als Dante an dem großen Gedichte arbeitete, worin er Beatrice feiert — ich meine die divina commedia — war er ebenfalls verheirathet, und man kann durchaus nicht sagen, daß er unglücklich war an der Seite seiner Gemahlin Donna Gemma. Dennoch erwähnt Dante seine Gattin in keinem seiner Gedichte; und Beatrice ihrerseits spricht in der divina commedia nicht ein Wort von ihrem Gemahl, der noch auf Erden weilte, obgleich es ihr an Gelegenheit dazu nicht fehlt.

So war eben jene Ritterzeit. Der Frauendienst hatte mit der Ehe nichts zu thun, sondern stand ihr vielmehr feindlich gegenüber. Ein Troubadour konnte hundert Damen besingen, nur nicht die, welche sein Weib war; das wäre gänzlich gegen den guten Ton gewesen; und man kann völlig überzeugt sein: wäre Beatrice Dante's Gattin gewesen, er würde nie eine Zeile an sie gedichtet haben. — Il était beau de parler de sa maîtresse, de sa dame; on se taisait de sa femme. (Fauriel.)

Beatrice grüßte ihn also nicht mehr; und wie es scheint blieb es so bis an ihren Tod. Dante war inzwischen häufig abwesend von Florenz: so focht er im Jahre 1289 in der Schlacht bei Campaldino mit, welche die Florentiner den Ghibellinen von Arezzo lieferten. Dieß war überhaupt für ihn ein merkwürdiges Jahr: in diesem Jahre 1289 wurde Francesca da Rimini ermordet; in diesem Jahre ließ man Ugolino zu Pisa verhungern — Ereignisse, die auf Dante den tiefsten Eindruck machten.

Schlagen wir die vita nuova auf, so finden wir, daß Dante von tiefem und aufrichtigem Schmerz erfüllt war darüber daß Beatrice ihn nicht mehr beachtete; auch konnte er nun sein Geheimniß nicht mehr verbergen.

Wenn Dante liebte, so glich diese Empfindung nicht einem angenehm flackernden, wärmenden und unterhaltenden Kaminfeuer, sondern es war eine Gluth, die ihn völlig verzehrte. Amor ist ihm ein furchtbarer Gebieter, ein Wüthrich, der von seinem Innern Besitz ergreift und nichts neben sich duldet; alle anderen Gedanken und Entschlüsse vernichtet oder verjagt und ihn leitet wohin er will. Seit Beatrice ihm zürnt, vermag er ihren Anblick nicht zu ertragen: zwar sucht er beständig Orte auf, wo er hoffen darf sie zu sehn; allein tritt nun die holde Gestalt einher so voll von Liebreiz und Demuth, so wird er betäubt; richtet sie die Augen auf ihn — (ihre Smaragde, wie sie in der divina commedia genannt werden, woraus wir schließen wollen, nicht daß sie grün, sondern daß sie von hohem Glanze waren) — so zittert sein Herz, seine Pulse stocken, er ist seiner Sinne nicht mächtig. Seine Liebe ist kein Geheimniß mehr; und so geschieht es wohl, daß Damen ihn lächelnd fragen: „Zu welchem Zwecke liebst du denn diese Frau, da du doch ihre Gegenwart nicht ertragen kannst?" Doch da er ihnen geantwortet hat, zeigen sie mehr Mitleid mit ihm als Beatrice: wie man wohl Regen mit Schnee vermischt fallen sieht — so schreibt er — also waren ihre Worte mit Seufzern untermischt.

Da nun aber mehrere Jahre vergangen waren, milderte sich allmälig das Leiden.

So lang' hat Amor Hof in mir gehalten,
Daß ich gewöhnt bin an sein Herrscherwesen;
So rauh sein Scepter mir vordem gewesen,
So sanft spür' ich im Herzen nun sein Walten.

Si lungamente m'ha tenuto amore
E costumato a la sua signoria,
Che cosi come'l m'era forte in pria,
Cosi mi sta soave hora nel core.

Der Anblick Beatricens war ihm zuletzt nicht mehr eine Qual. Wenn er gleich erblaßte, so floß sein Blut doch sanfter, und er konnte sich herzlich freuen, wenn er sah, wie die Leute stehen blieben, wenn Beatrice vorüber ging, und sie segneten wegen ihrer Anmuth.

XIV.

Im Januar 1291 fiel Dante in eine schwere Krankheit; und wie er sich so elend fühlte, dachte er an die Hinfälligkeit und Kürze des Menschenlebens und der furchtbare Gedanke trat vor seine Seele: „Auch die liebliche Beatrice muß einst sterben."

Es sollte nur zu bald geschehn.

Beatrice hatte ihren Vater am 31. Dezember 1290 verloren, worüber sie fast untröstlich war; und nicht ganz sechs Monate später folgte sie ihm nach. Am 9. Juni 1291 ist sie gestorben, in ihrem sechsundzwanzigsten Lebensjahre. —

In dem Theile der vita nuova, wo Dante von Beatricens Tode handelt, kommt eine Stelle vor, die mir immer merk-

würdig erschienen ist: er sagt nämlich, über Beatricens Ende wollte er nichts schreiben, weil er sonst genöthigt wäre, sich selbst zu loben. Ich finde in diesen Worten eine Andeutung, nicht gerade, daß sie ihn vor ihrem Tode hätte zu sich rufen lassen, aber daß sie auf dem Sterbebette seiner gedachte und ihm vielleicht einige freundliche Worte sagen ließ über die Lieder, welche er an sie gedichtet hatte. Denn Jedermann in Florenz wußte, daß Dante's beste Kanzonen und Sonnette an Beatrice gerichtet waren, und ich möchte glauben: so streng sie sich ihm gegenüber bewies, war sie doch keineswegs völlig gleichgültig gegen das Lob, das ihr in so schönen Liedern gespendet wurde. Diese Sonnette und Kanzonen wurden schon bei Beatricens Lebzeiten als das Beste in ihrer Art gepriesen; denn man sah es ihnen an, daß sie von einem wirklichen Dichter herrührten und daß sie gerade in solchen Stunden entstanden waren, wo wahre poetische Inbrunst den Verfasser erfüllt hatte, während die Dichter vor Dante nur zu oft das, was ihnen an Wärme der Empfindung fehlte, durch künstliche Blumen und Schnörkel zu ersetzen suchten.

Darum fragt ihn im 24. Gesange des Fegefeuers der Dichter Bonagiunta von Lucca:

„Bist du's, der uns die neuen Reim' erfunden
„Durch jenes Lied, das überall klingt wieder:
„„O Frau'n, die ihr der Liebe Geist empfunden?““ —

Und ich zu ihm: Ich dichte meine Lieder,
Wenn Amor mich beseelt, und wie es drinnen
Gesagt mir wird, so schreibe ich es nieder.

— Jo mi son un, che, quando
Amore spira, noto ed a quel modo
Ch'ei detta dentro, vo significando.

Uebrigens sind unter Dante's Sonnetten manche mittelmäßige, unter seinen Kanzonen dagegen viele vortreffliche; in beiden aber ist er von Petrarca übertroffen worden. Wie es scheint, ließ sich Dante's Genius nicht in die engen Schranken des Sonnettes und selbst der Kanzone bannen: erst in den Terzinen fand er den nöthigen Spielraum, um sich frei zu bewegen.

XV.

Geraume Zeit verging, ehe Dante's Schmerz um Beatricens Tod in etwas nachließ. Wir werfen noch einen Blick in die vita nuova.

Anderthalb Jahre nach Beatricens Tode — also im Spätjahr 1292 — steht er einst in einer Straße in tiefes Sinnen an die Vergangenheit und an Beatrice versunken — wobei er, wie seine Weise war, Alles vergaß, was um ihn her vorging — schaut dann, plötzlich erwachend, um sich, in Besorgniß, es möchte Jemand ihn beobachten; und nimmt wahr, wie aus einem Fenster eine Dame ihn mitleidig anblickt, so sehr, „daß alles Mitleid in ihr vereinigt schien" — che tutta la pietà parea in lei raccolta. Er entfernte sich schnell, um nicht in Thränen ausbrechen zu müssen; „denn (sagt er sehr richtig) wenn unglückliche Menschen sehen, daß andre Leute Mitleid mit ihnen haben, so sind sie um so mehr geneigt zu weinen."

Aber natürlich war er nun aufmerksam auf diese Dame. „Es kann nicht anders sein (sprach er), in dieser mitleidigen Dame muß die trefflichste Liebe wohnen.“ Es war ihm ein Trost sie zu sehn; er dichtete mehrere Sonnette an sie; sie erinnerte ihn sogar an Beatrice, denn sie war ebenso blaß, „wie von Liebe entfärbt;“ und er dachte sehr oft an sie. „Es ist eine feine, schöne, junge, kluge Dame; vielleicht hat Amor sie mir gesandt, damit mein Leben zur Ruhe gelange.“

Da erschien ihm Beatrice einst im Traume und zwar gerade so als Kind und in derselben Kleidung, wie er sie zuerst gesehn hatte. Er bereute nun seinen Unbestand; „und nachdem jenes böse Verlangen aus meiner Brust getrieben war, wendeten sich alle meine Gedanken ihrer lieblichen Beatrice zu.“ Er beschloß kein Lied mehr zum Preise einer Dame zu dichten — [26] und auch von jener gebenedeiten Beatrice (so drückt er sich aus) wollte er nun nicht mehr reden, bis er es in würdigerer Weise vermöchte. Er arbeitete nämlich schon an der divina commedia. „In einigen Jahren — so schließt die vita nuova — werde ich von ihr sagen, was noch von Keiner gesagt worden ist; und dann möge es dem Herrn gefallen, daß meine Seele von hinnen gehe, um die Glorie ihrer Gebieterin zu schauen. —“

Den Vorsatz, keine andere Dame mehr in Liedern zu feiern, hat Dante nicht gehalten; auch war er damals, als er dieß schrieb, schon seit längerer Zeit verheirathet. Etwa ein Jahr nach Beatricens Tode vermählte er sich mit Donna Gemma aus dem edlen Hause der Donati.

XVI.

Diese Ehe hat viele von Dante's Bewunderern mächtig in Verlegenheit gesetzt; vornehmlich jene, welche die Eigenthümlichkeiten des Frauendienstes nicht kannten. Dante verheirathet, das Haupt einer leidlich großen Familie! und dabei diese schwärmerische, ätherische Verehrung für Beatrice, die Gattin Simons de' Bardi, welche freilich nun todt war! Entweder hat man diese Ehe nur so beiläufig erwähnt, weil man nicht recht wußte, was man damit anfangen sollte; oder man hat sich damit getröstet, daß sie unglücklich gewesen wäre. In einem neueren Werke über Dante kann man die Worte lesen: „es steht fest, daß Dante's Frau, Donna Gemma, eine Art Xanthippe gewesen ist." Allein dieß steht durchaus nicht fest. Diese ganze Ansicht beruht auf Boccaccio's vita di Dante. Boccaccio lebte zu Florenz nicht gar lange nach Dante; er hat sein Leben Dante's geschrieben, als er noch ziemlich jung war, und findet es in der That höchst unvernünftig, daß Dante sich verheirathet hätte. Mit allem Feuer eines unerfahrenen Menschen, der das Leben nicht kennt, setzt er auseinander, daß für Leute wie Dante, die sich mit philosophischen Studien beschäftigten, die Ehe durchaus nicht taugte; er wüßte es zwar nicht aus Erfahrung, hätte es aber doch von andern Leuten gehört, wie sehr den Damen alle wissenschaftlichen Studien und Bücher verhaßt wären; und das beschreibt er nun weitläufig und drastisch mit ganz ergötzlicher Insolenz. Und dann fügt er hinzu: ob diese seine Schilderung auf Donna

Gemma paßte, das könnte er nicht behaupten; „denn ich weiß es nicht" — che non lo so.

Demnach ist hierauf nichts zu geben, und man muß, um Dante in dieser Beziehung zu würdigen, eben dieß im Auge behalten, daß nach den Begriffen jener Ritterzeit Frauendienst und Ehe nichts mit einander zu thun hatten.

Ein ausreichender Beweis gegen jene Ansicht über Dante's Ehe liegt in den Worten, welche im Paradiese (Ges. XVII, 55) über sein Exil stehn. Sein Urahn Cacciaguida weissagt ihm:

Das Liebste, was du hast auf dieser Erde,
Wirst du verlassen —

Tu lascerai ogni cosa diletta
Più caramente —

Was war ihm das Liebste auf der Welt? Will man nicht bestimmt an Donna Gemma denken, so wird man doch sagen müssen: sein häuslicher Heerd, seine Familie — wenigstens seine Vaterstadt. Und wäre ihm das Leben in Florenz durch eine „Xanthippe" verbittert worden, so sollte man glauben, er hätte das Exil eher willkommen heißen müssen, statt so bitterlich nach der Rückkehr zum heimischen Heerde zu seufzen. —

Ueber die ersten Jahre dieser Ehe wissen wir fast nichts. Dante war mit Vorstudien zur divina commedia beschäftigt, zu welcher er den ersten Plan schon bei Beatricens Lebzeiten gefaßt hatte. Auch steht es fest, daß vor seiner Verbannung

schon sieben Gesänge vollendet waren, welche er dann freilich nach einem andern Plane umgearbeitet hat.[27]

Ferner sehen wir ihn in dieser Zeit mit den berühmtesten Leuten in Florenz durch vertraute Freundschaft verbunden: mit dem Maler Giotto, mit dem Sänger Casella, den er am Fuße des Läuterungsberges trifft (Fegef. II.), vor allen mit Guido de' Cavalcanti und andern Rittern. Und mit diesen Männern, die seinen Umgang ausmachten, gerieth Dante damals in ein wüstes Leben. Er bekennt dieß selbst im 23. Gesange des Fegefeuers, wo er einen Verwandten seiner Frau erblickt, den Forese Donati (der 1295 gestorben war), und ihn daran erinnert, daß sie beide auf Erden so tief in Sünden verstrickt gewesen.

Wie wir beide
Gelebet haben, daran zu gedenken
Gereicht dir wohl noch jetzt zu bittrem Leide.

Se ti riduci a mente,
Qual fosti meco, e quale io teco fui,
Ancor fia grave il memorar presente.

Trotzdem haben einige Bewunderer des Dichters sich bemüht, ihn von diesen Flecken rein zu waschen. Ich glaube, das darf man kleinlich nennen, und es verräth eine geringe Kenntniß des Lebens. Für Menschen von mittlerer Begabung ist es in der Regel leicht, wenn sonst die äußeren Verhältnisse danach sind, so ziemlich leidlich ohne viel Tadel durch das Leben zu gehn; — nicht so für Menschen von ungewöhnlicher Begabung. In ihnen nehmen wir nur zu oft den qualvollen Widerstreit wahr, von welchem Faust redet:

Zwei Seelen fühl' ich, ach, in meiner Brust,
Die eine will sich von der andern trennen.

Und so müssen wir denn einen großen Mann wie Dante hinnehmen mit seinen glänzenden Tugenden, aber auch mit seinen Schwächen, und mögen uns dabei des Wortes erinnern: Wer unter Euch ohne Sünde ist, der werfe den ersten Stein.

XVII.

Uebrigens ekelte ihn dieß Treiben allmälig an; er war mit sich selbst höchst unzufrieden: es war dieß eben jener bittre Wald, von welchem in den ersten Zeilen der divina commedia die Rede ist. Und um sich nun aus diesem wüsten Leben zu retten, warf er sich in die Politik: er nahm Theil an dem Staatsleben von Florenz, bekleidete die wichtigsten Aemter der Republik, und diesem Entschlusse verdanken wir die hohe Vollendung der divina commedia. Denn dieser Entschluß bewirkte, daß er in tiefes Elend gerieth, und daß er in die ächte Dichterschule kam — in die Schule der Leiden.

Dante hatte freilich schon Leiden ertragen müssen; allein dieß waren Jugendleiden, die er vergaß, über die er sich schneller tröstete, als ihm selbst lieb war. Jetzt lernte er die Leiden des Mannes kennen. Leiden — ich meine Seelenleiden — wenn sie nur nicht so anhaltend und schwer sind, daß man darunter zusammenbricht, sind für Jedermann recht gut; dem Dichter aber sind sie unerläßlich. In einem behaglichen Wohlleben wird sich kein Dichter bilden; er muß mit

dem Leben gekämpft haben. Denn in der menschlichen Brust schlummern viele Kräfte, die ewig todt bleiben, wenn das Leben sie nicht weckt; und wer Empfindungen schildern will, der muß sie aus Erfahrung kennen; wer Leidenschaften darstellen will, der muß von ihnen geschüttelt worden sein. Es ist selten ein wahreres Wort gesprochen worden, als jenes allbekannte:

Wer nie sein Brod mit Thränen aß,
Wer nie die kummervollen Nächte
Auf seinem Bette weinend saß,
Der kennt euch nicht, ihr himmlischen Mächte.

Ich denke, der Dichter sollte die himmlischen Mächte kennen, und darum sage ich: Wer nie sein Brod mit Thränen aß — der wird schwerlich ein großer Dichter sein. Man sehe sich um in der Geschichte aller Literaturen, ob das nicht Wahrheit ist.

Dante wurde aus Florenz verbannt; und vom Heimweh verzehrt, sein Gemüth mit Bitterkeit erfüllt über das Unrecht, das er erfahren — so zog er fast einem Bettler gleich von Ort zu Ort. Er mit seinem stolzen Herzen; er, der es so wenig gelernt hatte, sich zu bücken und zu schmeicheln — er empfand es jetzt, wie sauer es fällt, fremde Treppen hinansteigen zu müssen, um an fremde Thüren zu klopfen und an fremden Tischen zu essen — und in dieser Zeit des Elends ist die divina commedia vollendet worden. Hätte Dante bis an seinen Tod in seinem schönen Hause zu Florenz ein behagliches Leben geführt, so würden wir höchst wahrscheinlich ebenfalls

eine divina commedia haben; aber sie würde nicht halb so viel werth sein, wie die, welche jetzt uns vorliegt. —

XVIII.

Wir fassen die weitere politische Entwicklung von Florenz seit dem Jahre 1282 ins Auge.

„Es entstand — so sagt eine gleichzeitige Chronik — eine Spaltung zwischen den Großen und dem Volk — und bald darauf die Spaltung zwischen Weißen und Schwarzen."

Folgendes war die Ursache des Streites zwischen Volk und Adel. Die Bürger hatten nur zu bald Grund, mit den Prioren unzufrieden zu sein, da dieselben ihre Pflicht nicht thaten: die kleinen Leute fanden keinen Schutz bei ihnen, sondern wurden auf dem Lande und in der Stadt von den Großen gemißhandelt und beraubt. Täglich war das Bedürfniß eines kräftigeren, gerechten und rücksichtslosen Regimentes stärker empfunden, bis endlich mehrere von den Volkshauptleuten (caporali di popolo) die Sache ernstlich in die Hand nahmen. An ihrer Spitze stand ein sehr edler, rechtschaffener, reicher und mächtiger Bürger, Giano della Bella.[28]

Giano gehörte zu den Prioren, welche am 15. Februar 1292 in das Amt traten. Sie fügten zu den sechs Prioren noch einen siebenten hinzu, welcher Bannerträger der Gerechtigkeit genannt wurde (gonfaloniere della giustizia). Sein Amt war es, gegen die tyrannischen Edelleute einzu-

schreiten; er führte ein Banner mit dem Wappen des Volkes — ein rothes Kreuz in weißem Felde — und hatte anfangs tausend, später viertausend Bewaffnete zur Verfügung.

Ferner verfaßte man neue Ordnungen der Gerechtigkeit (ordini della giustizia) gegen die Großen, welche das Volk beschädigen würden, nämlich:

Wenn Einer von den Großen sich gegen das Volk verginge, und zwei ordentliche Zeugen gegen ihn aufträten, so sollte er für überwiesen angesehen werden.[29]

Für einen solchen Uebelthäter sollten seine sämmtlichen Geschlechtsgenossen verantwortlich sein.

Die Großen sollten keinen Zutritt zum Amte der Prioren haben. —

Bis dahin waren häufig Große zu Prioren gewählt worden, nämlich Kaufleute, die in einer der Zünfte sich befanden; jetzt wurden dreiunddreißig Familien ausdrücklich namhaft gemacht, als unfähig zu den Aemtern zu gelangen: nämlich alle Geschlechter, welche Ritter unter sich gehabt hätten.[30]

Wären die Großen einig gewesen, so würden sie sich diesen neuen Gesetzen sogleich widersetzt haben. Es fing nun eine schlimme Zeit für sie an. Sobald Einer von ihnen verurtheilt war, die Ordnungen der Gerechtigkeit verletzt zu haben, erschien der Bannerträger mit seinen Bewaffneten und zerstörte das Haus des Uebelthäters bis auf den Grund. Sie knirschten vor Wuth über dieß Volksregiment. Stößt man im Gedränge (so sprachen sie) einen Bürger, oder schlägt eins von unsern Pferden einen Bürger mit dem Schweif ins Gesicht, so sind wir ruinirt. „Die Hunde vom Volk — also

ließ sich Herr Berto Frescobaldi vernehmen — haben uns Ehren und Aemter genommen; wenn wir einen unserer Knechte schlagen, so zerstört man unsere Häuser; deßhalb rathe ich, ihr Herrn, dieß Sklavenjoch abzuschütteln."

Höchst eigenthümlich war die Stellung Giano's della Bella. Er war die Seele der ganzen Neuerung und so mächtig, daß die Beamten [31] sich fürchteten, Ueberschreitungen der Großen zu verheimlichen. Seine Stütze waren die zahlreichen kleinen Bürger, welche man das geringe Volk nannte (popolo minuto) im Gegensatz zu den fetten Bürgern; und wäre er weniger rechtschaffen und verwegener gewesen, so hätte er vielleicht vorübergehend Alleinherrscher werden können. Seine Feinde waren die Großen, denen das Verlangen, ihn zu stürzen, den Schlaf raubte; ferner die Richter und Notare, denen die Aufsicht, die er übte, lästig war; endlich viele von den „fetten Bürgern", welche mit den Großen befreundet oder verwandt waren und es ungern sahen, daß Giano in höherem Ansehen stand, als sie.

Die Art, wie sie ihn stürzten, ist sehr bemerkenswerth. Die Großen verläumdeten ihn beim Volke, er stände mit den noch verbannten Ghibellinen in Verbindung; dieselben würden kommen und die guelfischen Edelleute und Bürger verjagen. Dadurch machte man einen Theil des Volkes von ihm abwendig. Es gelang ihnen endlich, Prioren ins Amt zu bringen, welche Giano feind waren, und diese im Verein mit dem Volksgeneral (capitano del popolo) forderten ihn nun zur Rechenschaft für manche Unruhen, die vorgefallen waren. In Menge eilten Handwerker zu ihm und erboten

sich, für ihn zu fechten und die Straßen von seinen Feinden zu säubern. Er zog es aber vor, die Stadt zu verlassen, in der Meinung, man würde ihn alsbald zurückrufen. Indessen die Prioren verbannten ihn, erklärten ihn für vogelfrei und zogen seine Güter ein. Er ist bald darauf gestorben.

Seitdem verlor das geringe Volk alles Selbstvertrauen. „Die Handwerker und kleinen Bürger hatten von jener Zeit an wenig Macht, sondern es herrschten die fetten und mächtigen Bürger in Florenz."

Uebrigens war mit der Verbannung Giano's (März 1294) die Spaltung zwischen den Großen und dem Volk keineswegs beendigt. Die verhaßten „Ordnungen der Gerechtigkeit" blieben in Kraft; die Großen hatten keinen Zutritt zu den Aemtern und sannen daher unaufhörlich auf Mittel, das Volksregiment zu stürzen.

XIX.

Indessen anstatt dem Volke gegenüber einig zu sein, spalteten sich die Großen nun in die Parteien der Weißen und Schwarzen, welche einander fast mit größerer Wuth bekämpften, als sie bisher gegen die Ghibellinen bewiesen hatten.

Zu den Familien, welche ursprünglich plebejisch, dann aber durch Handel emporgekommen waren, und nun unter den Großen eine bedeutende Stellung einnahmen, gehörten unter Anderen die Bardi, die Frescobaldi, die Cavalcanti.

Kein Haus jedoch war schneller in die Höhe geschossen, als das der Cerchi. Sie waren früher Bauern gewesen, nun aber außerordentlich reich, mit den ersten Geschlechtern verschwägert, „und ihre Gesellschaft war die beste von der Welt.“ Freilich merkte man es ihrem Wesen an, daß sie in ihrer Stellung noch nicht recht heimisch waren: ihre Gesinnung war nicht gerade ritterlich; sie waren weichlich, zur Unzeit sparsam und ohne Thatkraft. Dino Compagni schreibt: „Die klugen Leute sagten von den Cerchi: Es sind Kaufleute und natürlicher Weise feige; ihre Feinde aber sind Meister im Kriege und grausame Menschen.“ Doch soll das Haupt der Cerchi, Herr Vieri, in der Schlacht bei Campaldino sich ausgezeichnet haben.

Die Feinde der Cerchi nun waren die Donati, jene mächtige alte Familie, aus welcher Dante's Gattin, Donna Gemma, stammte. Das Haupt dieses Geschlechtes war damals Herr Corso Donati, ein Mann der so sehr alle Eigenschaften eines Edelmannes und Aristokraten in sich vereinigte, daß das Volk ihn schlechthin den Baron nannte: er war reich, schön, klug, ein guter Redner, ein tüchtiger Ritter und Feldherr, und dabei höchst stolz, gewaltthätig und grausam. Einige der Cerchi kauften den Palast der Grafen Guidi, der dicht neben dem der Donati lag. Da ärgerten sich nun die Donati, daß diese Bauern so in die Höhe gekommen waren und auf so großem Fuße lebten. Andere Ursachen kamen hinzu, und es entstand allmälig Todfeindschaft zwischen beiden Geschlechtern. Fast alle übrigen Edelleute stellten sich auf die eine oder andere Seite, und es kämpften also wiederum zwei

Adelsparteien gegen einander, beide von guelfischer Gesinnung: die Donati mit ihren Freunden nannten sich die Schwarzen; die Cerchi mit ihren Freunden hießen die Weißen. Dieß geschah gegen Ende der neunziger Jahre.

Demnach war die politische Lage der Stadt um das Jahr 1296 folgende: auf der einen Seite war der gesammte Adel erbittert auf die Bürgerschaft wegen der „Ordnungen der Gerechtigkeit"; auf der andern Seite war der Adel in zwei Lager gespalten, in die der Weißen und der Schwarzen. Der Streit zwischen Adel und Volk entsprang aus politischen Verhältnissen; der Streit zwischen den Weißen und Schwarzen aus persönlichen und Privatverhältnissen. Doch hielten die Weißen jetzt mehr zur Bürgerschaft und waren beliebter, weil sie nicht so stolz und gewaltthätig waren wie die Schwarzen. Nur darf man darum nicht glauben, die Weißen wären demokratischer Gesinnung gewesen: unter denen, die früher Giano della Bella nach dem Leben trachteten und das Volksregiment zu brechen suchten, war Niemand eifriger, als Vieri de' Cerchi.

XX.

Welche Partei ergriff nun Dante?

Er beklagt es in der divina commedia, daß die Bürgerschaft nicht rein und unvermischt geblieben; daß so viele fremde Familien nach Florenz gezogen wären; daß so Mancher jetzt in der Stadt handelte und feilschte, der besser gethan

hätte, auf seinem Dorfe zu bleiben; er seufzt, daß die Buondelmonti jemals ihre Burgen, die Cerchi ihre Hütten verlassen hätten, um nach Florenz überzusiedeln.[33]

In jenem Streite zwischen Weißen und Schwarzen indessen fand er, daß seine Verwandten, die Donati, durchaus im Unrecht wären; er würde sich mehr zur Partei der Weißen geneigt haben, denen auch sein bester Freund Guido de' Cavalcanti mit aller Leidenschaft sich angeschlossen hatte. Im Grunde jedoch beklagte er überhaupt die ganze Spaltung. Dante ist in seinem ganzen Leben kein Parteimann im gewöhnlichen Sinne gewesen. Für politische Prinzipien, die er durch tiefes Nachdenken als richtig, heilsam und nothwendig erkannt hatte, ist er immer mit der ganzen Schärfe und Gluth seines Wesens eingetreten; aber jene jämmerlichen Parteikämpfe des florentinischen Adels widerten ihn an, weil sie lediglich aus niederen Leidenschaften, Neid und Rachsucht, entsprangen, und Niemand einen vernünftigen Grund für seine Parteistellung angeben konnte. Er hielt sich demnach weder zu den Weißen, noch zu den Schwarzen, sondern trat nach einigem Besinnen zur Bürgerschaft über: er ließ sich in die Zunft der Aerzte aufnehmen und war somit berechtigt, ein städtisches Amt zu bekleiden. —

Die Schwarzen nun fanden in diesen Unruhen eine Stütze am Pabst Bonifazius VIII., jenem so höchst gewaltsamen, hochmüthigen und tyrannischen Manne, der den Baron Corso de' Donati seit längerer Zeit kannte und sehr hoch hielt. Es gelang den Schwarzen, Bonifazius zu überreden, daß die Weißen eigentlich ghibellinisch gesinnt und Feinde

des Pabstthums wären; es stände zu fürchten, daß ganz Florenz wieder in die Hände der Ghibellinen käme, denn die Weißen ständen mit allen Ghibellinen von Toskana in Verbindung.

Der Pabst sandte zuerst den Cardinal Matteo von Acquasparta, Bischof von Porto, nach Florenz, um Frieden zu stiften. Derselbe handelte zunächst davon, daß man die Großen nicht mehr von den städtischen Aemtern ausschließen möchte, erreichte indessen nichts. Ueberhaupt stellte es sich immer klarer heraus, „daß der Friede, den er stiften wollte, darin bestände, die Cerchi zu erniedrigen und die Donati zu erhöhen."

Da er sah, daß man ihm nicht gehorchen wollte, sprach er Bann und Interdikt über die Stadt aus und reiste ab. Dieß geschah im Juni 1300.

XXI.

Gerade in dieser Zeit, vom 15. Juni bis zum 15. August 1300, war Dante Einer der sechs Prioren. Am Abend vor dem St. Johannistage, d. h. am 23. Juni, hielten die Zünfte, mit ihren Consuln an der Spitze, eine Prozession, wie es Sitte war. Da kamen einige Edelleute herbei, um die Prozession zu stören, fingen Händel an, und es gab einige Raufereien. „Wir haben (so riefen sie) die Schlacht bei Campaldino gewonnen, und zum Dank dafür habt ihr uns von den Aemtern der Stadt ausgeschlossen."

Die Prioren beschlossen nun, damit endlich Ruhe in der Stadt herrschte, von beiden Parteien des Adels, den Schwarzen und den Weißen, die Häupter aus Florenz zu verbannen. So geschah es. Die verbannten Weißen begaben sich ohne Widerrede nach Sarezzano, dem ihnen angewiesenen ungesunden Orte in den Maremmen. Die Schwarzen dachten anfangs an Widerstand, verließen aber sodann die Stadt und gingen nach ihrem Bannorte, dem Castell della Pieve, bei Chiusi, hart an der Grenze des päbstlichen Gebietes.

Dante war in einer sehr üblen Lage. Auf der einen Seite standen eben seine Verwandten, die Donati, für welche auch Beatricens Gemahl, Simon de' Bardi, mit aller Heftigkeit Partei ergriffen hatte; [34] auf der andern Seite stand sein Busenfreund Guido de' Cavalcanti — und nun mußte er damals gerade Prior sein und mußte diese seine Verwandten und Freunde mit verbannen helfen! Am 15. August war sein zweimonatliches Amt zu Ende.

Während Jene in der Verbannung waren, hielten die in Florenz Zurückgebliebenen den Winter hindurch Frieden; aber am 1. Mai 1301 suchten einige junge Leute von den Schwarzen Händel mit einer Schaar von Weißen, die durch die Straßen ritten, um die Tänze der Damen anzusehen. Es war auf dem Platze der heiligen Dreifaltigkeit; und Einem der Cerchi wurde dabei die Nase abgehauen. „Dieser Hieb war die Zerstörung unserer Stadt, weil seitdem der Haß unter den Bürgern sehr wuchs."

Nicht lange darauf wurden die Häupter der Weißen, welche zu Sarezzano waren, von den Prioren nach Florenz

zurückgerufen. Man machte für diesen Schritt das ungesunde Klima des Ortes geltend, und es zeigte sich an einem sehr traurigen Falle, daß man es mit Recht that: Guido de'-Cavalcanti war unter denen, die damals heimkehrten, aber die Fieberluft der Maremmen hatte dieß edle Leben zerstört: bald nach seiner Rückkehr starb er, allgemein betrauert.

Um so höher schwoll der Grimm der Schwarzen über jene Begünstigung der Weißen. Die noch in der Stadt waren, hielten eine öffentliche Versammlung in der Dreifaltigkeitskirche,[35] um über die Maßregeln gegen die Weißen zu verhandeln, zum gerechten Zorn der Prioren, die man kaum abhalten konnte, mit strengen Strafen einzuschreiten. Auch fanden sich klare Beweise, daß eine Verschwörung im Gange war: Simon de' Bardi hatte schriftlich den Auftrag gegeben, Brod in solcher Masse backen zu lassen, daß das Kriegsvolk, welches kommen würde, zu leben hätte. Seine Briefe wurden entdeckt; man verurtheilte ihn zu schwerer Geldstrafe.

Nicht minder rührten sich die Schwarzen in der Verbannung — und das Kriegsvolk, für welches Simon Brod besorgen wollte, sammelte sich allmälig im Sommer 1301.

XXII.

Es ist ein Irrthum, zu meinen, jene freien Städte Italiens wären die geliebten Schooßkinder des Pabstthums gewesen. Die Päbste waren mit ihnen verbündet und unter-

stützten sie im Kampf gegen die deutschen Kaiser; aber die republikanischen Verfassungen war ihnen nichts weniger als angenehm. Mit gutem Grunde; denn die weltlichen Rechte der „Kirche" gingen in den Städten fast gänzlich verloren. Darum mußte Kaiser Friedrich II. vor seiner Krönung im Jahre 1220 dem Pabst Honorius versprechen, der Kirche helfen zu wollen gegen die Städte und gegen die Ketzer: es sollten alle Verordnungen und Gewohnheiten, die in den Städten gegen die Freiheit der Kirche und gegen die persönlichen Rechte der Geistlichen eingeführt worden, nichtig sein; kein Geistlicher sollte besteuert, noch in Kriminal- oder Civilsachen vor ein weltliches Gericht gestellt werden. —

Pabst Bonifazius beschloß endlich, Florenz dem Verderben preiszugeben. Von den Verbannten bestürmt, daß die Stadt ghibellinisch werden würde, stellte er ihnen seinen neuen Feldherrn Karl von Valois zu Gebote.

Diesen französischen Prinzen, einen Bruder König Philipps des Schönen, hatte der Pabst durch große Versprechungen über die Alpen gelockt: er sollte Befehlshaber der päbstlichen Truppen sein und namentlich gegen König Friedrich von Aragonien in Sizilien Krieg führen. Eine unglücklichere Wahl hätte Bonifazius kaum treffen können: daß der Prinz ein habsüchtiger, unredlicher, wortbrüchiger Mensch war — diese Eigenschaften mochten ihn eher dem Pabste empfehlen; aber er war durchaus unbedeutend, nirgends leistete er etwas außer in Florenz (wie wir sehen werden), und überall erntete er Schimpf und Schande.

Nein keine Krone! Sünd' und Schmach alleine
Wird er aus Florenz holen, um so schlimmer,
Je leichter ihm dergleichen Last erscheine.

Quindi non terra, ma peccato ed onta
Guadagnerà, per sè tanto più grave
Quanto più lieve simil danno conta.
(Fegefeuer XX, 76.)

Im Sommer 1301 kam Karl von Valois über die Alpen mit etwa tausend Reisigen, ging zum Pabst nach Anagni und zog dann mit ihm nach Rom.

Da man nun zu Florenz hörte, daß der Prinz als päbstlicher Friedensstifter nach Toskana kommen würde, beschloß man, Gesandte nach Rom zu schicken, um den Pabst zu versöhnen. Aus allen diesen Dingen, die damals und kurz nachher geschahen, geht hervor, daß es den redlichen Bürgern und den Weißen durchaus an Einsicht und Energie gebrach. Ein einziger tüchtiger Mann hätte Alles retten können. Dante sah das recht wohl. Man hatte ihn zu Einem der Gesandten an den Pabst bestimmt, und da soll er gesagt haben: „Wenn ich gehe, wer bleibt dann hier? Wenn ich hier bleibe, wer geht dann?"

Die Gesandten kamen nach Rom, als der Prinz schon auf dem Wege nach Florenz war.[36] Sie wurden vom Pabst gut aufgenommen. Er sprach in väterlichen Ausdrücken zu ihnen: „Laßt mich nur machen! Ihr werdet mit mir zufrieden sein. Verlaßt euch auf mich: es wird Alles gut gehn." Dann behielt er sie bei sich in Rom — auch Dante — nur zwei von ihnen schickte er an die Prioren zurück. Dieselben kamen

in Florenz an, als der Prinz schon vor mehreren Tagen seinen Einzug gehalten hatte. Man schrieb noch einmal an den Pabst, er möchte einen Cardinal schicken, um Frieden zu stiften; aber es war zu spät: die Stadt war in den Händen Derer, die keinen Frieden, sondern erst Rache und alsdann die Herrschaft wollten.

XXIII.

Der Prinz hatte, um Herr der Stadt zu werden, keine Waffe, als Verrath und Meineid. Hätten die Bürger die Thore geschlossen und die Mauern besetzt, so hätte er sogleich wieder abziehen oder eine weit größere Macht sammeln müssen.

Aber als er um die Mitte des Oktober 1301 nach Siena kam, und von dort aus Gesandte nach Florenz schickte, um zu prüfen, wessen er sich zu versehen hätte, herrschte in der Stadt die jämmerlichste Rathlosigkeit und Unentschlossenheit.

Den Prioren lag es zunächst ob, für die Rettung der Stadt zu sorgen. Selbst wenn sie kühne und rücksichtslose Männer gewesen wären — wie jene kritischen Tage es erfordert hätten — würde ein ersprießliches Durchgreifen für sie sehr schwer gewesen sein. Wie konnten sie in den Stunden dringender Gefahr, rathend, handelnd, leitend, die nöthigen Maßregeln treffen, da sie ja ihren Käfig nicht verlassen durften, wo nun in jedem Augenblick redliche und schlechte Bürger sich eindrängten, um sie mit gutgemeinten oder verrätherischen Vorschlägen zu bestürmen. Aber zum Unglück waren jene

Prioren, welche am 15. Oktober in das Amt traten, nur sehr wohlgesinnte und sehr schwache Männer. Es war ihre Absicht, die „Ordnungen der Gerechtigkeit" zu ändern und dem Adel den Zutritt zu den Aemtern wieder freizugeben; sie hielten dieß für das rechte Mittel, Alles zum Frieden zu leiten.

Dino Compagni, der in seiner Chronik dieß Alles erzählt, war selbst Einer jener Prioren und gesteht offen ein, wie groß ihre Schwäche, wie übel angebracht ihr Vertrauen auf die französischen Eide gewesen. „Die Feinde (spricht er) setzten ihre Hoffnung auf die Prioren, weil sie sie kannten als schwache und friedliebende Männer. Wir waren nicht so dreist die Thore zu schließen! Wir zeigten ihnen unsre friedlichen Gesinnungen, als es nöthig war, die Schwerter zu wetzen! Die Prioren wählten friedfertige Mittel, wodurch sie nichts erreichten. Nichts vermag Demuth gegen große Bosheit."

Die Cerchi auf der andern Seite zeigten sich in noch traurigerem Lichte. Sie sahen ihre Feinde mächtig gerüstet heranziehn und legten die Hände in den Schooß: Feigheit und Geiz hielten sie ab, sich zur Gegenwehr zu rüsten. Als Herr Torrigiano de' Cerchi kurz vor dem Angriffe der Schwarzen die Prioren fragte, was er thun sollte, hatte man ihm gesagt, er möchte sich rüsten als tapferer Mann und möchte dasselbe den anderen Cerchi sagen. Aber es fehlte ihnen an Herz und sie scheuten die Kosten: um keine Soldaten ernähren zu müssen, ließen sie die Dinge ihren Lauf nehmen, bis die Feinde sie aus ihren Häusern jagten. —

Die Gesandten des Prinzen sprachen im großen Rath dafür, daß man ihrem Herrn vertrauensvoll die Thore öffnen

möchte: er käme nach Toskana nur aus großer Liebe zur Stadt Florenz und zur Partei der Weißen; und der Pabst schicke ihn, weil man sich auf ihn verlassen könnte; das Haus Frankreich würde niemals zum Verräther, weder an Freund noch an Feind. Die Prioren beriefen die Vorsteher der Guelfenpartei und die Konsuln der Zünfte, und sie stimmten sämmtlich dafür, man möchte den Prinzen aufnehmen; nur die Bäckerzunft stimmte dagegen, weil er käme die Stadt zu zerstören.

Eine Gesandtschaft des Volkes machte sich nach Siena auf, um dem Prinzen diese Beschlüsse zu eröffnen. Auf ihr Begehren gab er ihnen noch schriftlich das Versprechen, er würde sich kein Amt in der Stadt zum Nachtheil der Prioren anmaßen, noch irgend die Gesetze und das Herkommen ändern.

XXIV.

Als er nun mit seinen Franzosen aufgebrochen war, schlossen sich ihm eine Menge von Abenteurern an, auch viele Schwarze, vornehmlich das Haupt derselben, Corso Donati. Am 4. November hielt der Prinz seinen Einzug unter großen Freuden- und Ehrenbezeugungen des Volkes; Corso aber hatte sich kurz zuvor von ihm getrennt und war nach dem Dorfe Ognano gegangen, drei italienische Meilen unterhalb Florenz am linken Ufer des Arno.

Die ersten Tage verliefen ruhig, doch unter einer gewissen Aufregung und Spannung. Der Prinz mochte wünschen,

für das Morden und Plündern, welches Statt finden sollte, noch einen Vorwand des Rechtes zu erhalten. Endlich brachen die Schwarzen mit Zustimmung des Prinzen auch ohne diesen Vorwand los, da sie stark gerüstet hatten und sahen, wie schwach die Prioren und wie feige die Weißen waren. Zum Ueberfluß suchten sie noch einen Theil der Weißen vom Volke zu trennen, indem sie denselben einredeten, der Angriff gälte nur den Bürgern und den „Ordnungen der Gerechtigkeit:" warum sollen wir gegen einander kämpfen? Sind wir nicht Freunde und Verwandte und Guelfen? Wir (Schwarzen) haben keine andere Absicht, als die Ketten abzuschütteln, welche das Volk euch und uns auflegt. Wir werden mächtiger werden, als wir bis jetzt sind. Um Gottes willen, laßt uns einig sein!

Corso Donati zog mit einer Schaar von Bewaffneten herbei, schlug ein Stadtthor mit Aexten ein und besetzte eine Kirche. Die Prioren ließen die große Glocke läuten, um das Volk zu den Waffen zu rufen; aber es fehlte an einem Führer: „die Bürger konnten die Cerchi nicht aus ihren Häusern bringen." So stießen die Schwarzen nirgends auf organisirten Widerstand und hatten daher leichtes Spiel. Corso Donati öffnete die Gefängnisse, rief die Verbrecher zu den Waffen und verjagte die Prioren aus ihrem Amtslokal. Ein verworrenes Gemetzel fand nun Statt: „ein Feind griff den andern an; die Häuser fingen an zu brennen."

Es waren Scenen würdig der Zeiten Sulla's; denn alle Bande der Liebe und der Pflicht lösten sich: der Bruder verließ den Bruder, der Sohn den Vater, und „wer am meisten schrie: Tod, Tod den Verräthern! der war der Größte." Die

mächtigen Schwarzen forderten Geld von den Weißen; die Töchter wurden gewaltsam verheirathet; die Männer getödtet. Und das Morden, Plündern und Schänden dauerte sechs Tage; „denn es war also befohlen.“ Die Landschaft brannte von allen Seiten. —

Während dieß in Florenz vorfiel, war Dante in Rom zurückgeblieben. Im März 1302 wurde von seinen Feinden der entscheidende Schlag wider ihn geführt: weil er sich der Mission des Friedensstifters Karl von Valois widersetzt hätte, wurde er verbannt und seine Güter eingezogen; und wenn er je in die Hand der florentinischen Regierung fiele, so sollte er verbrannt werden. Sein Haus in der Stadt war zerstört; seine Güter in der Landschaft verwüstet: so war er ein geächteter und ruinirter Mann.

Bald nachher verbannte der Prinz sämmtliche Edelleute von der Partei der Weißen aus der Stadt — bei sechshundert Menschen, die nun darbend durch die Welt zogen — steckte fünfundzwanzigtausend Goldgulden ein und verließ Florenz, wo seine Mission als päbstlicher Friedensstifter beendigt war.

XXV.

Beinahe siebenunddreißig Jahre alt war Dante, als er verbannt wurde. Er hatte fünf Kinder, von denen das älteste, Jakopo, etwa neun Jahre zählte; das jüngste, eine Tochter, hatte er Beatrice taufen lassen. Natürlich ließ er die Seinen zunächst in Florenz; denn er konnte sie draußen nicht

erhalten, und da seine Gattin Donna Gemma aus dem Hause der Donati stammte, so ist anzunehmen, daß diese ihre Verwandten sie nicht Mangel leiden ließen. Unter diesen Umständen darf man sich also nicht wundern, daß Dante eben seine Gattin nicht aus Florenz rief — zumal da er in den ersten Jahren der Verbannung beständig hoffte, er würde in Kurzem zurückkehren.

Diese Hoffnungen gingen freilich nicht in Erfüllung. Dante blieb zwanzig Jahre im Exil, bis an seinen Tod, und hat seine Gattin, wie es scheint, nicht wiedergesehn. Sie ist etwa 1308 gestorben, vielleicht an der Pest, der auch zwei ihrer Kinder zum Opfer fielen.

Viermal bot sich Dante die Gelegenheit zur Rückkehr. Die ersten beiden Male — nämlich 1305 und 1307 — hätten sämmtliche Verbannte ganz leicht mit Waffengewalt in Florenz eindringen können; beide Male scheiterten diese Unternehmungen an einer ganz beispiellosen Ungeschicklichkeit und Unentschlossenheit. Dante's Exil war überhaupt um so trauriger, je weniger er seine Unglücksgenossen achten konnte. Um 1307 zog er sich gänzlich von ihnen zurück. —

In der divina commedia trifft Dante seinen Urahnen Cacciaguida im Mars unter den Rittern, die für Gott gestritten, und befragt ihn um seine Zukunft. Cacciaguida antwortet:

— Du wirst von Florenz scheiden.
So hat man es im Sinn — schon wirds berathen.
Und er wirds thun, der es zu Rom ersonnen,
Wo Christus täglich wird für Geld verrathen.
— — — — — — — — —

Das Liebste was du dein nennst, wirst du meiden —
Dieß wird die erste sein der tiefen Wunden,
Die von der Aechtung Hand du wirst erleiden.

Alsdann muß fremder Leute Brot dir munden,
Wirst fremde Treppen auf- und niederwallen —
Wie herb' und schwer das ist, du wirsts erkunden.

Doch werden das Unleidlichste von Allen
Dir sein die boshaft läppischen Genossen,
Mit denen gleiches Loos dir zugefallen.

Sie werden mit des Undanks Giftgeschossen
Toll wüthen gegen dich — doch währts nicht lange,
So hat sie drum Schamröthe übergossen.

E quel che più ti graverà le spalle,
Sarà la compagnia malvagia e scempia
Con la qual tu cadrai in questa valle.

Che tutta ingrata, tutta matta ed empia
Si farà contra te: ma poco appresso
Ella, non tu, n'avrà rossa (al. rotta) la tempia.

(Parad. XVII, 55 ff.)

XXVI.

Hinfort hatte er nun zur beständigen Gefährtin die schmerzenreiche Armuth — la dolorosa povertà — und wiewohl er von Anfang an auf das Aeußerste sich anstrengte, sie abzuschütteln, so gelang es doch nicht. Als Fremdling, ja fast wie ein Bettler (so sind seine eigenen Worte) durchzog er fast alle Theile Oberitaliens, wider Willen die Wunde zur Schau tragend, welche das Schicksal ihm geschlagen hatte. Und fast

bis an sein Lebensende hat er nicht sich eine Stellung zu erringen vermocht, wo er fremder Unterstützungen ganz hätte entbehren können.

Nie ist er lange an einem Orte gewesen, selbst nicht an den Höfen von Fürsten, die doch schon aus Eitelkeit einen solchen Gast gern beherbergten. Theils mochte er es wirklich wahrnehmen, theils mochte er nur fürchten, daß man seiner überdrüssig würde — und er griff von Neuem zum Wanderstabe. In einer Lage, wie jene Dante's war, wird ein Mann von Ehre immer sehr reizbar und empfindlich sein; und wenige Menschen haben Zartgefühl genug, um solchen Unglücklichen in angemessener Weise zu begegnen. Es kamen häufig Zeiten, wo er fremde Leute geradezu um Unterstützung, um Geld angehn mußte. Was er da gelitten — versichert er — vermöchte nur Der zu beurtheilen, der Gleiches erlebt hätte. Abschlägliche Antworten wären freilich bitter und kränkend genug gewesen, aber doch noch erträglich im Vergleich zu der schmählichen Weise, womit Andere nach langem Versprechen und Verschieben endlich mit verdrossener Miene zögernd ihre Gaben dargereicht hätten.[37]

Ich nenne nur vier Orte in Italien, an denen Dante längere Zeit verweilte: nämlich den Hof des Marchese Moroello Malaspina in der Lunigiana, d. h. dem Thale La Magra zwischen Spezzia und Carrara; den Hof der Scaligeri zu Verona; das Casentino an den Quellen des Arno, wo die Grafen Romena ansässig waren; endlich den Hof der Polentani, welche in Ravenna herrschten und ihm am Abend seines Lebens eine Ruhestätte gewährten. In Paris hat er

ebenfalls einige Zeit gelebt; auch Flandern hat er ohne Zweifel gesehen, und daher ist es wohl möglich, daß er auch nach England gekommen ist.[38]

Im Fegefeuer (Ges. VIII.) rühmt er die Malaspini sehr, und obwohl er nicht an ihrem Hofe blieb, scheinen sie ihn doch in einer Weise aufgenommen zu haben, die ihnen zur Ehre gereichte:

Es ist der Sinn, der ihnen angeboren,
So treu gepflegt, daß Tugend ihre Straße,
Ob alle Welt in Lastern sich verloren.

Uso e natura sì la privilegia,
Che perchè 'l capo reo lo mondo torca,
Sola va dritto e'l mal cammin dispregia.

Im Paradiese ertönt das Lob Can Grande's della Scala, seiner Thatkraft, seiner Freigebigkeit; und Dante erwartet oder prophezeit wenigstens von ihm große Thaten, die Italien anders gestalten würden. Auch versichert er in einem Briefe an diesen Fürsten, er hätte das, was er von den Leuten über ihn vernommen, für übertrieben gehalten; allein da er selbst nach Verona gekommen, hätte er gefunden, daß das Gerücht hinter der Wahrheit noch zurückbliebe.

Trotzdem weiß er von den Fürstenhöfen Italiens wenig Gutes zu sagen. In einem Werke, das etwa 1303 verfaßt sein mag[39] — dem convito — findet sich folgende Stelle (II, 11): „Höfische Bildung (cortesia) und Edelsinn ist gleichbedeutend. Weil ehedem an den Höfen Tugenden und feine Sitten gepflegt wurden (wie heutzutage das Gegentheil gepflegt wird), so bildete man diesen Ausdruck von den Höfen; und

höfische Bildung war so viel wie Hoffitte. Wollte man jenen Ausdruck von den heutigen Höfen herleiten, zumal von denen in Italien, so würde er so viel bedeuten wie Gemeinheit."

XXVII.

Seit jene Angriffe auf Florenz gescheitert waren, ging Dante um so eifriger daran, als Dichter und Gelehrter sich auszuzeichnen, damit seine Mitbürger schon durch seinen Ruhm bewogen werden möchten, ihn zurückzurufen. Er verfaßte mehrere wissenschaftliche Werke, und viele seiner schönsten Kanzonen und Sonnette sind in dieser Zeit entstanden — zum großen Theile Liebeslieder; denn sein alter Gebieter — Amor — war ihm in die Verbannung gefolgt, und er konnte nicht anders: er mußte sich dieser Herrschaft geduldig fügen.

Fast in allen jenen Schriften tritt uns die Sehnsucht nach Florenz und dem häuslichen Heerde, sowie der Ueberdruß an dem Treiben der Parteien entgegen. Freilich spricht er sich, besonders in einzelnen Kanzonen, über das ganze florentinische Volk mit derselben Bitterkeit aus, die wir auch in der divina commedia wiederfinden; und wenn er eben wünschte, daß die Florentiner ihn zurückriefen, so hätte er eine so bittere Sprache lieber nicht führen sollen.

Mit Recht bewundert Boccaccio Dante's ungemeine Geisteskraft, daß er nämlich in jener Lage so große Werke zu Stande brachte, und daß die mühevollen Wanderungen, das lange und traurige Exil und die unerträgliche Armuth ihn

nicht zu Boden drücken konnten. Die Schwungkraft seines Geistes wuchs vielmehr in jenen Leiden: die Sehnsucht nach der Heimath; der Grimm über die Zustände Italiens; die herben Erfahrungen, welche er auf seinen Pilgerfahrten sammelte; endlich das stolze Bewußtsein seines eigenen Werthes — alles dieses weckte jede Faser seiner Seele zur lebendigsten Thätigkeit, wie es die divina commedia beweist. Auf der andern Seite waren es gerade jene Arbeiten, und vor Allem die commedia, die ihn aufrecht hielten. Man kann vollkommen überzeugt sein, daß ihm jene große Schöpfung mitten im Elend eine unaussprechliche Seligkeit war; daß er den reichsten Trost fand, daß er alles Leid vergaß in den wundervollen Klängen der divina commedia.

Daher auch sein außerordentlicher Fleiß; und freilich wußte er recht wohl, daß man sich nicht schonen darf, wenn man die Höhen des Ruhmes erreichen will.

Nun sei dir jede Weichlichkeit zuwider
(So sprach Virgil); dem wird kein Ruhm bescheeret,
Der sich in Polstern wälzet hin und wieder.

Und wer sein Leben ohne Ruhm verzehret,
Deß Name stirbt und schwindet, wie im Wasser
Der Schaum; wie Rauch der durch die Lüfte fähret.

Omai convien che tu così ti spoltre
(Disse 'l maestro); che seggendo in piuma
In fama non si vien, ni sotto coltre:

Sanza la qual chi sua vita consuma,
Cotal vestigio in terra di se lascia,
Qual fummo in aere od in acqua la schiuma.

(Hölle XXIV, 46.)

XXVIII.

Die erste jener wissenschaftlichen Arbeiten war „das Gastmahl" (il convito); ein unvollendet gebliebenes Werk, welches sicher eine Art von philosophischer Encyklopädie werden sollte. Dasselbe ist zum Verständniß Dante's überaus wichtig, mit einem großen Aufwande von Gelehrsamkeit verfaßt, übrigens sehr wenig kurzweilig, und in mancher Beziehung macht es einen peinlichen Eindruck.

Er hat es „das Gastmahl" genannt. Es war nämlich seine Absicht, für diejenigen, welche dem Tische der Philosophie fern geblieben, „ein Mahl zu veranstalten," und die Speisen bei demselben sollten auf vierzehn Weisen zubereitet sein; d. h. vierzehn seiner Kanzonen, die von Liebe und Tugend handeln, wollte er in diesem Werke erläutern. Er hat es jedoch bei dreien bewenden lassen.

Es ist wahr: manche von Dante's Kanzonen bedürfen sehr der Erläuterung, und wenn seine Psychologie und Kosmologie vereint darin ihr Wesen treiben, so wird selbst ein Commentar das Gedicht für uns nicht genießbar machen können.[40] Was ich aber besonders peinlich in jenem Gastmahl nenne, ist dieß: Dante möchte uns überreden, die Liebeslieder, welche er erläutert, wären allegorisch gemeint; wenn er eine Dame feiert, wenn er seine Sehnsucht und ihre Reize schildert — „ihres Mundes Lächeln, ihrer Augen Gewalt" — so soll dieß keine lebende Schöne sein, sondern niemand anders

als die Philosophie! Auch jene junge, edle, anmuthige Dame in der vita nuova, deren Theilnahme ihm nach Beatricens Tode so trostbringend war, hat nie existirt! Dante versichert, er hätte nur die Philosophie gemeint, welche Cicero und Boethius lehrten, und welche seinen Schmerz gelindert hätte!

So ist es denn geschehen, daß manche Erklärer Dante's, auf diesem Grunde weiterbauend, sogar die Existenz von Beatrice in Frage gestellt und mit Rücksicht auf die Rolle, die ihr in der divina commedia zugetheilt ist, gemeint haben, auch sie hätte gar nicht gelebt, sondern wäre eine allegorische Person; die ganze vita nuova wäre allegorisch zu verstehn — und wie jene donna pietosa die Philosophie vorstellte, so wäre unter Beatrice nichts anderes gemeint als die Theologie!

Ich brauche nicht darauf hinzuweisen, wie frostig und prosaisch Deutungen dieser Art sind; und zum Glück haben weder diese Erklärer, noch auch Dante selbst mit jenen Allegorieen viel Glauben gefunden. Jedermann kennt das Lied:

Herz, mein Herz, was soll das geben!
Was bedränget dich so sehr! —

und ich sage: wenn man mich überzeugt, daß unter dem „lieben losen Mädchen", welches Göthe dort besingt, etwa die Farbenlehre zu verstehen sei[41], so will ich glauben, daß die Dame, welche an jenem Tage aus ihrem Fenster Dante so voll Mitleid anblickte, wirklich die Frau Philosophie gewesen ist.

Aber ist es nicht mehr als vermessen, einem Dante den Glauben zu verweigern, wenn er versichert: „Ich habe meine

Lieder in diesem bestimmten Sinne verfaßt; in diesem Sinne müssen sie verstanden werden." Ist es dann noch erlaubt, zu zweifeln?

Welche Absicht könnte er gehabt haben, jene Gedichte plötzlich für allegorisch zu erklären, wenn sie es nicht von Anfang an gewesen wären?

Auch hierüber gibt die Einleitung des convito genügenden Aufschluß.

Dante berichtet dort, diese Schrift würde etwas schwierig sein, aber er hätte es mit Absicht so eingerichtet: die Erfahrungen des Exils nöthigten ihn dazu. Wie ein Schiff ohne Segel und Steuer wäre er durch den Wind der Armuth nach verschiedenen Häfen und Buchten umhergeschleudert worden; da hätte er nicht bloß erfahren, daß man unglückliche Menschen häufig anklagte, sie selbst wären schuld an ihrem Unglück — sondern man wäre ihm überhaupt selten mit der Achtung begegnet, die er fordern zu können glaubte. Für Letzteres gibt er drei Gründe an. Erstens hätten die meisten Menschen sich aus der Ferne von ihm Vorstellungen gemacht, welche dann durch sein persönliches Erscheinen Lügen gestraft worden wären; die Fama ginge meist über die Wahrheit hinaus, durch die Gegenwart dagegen würde die Wahrheit in unbilliger Weise verringert. Zweitens hätten neidische Menschen ihn herabzusetzen gesucht. Endlich hätte Jedermann Schwächen, wie Augustinus sagte: Niemand ist makellos. „Bald (so schreibt Dante) ist der Mensch mit einer Leidenschaft befleckt, der er zuweilen nicht widerstehen kann; bald entstellt ihn ein unförmliches Glied, ein Schlag des Schicksals, die Schande eines Verwandten — Sachen, von denen die Fama schweigt,

die aber seine Anwesenheit und sein Gespräch offenbart; und solche Flecken stellen nun seine guten Seiten in Schatten. Das ist der Grund, weßhalb kein Prophet in seinem Vaterlande etwas gilt; das ist der Grund, weßhalb der wackere Mann seine Gegenwart nur Wenigen und seinen vertrauten Umgang noch Wenigeren gestattet, damit sein Name geehrt sei und nicht verachtet werde."

Da er nun (so fährt er fort) fast mit allen Italiänern in Berührung gekommen wäre, so hätte er sich dadurch vielleicht viel vergeben; und auch seine Sachen — le mie cose — wären auf diese Weise ohne Zweifel im Werth gesunken. Darum wollte er dieß „Gastmahl" in einem höhern Style abfassen, der dem Werke einige Würde verliehe.

Er knüpft in dieser Beziehung direkt an die vita nuova an: sein neues Werk sollte würdevoller und männlicher gehalten sein, als die vita nuova. Diese wäre eine Jugendarbeit gewesen, feurig und leidenschaftlich; das Gastmahl dagegen als ein Werk der Mannesjahre müßte gemessener und besonnener sein. Doch sollte im Gastmahl nicht etwa der Inhalt der vita nuova umgestoßen werden; vielmehr sollte dieß neue Buch gerade die Vollendung des älteren sein: wenn man die Kanzonen, welche in der vita nuova und im Anhange derselben ständen, bisher ihrem Wortlaute nach für Liebeslieder genommen hätte, so sollte nun im Gastmahl ihr wahrer Sinn gezeigt werden, welcher eben ein allegorischer wäre.

Diese Stelle scheint mir deutlich zu sagen, wie Dante dazu kam, Gedichte für allegorisch zu erklären, die ursprünglich ohne Zweifel nichts anders als Liebeslieder waren.

Als Dante sein Exil antrat, war sein Ruhm nicht gering, doch gründete derselbe sich nur auf seine Sonnette und Kanzonen, d. h. hauptsächlich auf die vita nuova. „Dieser Dichterruhm — schreibt er in seinem Werke über die Volkssprache — versüßt uns die Verbannung.“ Stellen wir uns nun vor, wie Dante umherzieht; stellen wir uns vor, mit welcher Spannung Damen und Ritter der Ankunft des Mannes entgegensehn, der als Beatricens Sänger so bekannt und gefeiert ist, dessen Lieder in Jedermanns Munde sind. Der Troubadour erscheint — ein Mann von nicht gerade glänzendem Aeußern, von höchst schwermüthigem Wesen, stolz, einsiedlerisch, wortkarg; seine Manieren häufig schroff und abstoßend. — Wird er uns lustige Stunden bereiten? wird er uns neue Lieder bringen? — Dante war wahrlich damals nicht in solcher Stimmung; vielmehr hatte er seit der Verbannung beschlossen, dem Frauendienst und der Liebespoesie zu entsagen, und einige Jahre lang hat er diesen Entschluß durchgeführt.

Ich komme nun zu dem Punkte, auf den ich hinaus will: ich glaube, es war Dante unangenehm, überall nur für einen Troubadour zu gelten, dessen Amt es wäre, müßigen Leuten Kanzonen und Sonnette zu dichten. Es schien ihm, als litte dadurch sein Ansehn. Er wollte der Welt zeigen, daß er noch mehr wäre als Troubadour; er wollte, daß man ihn als Gelehrten und Staatsmann kennen und achten lernte; darum verfaßte er das Gastmahl, als ein Werk, „dem ein höherer Styl einige Würde verliehe, wodurch es ein größeres Ansehn erhielt“ — un poco di gravezza, per la quale paia di maggiore autorità.

Und er ging nun sogar soweit zu erklären, viele seiner Liebeslieder wären nicht Liebeslieder gewesen. Wie gesagt, nur drei Kanzonen hat er in dieser Weise bearbeitet, und nur zwei derselben handeln von Liebe. Ohne Zweifel sah Dante, daß sein Plan sich nicht durchführen ließ. Und ich denke, jeder Versuch zu allegorisiren müßte scheitern bei Kanzonen, wie jene

Così nel mio parlar voglio esser aspro;

oder jene:

Amor, dacchè convien pur ch' io mi doglia;

oder jene:

Jo son venuto al punto della rota.

Vor dem Feuer dieser Lieder muß jede trockne Allegorie in Rauch aufgehn.

XXIX.

Den Inhalt des Gastmahles durchzugehn kann ich mir ersparen. Was darin zum Verständniß Dante's und seiner Weltanschauung wichtig ist, wird in Kurzem seine Stelle finden.

Dante schrieb jenes Werk italiänisch, zur Beschämung jener „schlechten Italiäner, welche eine fremde Volkssprache — die von oc — lobten und ihre eigene herabsetzten." Seine Gründe, warum er italiänisch schriebe, setzt er in mehreren

Kapiteln weitläufig und sehr pedantisch auseinander — wie es in den prosaischen Schriften seine Weise ist — und hier findet sich eine Stelle, die im Munde des Dichters der divina commedia seltsam genug klingt. Er sagt nämlich (I, 10), aus diesem Kommentar würde man die Trefflichkeit der Volkssprache erkennen, die in einem gereimten Werke nicht so hervorträte; in der Prosa wäre es möglich, durch die Volkssprache die erhabensten und neuesten Gedanken fast eben so angemessen auszudrücken, wie in der lateinischen; in Versen dagegen ginge dieß nicht so gut wegen des Reimes und des Rhythmus.

Dante hat einige Jahre später die schwierigsten theologischen Probleme in Versen behandelt — nämlich in der divina commedia, zumal im Fegefeuer und im Paradiese. Aber als er das Gastmahl schrieb, waren erst sieben Gesänge der großen Dichtung vorhanden und lagen — von ihrem Verfasser wie vergessen — in Florenz unter andern Sachen verpackt. Wie dieselben damals beschaffen gewesen, wissen wir nicht.

Jene Stelle des Gastmahls führt uns zu einem andern wissenschaftlichen Werke, welches Dante bald nachher schrieb, nämlich zu dem Buche über die Volkssprache. Es ist lateinisch geschrieben und ebenfalls nicht vollendet worden. Dante's Absicht war, die Vorzüge der Sprache von si nachzuweisen und zugleich zu zeigen, auf welchem Wege man die reine, edle Volkssprache fände, wie sie, von allen Mängeln des Dialektes gesäubert, in der Poesie anzuwenden wäre.

Er sagt: die nordfranzösische Sprache — die von oil — eigne sich wegen ihrer Leichtigkeit und Zierlichkeit trefflich zur Prosa; die südfranzösische Sprache — die von oc — sei als eine sehr ausgebildete und liebliche Sprache seit langer Zeit fast ausschließlich von den Dichtern gebraucht worden; aber die italiänische — die von si — sei beiden vorzuziehen, besonders wegen ihrer nahen Verwandtschaft mit der lateinischen.

Doch wo ist die reine italiänische Sprache zu finden?

Etwa im Norden? Die Sprache der Genuesen besteht zum größten Theile aus Z; in Aquileja, Bergamo, Mailand, Ankona und Spoleto spricht man Dialekte, die wir verwerfen müssen. Die Toskaner sind närrisch genug, zu glauben, sie wären im Besitz der edlen Volkssprache; sie täuschen sich, und ihre besten Dichter, wie Guido Cavalcanti und ein anderer (Dante) aus Florenz, und Cino aus Pistoja, sind von der toskanischen Mundart abgewichen. Oder etwa in Rom? Die Römer glauben, sie müßten allen andern vorangehen, und hier sollen sie in der That den Vorrang haben. „Wir sagen also, daß die Sprache der Römer unter allen italiänischen Mundarten das schändlichste Kauderwelsch (tristiloquium) ist, und kein Wunder, da sie durch häßliche Sitten und Gewohnheiten alle Andern übertreffen.“

In Apulien spricht man abscheulich, und auch die sizilische Mundart ist unwürdig. Doch warum wird jede Dichtung in italienischer Sprache sizilianische Poesie genannt? Dieß ist zur Schande der italiänischen Fürsten geschehen. Die erlauchten Helden, Kaiser Friedrich und sein

edler Sohn Manfred, voll Seelenadel und Ritterlichkeit, pflegten in ihren Tagen Das, was den Menschen ziert, und verschmähten das Thierische. Da strömten alle edlen und geistvollen Männer zu diesen großen Fürsten, und was in jener ganzen Zeit ausgezeichnete Italiäner hervorgebracht haben, das trat zuerst am Hofe jener gekrönten Häupter ans Licht. Ihre Residenz aber war in Sizilien, und darum ist es gekommen, daß Alles, was unsere Vorgänger in der Volkssprache verfaßt haben, sizilianisch heißt.

— Hier bricht Dante in edlen Zorn aus, daß die italiänischen Fürsten das Beispiel der Hohenstaufen so schlecht befolgten: „Racha, Racha! Was tönt jetzt die Posaune des heute regierenden Friedrich von Sizilien? Was die Schelle des zweiten Karl von Neapel? Was die Flöten der andern Magnaten? „„Her zu uns, ihr Henker! Her zu uns, ihr Manteldreher! Her zu uns, ihr Jünger der Habgier!““ —

Doch zur Volkssprache zurückzukehren: es war mit ihr, wie heutzutage mit der deutschen. „Wir sagen, die erlauchte und höfische Volkssprache ist theilweise in jeder italiänischen Stadt zu Hause, aber in keiner ganz.“ Von vielen rohen lateinischen Worten, ungefügen Satzbildungen, mangelhaften Aussprachen und bäurischen Accenten gesäubert, erscheint sie so edel, rein und vollkommen, wie Cino von Pistoja und sein Freund (Dante) in ihren Kanzonen es zeigen.

Nun kann diese gereinigte edle Volkssprache in Prosa und Poesie angewandt werden; „aber die Prosaiker empfangen mehr von den Dichtern (inventores, trovatori, Troubadours);

und was gedichtet ist, dient den Prosaikern dauernd zum Muster, nicht umgekehrt."

Wiederum klingt hier — im zweiten Buche des Werkes über die Volkssprache — Vieles sehr merkwürdig, wenn man bedenkt, daß es der Sänger der divina commedia ist, welcher redet. Nur die edelsten Dinge — sagt Dante — dürfen in der erlauchten Volkssprache (Vulgare illustre) behandelt werden: Waffen, Liebe, Edelsinn. Was die Formen betrifft, deren sich die Dichter bedienen, welche in der Volkssprache dichten, so unterscheidet er Kanzonen, Balladen und Sonnette; es gäbe zwar noch andere Gattungen, aber diese wären ohne Regel und Gesetz. Von jenen drei Formen stände die Ballade über dem Sonnet, die Kanzone über der Ballade. Je nach den Stoffen, die entweder tragisch, komisch oder elegisch wären, unterscheidet er tragische, komische und elegische Schreibart; tragische Stoffe (so lehrt er) wird man in Kanzonen besingen und wird hier die tragische Schreibart, nämlich die erlauchte Volkssprache anwenden. Ueberhaupt dürfen die würdigsten Dinge — Waffen, Liebe und Tugend — nur in dieser Schreibart behandelt werden. Bei komischen Gegenständen dagegen wird man die mittlere und die niedere Volkssprache anwenden; bei elegischen nur die niedere!

Sonderbare Vorschriften, aus denen hervorgehen würde, daß er damals noch nicht an Terzinen dachte, und daß die divina commedia in der mittleren Schreibart gedichtet ist, nicht in der erlauchten Volkssprache, in welcher doch die würdigsten Gegenstände besungen werden sollen. Und er sagt freilich selbst von jener seiner gewaltigsten Dichtung, sie sei

in nachlässiger und niedriger Sprache geschrieben.[41a] Weiterhin macht er noch einmal aufmerksam, mit welcher Sorgfalt man die Volkssprache säubern müßte, um sie in der Poesie anwenden zu können: man dürfte keine rauhen Worte stehen lassen, wie etwa corpo!

Und einige Zeit darauf schrieb er doch den Vers:

E caddi come corpo morto cade!
Ich fiel sowie ein Leichnam fällt zur Erde!
(Hölle V, 142.)

Diese Aeußerungen sammt der oben angeführten Stelle aus dem Gastmahl sind wohl geeignet, mancherlei Bedenken zu erregen. Früher als 1303 bis 5 sind jene Werke — das Gastmahl und die Schrift über die Volkssprache — nicht entstanden; und der erste Theil der divina commedia (die Hölle) ist höchst wahrscheinlich 1308 vollendet worden. Sollte denn Dante 1305 noch nicht an die divina commedia gedacht haben? Sollte er damals noch nicht geahnt haben, daß er in Kurzem die erhabensten Dinge nicht etwa in einer Reihe von Kanzonen, sondern in Terzinen behandeln würde? daß er im Begriffe stände, die höchsten Ideen in Reimen auszudrücken, und wahrlich so schön und kraftvoll, wie er es in Prosa nicht vermocht hätte?

Es kann nicht zweifelhaft sein, daß Dante lange vor seiner Verbannung aus Florenz den Plan zu einer poetischen Fahrt in die Hölle vorläufig entworfen und daß er einen Theil derselben schon vollendet hatte; allein eben so wenig kann es zweifelhaft sein, daß der ursprüngliche Plan in der Verbannung völlig verändert wurde — und endlich bin ich

der Ansicht, daß jene Gesänge, die schon fertig in Florenz lagen, nicht in Terzinen, sondern in lateinischen Hexametern verfaßt waren, und daß Dante in den ersten Jahren des Exiles seine Höllenwanderung wo nicht vergessen, so doch den Gedanken, sie zu vollenden, gänzlich aufgegeben hatte.[42]

Andere Annahmen werden nicht leicht zu jenen Aeußerungen des Dichters stimmen, die oben aus dem Gastmahl und dem Werke über die Volkssprache angeführt worden sind.

XXX.

Im Gastmahle schon hatte Dante seine Lehre vom weltlichen Regiment der Christenheit oder vielmehr der ganzen Erde entwickelt. Mehrere Jahre später stellte er dieselbe noch genauer dar und suchte sie näher zu begründen in der dritten seiner wissenschaftlichen Arbeiten, einer lateinischen Schrift „von der Monarchie". Um Dante als Staatsmann zu beurtheilen, und um Vieles in der divina commedia zu verstehen, ist es nothwendig, diese Doktrin zu kennen. Sie war keineswegs völlig neu; eigenthümlich ist nur die religiöse Gluth, mit der Dante ein Staatsrecht verficht, in welchem er Gottes heilige Weltordnung erblickt. Er tritt wider Päbste und Guelfen in die Schranken für das heilige römische Reich, für das göttliche Recht des Kaisers.

Das Werk de monarchia zerfällt in drei Bücher.

Unter der Monarchie versteht Dante die Herrschaft des römischen Kaisers, der nach der Idee des früheren Mittelalters

der Herr der ganzen Erde war. „Die Erde ist mein, soweit sie bewohnt wird," so hatte zwei Jahrhunderte früher ein deutscher Kaiser sich geäußert. Könige und Herzöge und alle Menschenkinder waren nach jener Idee unterthan jenem ihrem höchsten und einzigen Oberhaupte, dem Kaiser, dem Herrn des heiligen römischen Reiches. Die Erde sollte nur ein Reich, eine einzige große Monarchie sein, während jetzt die Menschheit ohne Kaiser ein vielköpfiges Ungeheuer wäre.

Im ersten Buche beweist Dante, daß diese Oberherrlichkeit des Kaisers nothwendig sei zum Wohle der Menschheit. Sie sei nothwendig, damit Friede auf Erden herrsche. Nichts sei der Menschheit heilsamer, als ein allgemeiner Friede, damit sie ihre geistigen Kräfte allseitig entfalten könne. Nun müsse in allen Kreisen menschlicher Thätigkeit immer ein oberster Ordner und Regulator sein: so in Dörfern, in Städten, in Königreichen; „sonst gelangt man nicht zu gegenseitigem Genügen, sondern wenn Mehrere an der Spitze stehen wollen, geht Alles zu Grunde." Eben so müsse es für das ganze menschliche Geschlecht einen obersten Leiter geben; das sei der Monarch oder der Kaiser, von welchem jedes andere Amt erst Ansehen und Kraft erhielte. Diese Oberherrlichkeit sei ferner nothwendig, damit Gerechtigkeit auf Erden herrsche. Es müsse ein Oberhaupt auf Erden sein, welches als letzter Ausfluß alles Rechtes für alle streitigen Fälle die höchste Instanz, die äußerste Zuflucht bildete. Das sei der Kaiser, welcher nicht bloß die Macht besitze, dem Rechte Geltung zu verschaffen, sondern auch den guten Willen. Nichts sei so sehr der Gerechtigkeit hinderlich als Habgier und

Ehrgeiz; der Kaiser aber sei frei von diesen Leidenschaften, da seine Macht und Majestät ja nicht mehr wachsen könne, und der Ocean allein seine Herrschaft beschränke. Sie sei endlich nothwendig, damit Freiheit auf Erden herrsche. Unter dem Kaiser sei die Menschheit am vollkommensten frei; denn dann nur lebten und wirkten die Völker gleichsam für eigene Rechnung, nicht zum Vortheile eines Herrschers; unter dem Kaiser seien die Völker um ihrer selbst willen, nicht für einen Andern vorhanden — worin nach Aristoteles das Merkmal der Freiheit bestände. Jedoch sollte diese große Monarchie, welche die ganze Menschheit umfaßte, nicht etwa so eingerichtet sein, daß aus jeder Stadt alle kleinen Rechtshändel vor den Kaiser gebracht würden; auch könnten nicht dieselben Gesetze auf der ganzen Erde in gleicher Weise Geltung haben: Nationen, Königreiche und Städte hätten Eigenthümlichkeiten, welche überall berücksichtigt werden müßten.

Im zweiten Buche sucht Dante zu beweisen, daß Gott selbst erst das römische Volk, dann den römischen Kaiser zu jener Oberherrlichkeit über die Menschheit auserkoren hätte. „Ich wunderte mich einst (schreibt er), wie das römische Volk sich so hat an die Spitze stellen können, bis ich fand, daß dieß der Wille der göttlichen Vorsehung war. Da verachtete ich die Völker, welche wider den Vorrang der Römer murrten, und zürnte den Königen und Fürsten, die nur darin einig sind, sich aufzulehnen wider ihren Herrn, ihren gesalbten römischen Kaiser." Er sucht nun etwas phantastisch und mit vielen Illusionen den Beweis zu führen, die Römer seien das edelste und ge-

rechteste Volk auf Erden gewesen, und Gott hätte sie daher zu jenem Herrscheramt erkoren. „Und ich bin der festen Meinung, daß die Steine in Roms Mauern und der Boden, auf dem die heilige Stadt steht, der Verehrung würdig sind.“ [43]

Im dritten Buche endlich führt er den Beweis, daß die Autorität des Kaisers unmittelbar von Gott verliehen sei, nicht von einem Andern — nämlich dem Pabste — als dem Stellvertreter Gottes.

Mit dem Panzer des Glaubens angethan, mit der Gluth jener Kohle, die Einer der Seraphim vom himmlischen Altare nahm und Jesaia's Lippen damit berührte, will er in die Schranken treten und den frevelhaften Lügner hinausjagen. Er getröstet sich der Worte Daniels: Verschlossen hat er die Mäuler der Löwen, und sie haben mir nicht geschadet, weil vor ihm Gerechtigkeit an mir erfunden ist.

Wer widersetzt sich dem Satze, daß die kaiserliche Autorität unmittelbar von Gott stamme?

Es ist der Pabst, „der Stellvertreter unseres Herrn Jesu Christi und Petri Nachfolger, dem wir nicht soviel Ehre zu erweisen haben wie Christo, aber soviel wie Petro;“ — ferner einige Priester der griechischen Christen, sowie Andere, die vielleicht aus ehrlichem Eifer der Wahrheit widersprechen. Wiederum sind es Andere — Söhne des Teufels, die sich Söhne der Kirche nennen, in denen Habgier und Verstocktheit das Licht der Vernunft ausgelöscht haben. Endlich die Lehrer des Kirchenrechtes, die Dekretalisten, welche in Theologie und Philosophie durchaus unwissend sind. „Habe ich

doch Einen von ihnen frech behaupten hören, die Traditionen der Kirche wären die Grundlagen des Glaubens. Es würden also alle Jene für Nichts zu achten sein, die, ehe es noch eine Tradition gab, an Christus glaubten, an den Christus, der da kommen würde, oder da er wirklich auf Erden war, oder da er schon gelitten hatte. Ehe es eine Kirche gab, war das alte und neue Testament vorhanden; die Traditionen sind erst nach der Kirche entstanden."

Mit der Geduld eines Inders geht Dante daran, die Gründe der päbstlichen Partei zu widerlegen. Welcher Art waren dieselben?

„Gott machte zwei Lichter, ein großes, das den Tag regiere, und ein kleines, das die Nacht regiere;" — folglich steht der Pabst über dem Kaiser. Oder: „der Mond erhält sein Licht von der Sonne;" — folglich erhält der Kaiser seine Macht vom Pabst. Oder: „Ecce hic duo gladii! Siehe hier sind zwei Schwerter! hatte Petrus gesagt in der Nacht, da Christus verrathen ward;" — d. h. also: in Rom, in der Hand des Pabstes sind die beiden Schwerter, das weltliche und das geistliche. U. s. w. u. s. w.

Es ist unglaublich, mit welchem Stroh die Menschheit Jahrhunderte lang bewirthet worden ist. Hätte ein Pabst gesagt: „Beim Lateran stehen zwei Bäume, eine Pappel und eine Weide; nun ist die Pappel viel größer als die Weide — folglich steht unsere Macht über der des Kaisers;" — so hätte man diesen Beweis vielleicht auch gelten lassen.

Dante schließt seine mühsamen Widerlegungen mit dem Satze: die Kirche ist nicht die Grundlage der kaiserlichen

Autorität; denn das Kaiserthum stand schon in der Blüthe, als die Kirche noch gar nicht vorhanden war. Folglich stammt die Macht des Kaisers unmittelbar von Gott.

Das Resultat der Untersuchung faßt er endlich in folgenden Sätzen zusammen:

Das menschliche Leben hat zweierlei Zwecke: erstens die Seligkeit dieses Lebens, zu welcher uns unsere Vernunft und die Philosophie führen kann; zweitens die Seligkeit des ewigen Lebens, zu der uns die Offenbarung leitet. Aber der Mensch würde dieser seiner Bestimmung wenig achten, wenn seine Leidenschaften nicht mit Gewalt gebändigt würden. Jenen beiden Zwecken gemäß nun bedarf die Menschheit einer doppelten Leitung: der Pabst muß sie nach den Lehren der Offenbarung zum ewigen Leben führen; der Kaiser muß sie der Vernunft und Philosophie gemäß der irdischen Glückseligkeit zulenken, welche darin besteht, daß sie ruhig lebe in Frieden und Freiheit. „Dieß ist jenes Zeichen, auf welches der Ordner des Erdkreises, d. h. der römische Kaiser, besonders zusteuern muß: daß nämlich auf dem winzigen Wohnplatz (areola) der Sterblichen Freiheit und Friede herrsche."

XXXI.

Das Buch über die Monarchie hat bald nach seinem Erscheinen die Aufmerksamkeit auf sich gezogen: es ist von der kaiserlich gesinnten Partei in Deutschland nicht nur zur

Zeit Ludwigs des Baiern, sondern bis zur Reformation vielfach benutzt worden."

Man darf nicht glauben, erst im Exil hätten jene politischen Ideen sich in Dante's Kopf entwickelt; erst zu jener Zeit, da er von einem Kaiser das Heil für Italien und besonders für sich die Rückkehr nach Florenz erwartete, wäre er darauf verfallen, eine solche Doktrin von dem Amt und der Hoheit des römischen Kaisers aufzustellen. Fürs Erste hat er diese Ansichten schon im Gastmahl geltend gemacht, da Albrecht I. herrschte; zu einer Zeit, wo er von der rettenden Ankunft eines Kaisers keine Ahnung haben konnte. Vielmehr spricht er dort ausdrücklich von dem Hohenstaufen Friedrich II. als dem letzten römischen Kaiser. Die Habsburger läßt er gar nicht als Kaiser gelten, weil sie ihre Pflicht nicht erfüllten. Zweitens waren ja diese Ideen nicht neu, sondern hatten Jahrhunderte lang — wenigstens in der Theorie — unbestrittene Geltung gehabt, bis Gregor VII. zuerst sie angefochten. Und man kann überzeugt sein: wenn der größte Kenner der Politik in Florenz, Dante's Freund und Lehrer, der Staatsschreiber Brunetto Latini (der 1294 gestorben war), die letzten Grundlagen des öffentlichen Rechtes seinen Zuhörern erläuterte, so wird er es in jener Weise gethan haben, wie wir es bei Dante finden. Denn noch kannte man kein anderes Staatsrecht; und alle Bannflüche der Päbste und ihrer Legaten hatten den Zauber jener alten Lehre von der Bedeutung des heiligen römischen Reiches nicht zu brechen vermocht. Spürte man doch selbst in jenem durch und durch guelfischen Florenz auf Schritt und Tritt an hundert Dingen,

daß man auf kaiserlichem Grund und Boden wandelte: über jedem Thore der Stadt war der Reichsadler zu sehen, der daran erinnerte, daß der Kaiser hier gebot. Und wer kann es läugnen: jene Idee von der Oberherrlichkeit des römischen Kaisers war so unendlich erhaben, daß sie die glühende Seele eines Dante auf das Tiefste ergreifen mußte.

Albrecht von Habsburg, ja du siehst gelassen
Das rasend tolle Roß Italien toben,
Anstatt mit eh'rnem Zügel es zu fassen.

Die Strafe treffe dich vom Himmel droben
So furchtbar, daß der Erbe deiner Rechte
Erkenne Gottes Hand an solchen Proben.

Warum denn littet ihr, der Habgier Knechte,
Du und dein Vater, daß des Reiches Garten
Zur Wüste wurde durch der Hölle Mächte.
(Fegefeuer VI, 94.)

Ohne Zweifel wurde er von dieser Doktrin schon in Florenz geleitet in dem Streite zwischen Schwarzen und Weißen, während sein Freund Guido Cavalcanti die Lehren der Weisheit verschmähend an den unsinnigen Parteiungen des Adels Theil nahm.[45] Die Darstellung italiänischer Autoren, als wäre Dante nach der Verbannung Apostat geworden und aus dem Lager der Guelfen zur Partei der Ghibellinen übergegangen, ist grundfalsch. Dante ist in politischer Beziehung stets jenen Grundsätzen gefolgt, welche er in dem Buche über die Monarchie aufstellt. Dagegen haben weder die Guelfen noch die Ghibellinen in Italien sich durch höhere Grundsätze leiten lassen, sondern haben stets nur ihren Privat-

interessen und Leidenschaften gemäß gehandelt. Wenn Dante mit so edlem Feuer für das göttliche Recht des Kaisers in die Schranken tritt, so schlägt er damit allerdings den Guelfen ins Gesicht. Dennoch hat er sich nie zu den Ghibellinen gerechnet,[46] weil er wohl sah, daß sie nicht in lauterem uneigennützigem Sinne dem kaiserlichen Adler folgten:

Ein andres Banner wählt, ihr Ghibellinen,
Für eure Gilde! Wer das Recht nicht achtet,
Der darf nicht unterm Kaiseradler dienen.

Faccian gli Ghibellin, faccian lor arte
Sotto altro segno! che mal segue quello
Sompre chi la giustizia e lui disparte.
(Parad. VI, 103.)

Nach allem Diesem wird man es begreiflich finden, daß Dante, erfüllt von jenen Ideen vom heiligen römischen Reiche, von einem Kaiser das Heil erwartete. Obwohl wir Deutschen heutzutage jene Römerzüge unserer Kaiser nur als eine Calamität für unsere ganze Nation ansehen können. Ohne jene unseligen Heerfahrten würden wir nicht da sein, wo wir jetzt sind. Und für Italien wäre es weit besser gewesen, hätte man das Land sich selbst überlassen. Vielleicht hätten sich dann aus dem Chaos von Tyrannenherrschaften und Freistädten auf Blutlachen und Trümmern Staaten erhoben, die Kraft zu innerem Gedeihen und zum Widerstande nach Außen besessen hätten.

XXXII.

Aber es kam ein Kaiser nach Dante's Sinne!

Es zeigte sich ihm nicht nur zum dritten Male die Aussicht zur Rückkehr nach Florenz, sondern er hoffte nun für ganz Italien Zeiten des Friedens und des Glückes. Kaiser Heinrich VII., der auf Albrecht von Habsburg folgte, kam im Herbst 1310 über die Alpen, um die lange vernachlässigten kaiserlichen Rechte wieder auszuüben.

Mit frommer Andacht, mit Begeisterung, mit Jubel vernimmt Dante das große Ereigniß: dieß ist der Messias, auf den er wartet, der Retter Italiens. Alsbald erläßt er ein Schreiben an die Fürsten und Völker von Italien und fordert sie auf, ihrem Herrn und Kaiser einen würdigen Empfang zu bereiten. „Trost und Friede ist nahe! Der Morgenwind weht, der Himmel röthet sich, der Tag bricht an! Die Gerechtigkeit wird wieder grünen an den Strahlen der Sonne des Friedens! Es nahet der Moses, der sein Volk aus Aegyptenland führen wird.

„Freue dich nun, Italien, denn dein Bräutigam, die Wonne der Welt, der Ruhm deines Volkes, der höchst huldreiche Heinrich, der berühmte Cäsar und Mehrer des Reiches, eilt zur Hochzeit. Trockne deine Thränen, o Schönste, und tilge die Spuren deines Grames; denn er ist nahe, der dich befreien wird aus dem Kerker des Bösen, und der die Verräther schlagen wird mit der Schärfe des Schwertes.

„Aber wird er denn mit Niemandem Mitleid haben? Er wird vielmehr Allen verzeihen, die seine Barmherzigkeit anrufen. Und nun (so redet Dante seine Unglücksgenossen an) verzeiht, ihr Theuren, verzeiht die ihr mit mir Unrecht erlitten habt.

„Gehet ihm also entgegen, ihr Bewohner Italiens, zeigt ihm nicht nur euren Gehorsam, sondern behauptet ihm als freie Männer seine Herrschaft.[47] Und mit Ehrfurcht tretet vor sein Angesicht, ihr die ihr seine Quellen trinkt; die ihr durch seine Meere fahret; die ihr auf dem Sande der Inseln und den Gipfeln der Alpen wandelt, welche sein sind; und die ihr alles öffentliche und Privatgut nur besitzt durch das Band seines Gesetzes." —

Dante machte sich selbst auf, ging an den Hof und wurde dem Kaiser vorgestellt. „Ich sah deine Güte (schreibt er ihm) und vernahm deine Milde, als meine Hände deine Füße berührten und meine Lippen ihre Huldigung darbrachten." —

Mit unwilligem Achselzucken haben einige Autoren in Frankreich und Italien dieß Auftreten Dante's beurtheilt: phantastische Schwärmerei, die man einem verbannten Poeten nicht so hoch anrechnen dürfte![48] Indessen vollkommen ebenso wie Dante sprachen andere Italiäner, welche weder verbannt noch Dichter waren, sondern nur das Loos des Volkes bejammerten, das allenthalben in Tyrannenknechtschaft seufzte. Dino Compagni in Florenz, der treffliche gute Bürger, urtheilt wie Dante, nur nicht ganz in so überschwänglichen Ausdrücken.

Gott der Allmächtige — so schreibt Dino — der Hirt und Lenker der Fürsten, wollte, daß Heinrich käme, um nie-

derzuwerfen und zu geißeln die Tyrannen in der Lombardei, bis jegliche Tyrannei vertilgt wäre. Er kam von Stadt zu Stadt, Friede bringend als wäre er ein Engel Gottes. Seine Absichten waren äußerst gerecht. Er wollte von den Parteien der Guelfen und Ghibellinen nichts hören, weil er Alle liebte und ehrte als seine Unterthanen. Die Ghibellinen sagten: „Er will nur Guelfen sehn." Die Guelfen sagten: „Er nimmt nur Ghibellinen an." Zuletzt gingen die Guelfen nicht mehr zu ihm; die Ghibellinen besuchten ihn oft. —

Man sieht wohl: Heinrich war ein Kaiser nach Dante's Sinne.

Weihnachten 1310 feierte der Kaiser zu Mailand und wurde gekrönt mit der eisernen lombardischen Königskrone. „Sie war von feinem Eisen, nach Art eines Lorbeerkranzes, polirt und leuchtend wie eine Klinge, und mit vielen großen Perlen und andern Steinen besetzt."

XXXIII.

Wir werfen einen Blick nach Florenz — ein düsteres Bild: ungeheure Brandstätten; täglich Mordgeschrei in den Straßen; die kleinen Leute muthlos und mit schweren Steuern belastet; von Handhabung der Justiz und der Gesetze keine Spur.

Der Leser erinnert sich, wie sehr der gesammte Adel erbittert war auf die Bürgerschaft wegen der „Ordnungen der Gerechtigkeit" vom Jahre 1292, durch welche die ersten Fami-

lien der Stadt vom Priorat ausgeschlossen wurden. Nun hatte der Adel durch Karl von Valois' Verrath 1301 unbestritten die Herrschaft der Stadt in Händen. Dennoch hatte man die Verfassung nicht geändert: die „Ordnungen der Gerechtigkeit" blieben in Kraft nach wie vor.

Die Ursache war die Zwietracht des Adels. Sobald die Schwarzen ihre Rache gesättigt hatten, spalteten sie sich in zwei Parteien: an der Spitze der einen Partei stand Herr Rosso della Tosa, der den Plan hatte nach Weise der lombardischen Tyrannen sich zum Gebieter von Florenz zu machen. Zu ihm hielten die Pazzi, die Spini und die fetten Bürger, und die Macht dieser Partei war so groß, daß Rosso della Tosa beständig seine Anhänger in das Priorat bringen konnte und so die Stadt beherrschte. An der Spitze der andern Partei stand Corso Donati, den sein Stolz hinderte, um die Gunst der fetten Bürger zu werben. Er hatte von Anfang an die „Ordnungen der Gerechtigkeit" umstoßen wollen, damit der Adel nicht länger unter der Herrschaft der fetten Bürger stände, jener „Hunde, welche die Ehrenämter für sich nähmen."

Die beiden Parteien bekämpften einander nicht sogleich mit den Waffen; doch fanden andere Fehden in großer Menge Statt, wobei viel Blut floß und die Stadt schrecklich litt. So führten im Jahre 1304 die Donati und Cavalcanti Krieg gegen einander. Um sich zu retten legten die Donati Feuer an, und es brannten gegen 1900 Häuser nieder. Endlich drei Jahre später beschloß Corso loszubrechen. Rosso della Tosa mit seinen Anhängern hatte das Priorat und die Regierung der Stadt in Händen, und da sie Corso's hohen Muth

und Thatkraft fürchteten, so wachten und wehrten sie, daß er keinen Einfluß auf die Regierung erhielte. Corso hatte indessen den größten Theil der Edelleute auf seiner Seite, welche gleich ihm jene Regenten der Stadt haßten; und die Erbitterung wuchs nun so sehr, daß er, der hochbegünstigte Freund des verstorbenen Pabstes Bonifazius, er der in ganz Italien als das Ideal eines ächten Guelfen berühmt war, sich den Ghibellinen näherte, um mit ihrer Hülfe seine Feinde zu stürzen. Sobald er sich stark genug glaubte, bestimmte er einen Tag, wo man das Rathhaus angreifen und die Verfassung ändern wollte.

Indessen Rosso kam ihm zuvor: er ließ, noch ehe der bestimmte Tag herbei gekommen war, durch die Prioren das Verbannungsurtheil über Corso aussprechen wegen seiner Verschwörung gegen die Verfassung. Sofort bewegen sich Tausende von Bewaffneten — Söldner und Bürger — unter dem Bannerherrn der Gerechtigkeit, dem Podestà und dem Volksgeneral nach dem Hause des Verurtheilten: Rosso della Tosa, die Pazzi, die Spini und ihre Freunde sind natürlich dabei, um die Leute anzufeuern. Corso war — gleich Rosso della Tosa — nun schon ein alter Mann, sein Haar weiß, und Gichtschmerzen plagten ihn gerade an jenem Tage, so daß er nicht kämpfen konnte. Er hatte sich verschanzt vor seinem Palast, aber die Zahl seiner Leute war gering, und von seinen Parteigenossen, den Bardi, Rossi, Tornaquinci, Buondelmonti, kam fast Niemand ihm zu Hülfe. Nach tapferem Widerstande wurden die Barrikaden von den Angreifern durchbrochen. Noch gelang es Corso zu Pferde aus der Stadt zu entkom-

men, aber Söldner, die ihm nachgeschickt waren, ergriffen ihn, und Einer von ihnen stieß ihm seine Lanze durch die Kehle. Aus einem nahen Kloster kamen einige Mönche und trugen den Sterbenden zu sich herein. Dieß geschah am 15. September 1307.

Seitdem gab es vier Regenten in Florenz: Rosso della Tosa — der bald starb — Pazzino de' Pazzi, Geri Spini und Betto Brunelleschi. Sie besetzten alle Aemter in der Stadt, ohne jedoch selbst eines zu bekleiden. Wer ein Gesuch an die Regierung hatte, wandte sich nicht an die Prioren, sondern an jene vier Edelleute. Nach ihrem Wink wurden Angeklagte verurtheilt oder freigesprochen. Niemand wagte sich ihnen zu widersetzen. —

Als nun Kaiser Heinrich nach Italien kam, waren sie voll Besorgniß, er möchte die Verbannten zurückführen. Ein kaiserlicher Gesandter erschien in Florenz und verlangte, man möchte dem Kaiser gehorchen und Gesandte an ihn schicken; aber im Namen der Prioren erklärte Betto Brunelleschi, die Florentiner neigten vor Niemandem die Hörner. Sie erklärten den Kaiser für einen Tyrannen: nur den Ghibellinen erwiese er Gunst; die Guelfen wollte er nicht sehen. Sie boten Truppen auf „für die Ehre der heiligen Kirche und für den Tod König Heinrichs." Von den Thoren ließen sie die Reichsadler herunternehmen, und wo ein Adler eingeschnitten oder gemalt war, da wurde er vertilgt. Um Geld zum Widerstande zu haben, drückten sie die Weißen und Ghibellinen, welche noch in der Stadt waren, und die kleinen Bürger mit kaum erschwinglichen Steuern. Das geringe Volk (il popolo

minuto) hatte seit Giano della Bella's Sturz alles Selbstvertrauen verloren.

Und nun hatten sie allenthalben ihre Boten und Agenten, um gegen Heinrich zu wirken; wo eine Stadt Neigung zur Empörung zeigte, da schickten sie Geld und versprachen noch mehr; kurz, sie waren der eigentliche Heerd des Widerstandes gegen den Kaiser.

XXXIV.

Dante wußte dieß recht wohl: er sah mit Besorgniß, daß Heinrich so lange in der Lombardei blieb, statt gegen Florenz zu marschiren und das Herz der Empörung zu treffen. Im März 1311 erließ er ein großes Sendschreiben an „die ruchlosen Florentiner" — ein Ausbruch seines Zornes über seine Landsleute, von dem er indessen, falls es überhaupt in Florenz veröffentlicht wurde, sich höchstens den Erfolg versprechen konnte, vielleicht den Einen oder Andern einzuschüchtern. In den bittersten Worten fährt er gegen sie los, daß sie es wagten, sich dem Willen Gottes zu widersetzen. Gott selbst — schreibt er — hat dem heiligen römischen Reiche die Leitung der menschlichen Dinge übergeben, damit die Menschheit in Frieden leben möge. Das beweist die Vernunft und die Bibel, und die Erfahrung, daß der ganze Erdkreis aus seiner Bahn weicht, wenn der kaiserliche Thron leer steht. Ihr seid die Ersten und seid es allein, die gegen den König der Welt, den

römischen Kaiser, den Hort der Freiheit, sich erhoben. Ihr pocht auf das Recht der Verjährung, weigert euch zu huldigen und beginnt Aufruhr. Aber wißt ihr nicht, daß das öffentliche Recht keiner Verjährung unterworfen ist und erst mit dem Ende der Welt zu Ende geht? Zittert und erbleicht vor dem Gericht des herannahenden Richters! Was werden Wälle euch nützen, wenn der Adler im goldnen Felde daherfliegt?

Er prophezeit der Stadt einen Untergang, wie jenen, den Sagunt erlitten. —

Aber der Kaiser traf noch immer keine Anstalt, nach dem Süden aufzubrechen. Darum suchte Dante wenige Wochen später ihn durch ein längeres Schreiben anzuspornen, welches bei größerer Einfachheit des Styles und der Gedanken wahrscheinlich mehr Wirkung gehabt hätte. „Unsere Sonne steht still! Wir müssen mit Johannes fragen: Bist du, der da kommen soll, oder sollen wir eines Andern warten? Bedenke daß die Aufrührer in Toskana durch dein Säumen täglich neue Kräfte sammeln. Du kannst nicht die Hydra durch Abschlagen der Köpfe tödten. Dein Kämpfen ist vergebens, so lange die Wurzel der Rebellion nicht ausgerissen ist; und diese Wurzel ist am Arno."

Heinrich brachte den ganzen Sommer 1311 damit zu, lombardische Städte zu belagern; es war ein unersetzlicher Zeitverlust. König Robert von Neapel und die Regierung von Florenz konnten inzwischen alle Anstalten zum Widerstand treffen. Im November war der Kaiser in Genua, während eine Menge von oberitalischen Städten, die lange sich ruhig verhalten, nun, angefeuert durch die Botschaften und

das Beispiel der Florentiner, offene Empörung begannen. Trotzdem brach Heinrich mit seinem geringen Heere im folgenden Jahre nach Rom auf, wurde von drei Kardinälen am 29. Juni 1312 im Lateran gekrönt — der Pabst war in Avignon — und kehrte nach blutigen Kämpfen mit den getreuen Römern nach Toskana zurück. Auch jetzt unternahm er gegen Florenz nichts, sondern ging nach Pisa, wo er sehr stark rüstete: König Friedrich von Sizilien hatte ihm seine Flotte zu Hülfe gesandt, deutsche Truppen kamen über die Alpen gezogen. Ein großer Angriff sollte Statt finden auf Florenz und König Robert von Neapel, und jene Rüstungen des Kaisers waren so stark, daß seine Unternehmungen nicht ohne Erfolg bleiben konnten.

Nicht Dante allein drängte vorwärts; in Florenz selbst waren viele Leute, die sehnlich auf die Ankunft des Kaisers warteten. Die Regierung, d. h. jene geringe Zahl von Edelleuten, welche sich die Herrschaft angemaaßt hatten, und die fetten Bürger schalteten mit der ärgsten Willkür: das Loos der wenigen Ghibellinen und weißen Guelfen, welche noch in der Stadt waren, sowie die Lage des geringen Volkes konnte kaum elender sein. Diese alle mußten im Kaiser ihren Erlöser willkommen heißen.

Mit hoher Freude hat Dino seinen Blick auf die Rüstungen in Pisa gerichtet: er frohlockt, daß Gottes Strafgericht naht.

„Gottes Gerechtigkeit zeigt durch neue Wunder dem geringen Volke, daß seine Leiden nicht vergessen sind. Gottes Rache kömmt, nachdem sie lange gezögert hat.“

Es ist Dino und nicht Dante, der spricht!

„Unsere Bürger — er meint das fette Volk — sind verhärtet im Uebelthun; und was man an einem Tage thut, tadelt man am andern. Die Menschen morden einander, aber das Böse wird nicht nach Gesetzen bestraft, sondern wenn ein Verbrecher Freunde hat oder Geld zahlen kann, dann ist er frei. Ihr ungerechten Bürger, die ihr die ganze Welt verdorben und befleckt habt mit Bosheit und Wucher, jetzt zieht die Welt euch zur Rechenschaft. Der Kaiser mit seiner Macht wird euch fangen lassen zu Meer und zu Lande." —[40]

Schon war Heinrich von Pisa aufgebrochen, als ein plötzlicher Tod ihn dahinraffte im August 1313. Damit zerrannen Dante's goldene Hoffnungen; seine Weissagungen über Florenz' Untergang erwiesen sich als übereilt und eitel; seine Lage war ebenso trostlos wie vor des Kaisers Ankunft und seine politische Laufbahn zu Ende. Doch hat er nie etwa bereut, was er damals für Heinrich gethan und geschrieben.

Dem Herrn bin ich gefolgt, und wer da spräche,
Daß je ein bess'rer Fürst gelebt hinieden,
Der möcht' uns Lügen schmieden.
Denn niemals gabs so weise Heldenstärke,
Klug, mild, von Edelsinn und hohem Streben,
Und ein gerecht'rer Mann schied nie vom Leben.

— — — — — — — — — —

Und wenn auch jene offen
Ihm boten Widerstand, die Ungetreuen,
So durft' ich doch nicht folgen ihren Spuren;
Ich ging zu ihm, von dem das Heil zu hoffen;

Und hat mich nun betroffen
Dieß bittre Leid, so kann' ich's nicht bereuen.
Wer Gutes thut, nur weil er Freud' am Werthe
Des Guten hat, ist nie auf falscher Fährte. [50]

Und im Paradiese weist er Heinrich im höchsten Lichthimmel seinen Sitz an, in der Sphäre der reinsten Seligkeit. Beatrice spricht zu Dante, da sie in jenes Lichtmeer eingedrungen sind:

Wohl magst du fragend nach dem Sitze schauen,
Der dorten pranget mit der goldnen Kronen.
Eh' du noch bist ein Bürger dieser Auen,

Wird dort des hohen Heinrichs Seele thronen,
Der nur zu früh euch zu erlösen trachtet,
Wenn ihr nur wißt mit Undank ihm zu lohnen.

So sehr hat euren Blick Begier umnachtet!
Ihr gleicht dem Kinde, das von sich die Amme
Fortstößt, indem vor Hunger es verschmachtet.

In quel gran seggio, a che tu gli occhi tieni,
Per la corona, che già v'è su posta,
Primachè tu a queste nozze ceni,

Sederà l'alma, che fia giù augosta
Dell' alto Arrigo ch' a drizzare Italia
Verrà in prima ch'ella sia disposta.

La cieca cupidigia che v'ammalia,
Simili fatti v'ha al fantolino,
Che muor di fame e caccia via la balia.

(Parad. XXX, 133.)

Auch hier hat Dante den Tadel seiner Landsleute erfahren, daß er von einem Kaiser, der noch dazu so unbedeutend gewesen, in dieser Weise habe sprechen können. Dennoch ist der Dichter im Recht, weil Heinrich jenes Lob vollkommen verdiente. Pabst Clemens V. hatte einen Bischof an den Kaiser gesandt, um ihn zu beobachten und über seine Pläne Bericht zu erstatten. Und dieser Priester, der also als Spion dem Hofe folgte, wurde durch Heinrichs Milde, Majestät und Gerechtigkeit gleichsam überwältigt. Er erklärte dem Pabst, es gäbe auf der Welt keinen so guten Fürsten mehr.[51]

XXXV.

Man muß freilich gestehn: nach Allem, was Dante in jenen Jahren gegen seine widerspänstigen Mitbürger in Florenz gethan und geschrieben hat, muß man es sehr begreiflich finden, daß sie keine Neigung fühlten, ihn aus der Verbannung zurückzurufen.

Noch bot sich ihm eine letzte Aussicht, aber er war zu stolz sie anzunehmen. Es war in Florenz eine alte Sitte, Verbrecher in der Weise zu begnadigen, daß man sie der Jungfrau Maria oder einem Heiligen weihte und gleichsam zum Opfer brachte. Sie mußten dann im Bußgewande, mit einer Kerze in der Hand, durch die Straßen nach der Kirche jenes Heiligen wandern und dort beten. Im Jahre 1316 nun gestattete man mehreren Verbannten die Rückkehr, wenn sie in der genannten Weise Buße thäten; und mehrere Freunde

und Verwandte des Dichters baten ihn, er möchte ebenfalls diese Gelegenheit benutzen. Er richtete seine Antwort an seines Schwagers Bruder, einen Geistlichen. Man hätte — so schreibt er — ihm kund gethan, wenn er eine gewisse Summe Geldes zahlte und die Schande jenes Opferbringens über sich ergehn lassen wollte, würde er Verzeihung erlangen können. Aber das wären keineswegs wohlbedachte Rathschläge, die man ihm da ertheilte. Mit solchem Ruhm gekrönt sollte Dante Alighieri nach drei Lustren der Verbannung in seine Vaterstadt zurückkehren? Das wäre der Lohn für seine Unschuld, die von Niemandem mehr verkannt würde? für die Mühen, die er auf die Wissenschaft verwandt hätte? „Das sei ferne, daß ein Mann, der Gerechtigkeit predigt, — er der Unrecht erlitten hat, den Urhebern jenes Unrechtes noch Geld zahlte!"

„Kann man nicht auf einem ehrenvollen Wege nach Florenz kommen, so werde ich nie dahin zurückkehren. Und werde ich nicht überall das Licht der Sonne und der Sterne erblicken? Werde ich nicht überall unter dem Himmel über die herrlichsten Wahrheiten nachdenken können, ohne mich ehrlos und schmachbeladen dem Volke von Florenz zur Schau zu stellen? Und auch an Brot wird es mir nicht fehlen." —

Uebrigens hatte er sich schon seit Jahren in sein Leiden gefunden; und obwohl immer wieder ein Seufzer hervorbricht über das Elend derer, „die in der Verbannung schmachtend das Vaterland nur im Traume erblicken," so spricht er es doch schon in dem Buche über die Volkssprache aus, die Welt sei sein Vaterland, wie den Fischen das Meer, und wenn es

gleich für ihn um vergnügt und behaglich zu leben, keinen angenehmeren Ort gäbe als Florenz, so wäre er doch überzeugt, daß noch edlere und köstlichere Städte und Länder in der Welt wären als Florenz und Toskana.

Er hoffte nun, sein großes Gedicht, die divina commedia, würde ihm zu einer ehrenvollen Rückkehr verhelfen; denn schon hatte er die Hölle und das Fegefeuer veröffentlicht: er glaubte die Florentiner würden schon aus Eitelkeit einen so großen Dichter zum Mitbürger zu haben, ihn zurückrufen. Darin täuschte er sich, oder er starb zu früh ehe diese Hoffnung in Erfüllung gehn konnte; aber wie stark und fest sie in seinem sanguinischen Gemüth Wurzel gefaßt hatte, das tritt schon in einem Gesange der Hölle hervor. Da erblickt er im Feuerregen seinen alten Lehrer Brunetto Latini, der ihm die Zukunft voraus sagt:

So hohen Ruhm bewahren dir die Sterne,
Daß die Partei'n sich um dich reißen werden;
Doch laß sie schrei'n und bleibe ihnen ferne.

La tua fortuna tanto per ti serba,
Che l' una parte e l' altra avranno fame
Di te; ma lungi fia dal becco l' erba.

(Hölle XV, 70.)

Milder äußert er sich, durch lange Erfahrung belehrt, in einem der letzten Gesänge des Paradieses:

Wenn diese heil'gen Lieder es vollbrächten,
An denen Erd' und Himmel halfen bauen,
Und die mein Blut gezehrt in manchen Nächten:

Daß jemals Florenz ich darf wiederschauen —
Ich schlief, ein Lamm, in ihren schönen Gränzen,
Zum Trotz den Wölfen sanft und ohne Grauen —

Dann ziehe ich, in des Triumphes Glänzen,
Als Dichter ein! dann wird man an dem Becken,
Wo ich getauft ward, mich mit Lorbeer kränzen!
(Parad. XXV, 1—9.)

Etwa zwei Jahre vor seinem Tode fand er in Ravenna eine bleibende Stätte und versammelte dort seine drei noch übrig gebliebenen Kinder um sich: Jacopo, Pietro und Beatrice, welch Letztere etwa neunzehn Jahre alt war. Er soll in Ravenna Vorträge über Poetik gehalten haben; wenigstens sagt Boccaccio, er hätte dort Vielen die Kunst gelehrt, in Reimen zu dichten. Dante selbst spricht in einem Briefe aus jener Zeit von den Sorgen, die ihm sein Hauswesen machte. Aber er lebte nicht lange mehr. Am 14. September 1321 ist er gestorben, sechsundfünfzig Jahre alt. Seine Leiche wurde in der Franziskanerkirche beigesetzt; und ehrenvoll genug hatte der Fürst von Ravenna, Guido Novello da Polenta, das Begräbniß eingerichtet. Die vornehmsten Bürger der Stadt trugen den Sarg.

In Florenz — sagt Boccaccio — weinte Niemand um ihn.

XXXVI.

Dante war ein Mann von mittlerer Größe; seine Haltung, namentlich im späteren Alter, etwas gebückt —

Das Haupt gebogen,
Wie Einer, der es voll hat von Gedanken
Und dasteht wie ein halber Brückenbogen.

Portava la mia fronte
Come colui, che l'ha di pensier carca,
Che fa di sè un mezzo arco di ponte.
(Fegef. XIX, 40.)

Sein Teint war dunkel, sein Haupthaar und Bart schwarz, dicht und kraus; der Ausdruck seines Gesichtes fast immer schwermüthig und gedankenvoll. Er konnte sehr beredt sein, sprach aber doch selten; beinahe nur dann, wenn er gefragt wurde. Musik und Gesang liebte er in hohem Maaße; in seiner Jugend waren die berühmtesten Tonkünstler zu Florenz seine Freunde; auch hatte er selbst eine schöne Stimme und sang gern, zumal wenn er zärtlich gestimmt war. Sein Benehmen war besonnen und höflich; nur wenn er guelfische Grundsätze mit besonderer Roheit äußern hörte, dann übermannte ihn der Zorn, und er verlor seine gewohnte Gemessenheit und Würde. Sonst war es Grundsatz für ihn, seines Weges zu gehn und sich um die Leute nicht zu kümmern.

In der divina commedia, da er mit Virgil die Vorhöhe zum Läuterungsberge hinansteigt, staunen die körperlosen Schatten Dante an und besprechen sich über dieß Wunder. Virgil ruft ihm zu:

Was gehts dich an, was man dort hinten zischelt?
Komm folge mir und laß die Leute sprechen:
Sei eine starke Warte sonder Wanken,
An deren Gipfel sich die Stürme brechen.

Ein Mensch erreicht nicht viel, wenn die Gedanken
In seinem Kopfe flüchtig sich verdrängen,
Weil einer da am andern muß erkranken.

Che fa ti ciò che quivi si pispiglia?
Vien dietro a me e lascia dir le genti:
Sta come torre fermo, che non crolla
Giammai la cima per soffiar de' venti:
Che sempre l'uomo, in cui pensier rampolla
Sovra pensier, da sè dilunga il segno,
Perchè la foga l'un dell' altro insolla.
(Fegef. V, 12.)

Auch ging er nur mit Wenigen um, liebte die Einsamkeit und studirte sehr eifrig. Zu diesen Studien brachte er eine überaus große Kraft des Geistes mit: sein Fassungsvermögen und sein Gedächtniß waren wunderbar stark; sein Verstand durchdringend; seine Phantasie höchst schöpferisch und erhaben.

Wie stolz er war, haben wir an manchem Beispiele sehen können. Auch erzählt Boccaccio, Dante hätte sehr nach Ehre und Auszeichnung getrachtet, und vielleicht mehr als einem weisen Manne geziemte. Das mag richtig sein; denn Dante hatte Schwächen so gut wie alle andern Menschen. Und dann darf man in dieser Hinsicht nie vergessen: wie Dante dort in der Verbannung von Ort zu Ort zog — fast einem Bettler gleich, wie er selber schreibt — da empfand er das drückende und demüthigende seiner Lage schärfer und tiefer, als es die meisten andern Menschen gethan haben würden. Und in dieser Zeit des Elendes achtete er natürlich um so ängstlicher darauf, daß man ihm die gebührende Ehre erwies,

und nahm jede Auszeichnung doppelt hoch auf. Für einen edlen Menschen, der sich im Unglück befindet, hat ja jedes freundliche Wort hundertfältigen Werth.

Nach dieser Beschreibung, und wenn wir Dante's Poesieen noch zu Hülfe nehmen, können wir etwa empfinden, wie Dante war. Sich in das innerste Wesen eines Menschen zu versetzen, ist immer schwer — selbst bei solchen, die wir täglich sehen; denn fast jeder Mensch trägt in sich einen verborgenen Kern von Gedanken und Empfindungen, den er selten, vielleicht auch nie offenbart. Wie nun erst bei einem Manne wie Dante, dessen Inneres ein Labyrinth ist;

— der ich in jeder Weise
Schon von Natur bin wandelbar geschaffen!

che pur di mia natura
Trasmutabile son di tutte guise!
(Parad. V, 98.)

Dante gehörte offenbar zu jenen reizbaren und tiefempfindenden Naturen, die so fein organisirt sind, daß sie Beides — viel glücklicher, aber auch viel unglücklicher sein können, als andere Sterbliche. Solchen ist selten ein leichtes Leben beschieden. Wir haben zwei Porträts von Dante. Das eine stellt uns sein etwas kolossales, längliches Profil dar, das starke Kinn, die hervortretende Unterlippe; in dem andern zieht uns namentlich der Ausdruck der Augen an. Dieser ins Leere stierende Blick, sammt den schmerzhaft zusammengezogenen Falten um den Mund, scheint anzudeuten, daß der Mensch, den wir da vor uns sehen, an ein Glück denkt, das er ver-

loren oder vielleicht nie besessen hat und das er nie erreichen wird.

So war Dante Alighieri, welcher (nach Boccaccios Ausdruck) die verbannten Musen nach Italien zurückrief.

XXXVII.

Noch eine Stelle aus Boccaccio's Biographie finde hier ihren Platz. „Wahrlich eine Empfindung der Scham kömmt über mich (so schreibt er), den hohen Ruhm eines so großen Mannes mit einem Makel behaften zu müssen; aber wenn ich von Dingen schweige, die weniger löblich waren, so werden auch die wahrhaft preiswürdigen, von denen ich oben geredet habe, weniger Glauben finden. Tra cotanta virtù, tra cotanta scienzia, quanta dimostrata ho di sopra essere stata in questo mirifico poeta, trovò amplissimo luogo la lussuria, e non solamente ne' giovani anni, ma ancor ne' maturi; il qual vizio come che naturale e commune e quasi necessario sia, nel vero non che commendare, ma scusare non si può degnamente. Ma chi sarà tra' mortali giusto giudice à condennarlo? non io."

Der Ausdruck ist etwas plump. An einem andern Orte schreibt er von Dante: Ebbe fierissima e importabile passione d'amore. Ferner: Quanto ferventemente à Amore fosse sottoposto, assai chiaro è già dimostrato. Questo amore è ferma credenza di tutti, che fosse movitore di tutto

il suo ingegno. Und in dieser Form können wir die Sache gelten lassen.

Manche Verehrer Dante's haben über Boccaccio's Indiskretion große Klagelieder angestimmt, und der so verdiente Abate Dionisi schrieb eine besondere Abhandlung gegen jene Verläumdungen.

Ich glaube indessen, wir können uns über diesen Punkt beruhigen. Götter und Helden waren bekanntlich anders organisirt, als Wieland sich vorstellte, und so war auch Dante ohne Zweifel eine andere Natur, als der Abate Dionisi. Wenn Gott uns einen Helden schenkt — sei es ein Staatsmann, ein Krieger, ein Priester oder ein Dichter — so wollen wir von Herzen dankbar sein, und wollen nicht erschrecken, wenn etwa der Heros durch seine eigene Ueberkraft hie und da aus der Bahn des Herkommens und der Sitte gerissen würde. Der Held und der „vollkommene Gentleman" haben in der Regel wenig mit einander gemein.

Dante spricht selbst mit Bedauern von der impuritade sanza la quale non è alcuno,[52] und in einem Sonett, in welchem er die Frage beantwortet: was ist Liebe? — heißt es:

Ma io dico ch' Amor non ha sustanza
Nè è cosa corporal ch' abbia figura,
Anzi è una passione in disianza.

Piacer di forma, dato per natura;
Sicchè 'l voler del core ogni altro avanza —
E questo basta fin che'l piacer dura.

Man sieht, in dieser Erklärung ist durchaus nichts Uebersinnliches.[53]

Immerhin ist dieß Alles ein Mißklang in so viel herrlicher Harmonie; obwohl die Leute, von denen Boccaccio seine Nachrichten erhielt, die Wahrheit entstellt haben können.

XXXVIII.

Ich komme endlich zu Dante's größter Schöpfung, der göttlichen Komödie.

Den Plan zu dieser Dichtung hat Dante, wie oben gesagt worden, ohne Zweifel schon bei Beatricens Lebzeiten entworfen; auch war es seine Absicht, gerade Beatrice in dem Gedichte zu feiern. Ich bin überzeugt, daß Dante zu diesem Unternehmen besonders angeregt wurde durch zwei Werke seines Freundes und Lehrers, des Staatsschreibers Brunetto Latini, welcher beständig einen Kreis von jungen Leuten um sich hatte, die er in verschiedenen Zweigen des Wissens unterwies, besonders in der Politik. Brunetto war es, der zuerst „die Florentiner zustutzte und gescheidt machte, gut zu sprechen und das Recht zu handhaben und unsere Republik nach den Regeln der Staatskunst zu regieren.“[54] Nun hatte er zwei Encyklopädieen der Wissenschaft geschrieben, Werke die vom höchsten Werthe sind, um die geistige Kultur jener Zeit kennen zu lernen. Das eine, größere, hat er in Paris verfaßt und in französischer Sprache; es heißt le trésor. Das andere ist in italiänischen Versen geschrieben und heißt il tesoretto.

Namentlich im tesoretto findet sich sehr Vieles, was an die divina commedia erinnert. Ich denke es war Dante's ursprüngliche Absicht, in seiner Höllenwanderung die höchsten Probleme der Religion, Philosophie und Politik in ähnlicher Weise zu behandeln, wie Brunetto es in seinen Büchern gethan hatte.

Ferner habe ich oben darauf hingewiesen, daß Dante die ersten Gesänge anfangs nicht in italiänischen Versen geschrieben haben kann. Die Nachricht Boccaccio's, daß es lateinische Hexameter gewesen, ist vollkommen richtig.[55] Auch ist anzunehmen, daß Dante seinen ursprünglichen Plan und die ersten Gesänge, welche schon vor dem Exil fertig waren, später völlig geändert und umgearbeitet hat.

Er war schon lange Zeit in der Verbannung, als jene ersten Gesänge noch zu Florenz unter andern Schriftstücken in einer Kiste lagen. Donna Gemma hatte bei der Plünderung der Stadt diese Kiste nebst andern Sachen in eine Kirche schaffen lassen, um sie zu retten. Nun suchte eines Tages Jemand — wahrscheinlich Dante's Schwestersohn Andrea Poggi — in jener Kiste nach irgend einer Urkunde und stieß dabei auf jenes Heft, welches die sieben ersten Gesänge der divina commedia enthielt. Er las sie, zeigte sie dann einem Poeten in der Stadt, und sie beschlossen, die Dichtung dem Marchese Moroello Malaspina zu senden, der das Thal der majestätisch strömenden Magra beherrschte und damals Dante beherbergte. Es war vielleicht im Jahre 1306 oder 7.

Moroello zeigte dem Dichter das Heft, der alsbald sein Werk erkannte. Er sprach: „Ich glaubte unter meinen übrigen

Sachen wäre auch diese Arbeit verloren gegangen; und die Leiden der Verbannung hatten das Andenken an sie gänzlich aus meinem Kopfe vertilgt. Da nun der Zufall sie mir wieder in die Hände spielt, so will ich versuchen den ursprünglichen Plan mir ins Gedächtniß zurückzurufen."

Von dieser Zeit an arbeitete er an dem Gedicht unter den mannigfaltigsten Unterbrechungen und vollendete es nicht gar lange vor seinem Tode.

Er hat es nur Komödie genannt; die Bezeichnung „göttliche Komödie," rührt von späteren Bewunderern her: Boccaccio kannte sie noch nicht. Als Grund, weßhalb er diese wunderbare Dichtung als eine Komödie bezeichnet habe, gibt er bekanntlich Folgendes an: weil der Anfang grausig, das Ende aber erfreulich und glücklich wäre, deßhalb wäre es eine Komödie zu nennen.

Die divina commedia stellt eine Wanderung Dante's dar durch die Hölle, das Fegefeuer und den Himmel. Das Ganze ist eine Vision, ein Traum: es beginnt wie ein Traum und endigt auch so — mit dem Erwachen; denn Dante sagt nicht, wie er aus dem Himmel auf die Erde zurückgekehrt sei.

Er hat sich in einer Wildniß verirrt und erblickt nun in seiner höchsten Noth den Schatten Virgils, der ihm verspricht, ihn auf die rechte Straße zurückzuführen. Aber der Weg ist weit und schrecklich: er führt durch die Hölle. Sie wandern nun beide in die Hölle, welche sich in der Erde befindet und einem Krater gleich nach der Tiefe zu immer enger wird. Sie betrachten dort nach einander die Stätten der ewigen Qualen und erblicken endlich im untersten Grunde, d. h. im Mittel-

punkt der Erde, den Teufel wie er im Eise des Cocytus sitzt. Hier hängt sich Dante an Virgils Nacken, und sie klettern am Leibe des Teufels hinab und dann nach der andern Seite hinauf; denn da sie im Mittelpunkte der Erde angelangt sind und nun weiter wollen, so hat natürlich das Hinabsteigen ein Ende, und das Hinaufsteigen fängt an. Sie kommen in einen Gang, der sie an das Tageslicht und zum Berge des Fegefeuers führt. Dieser Berg liegt auf der andern Seite der Erde. Man hat also zu denken, daß Dante und Virgil auf der Seite der Erdkugel, die wir bewohnen, in die Erde hinabsteigen und dann auf der andern Seite, welche der unsrigen diametral entgegengesetzt ist, wieder zum Vorschein kommen. Dort ist das Fegefeuer oder der Läuterungsberg. Virgil führt Dante hinauf bis auf den Gipfel und kehrt dann um. Beatrice erscheint nun, und an ihrer Hand schwebt Dante durch die Himmel der niederen Sterne, der Planeten, bis er endlich zum Fixsternhimmel und in das Lichtreich Gottes gelangt.

XXXIX.

In den Rahmen dieser Wanderung nun hat Dante Alles zusammengedrängt, was man damals, vor mehr als fünf Jahrhunderten, über Gott und die Bestimmung des Menschen in der Welt, kurz über die höchsten theologischen und philosophischen Fragen, wußte oder ahnte. Zugleich ist das Gedicht ein glühendes Gemälde der damaligen Zustände Italiens,

und was Dante's politisches Glaubensbekenntniß betrifft, so finden wir hier alle jene Lehren wieder, welche er in seinem Werke über die Monarchie aufstellt.

Wenn nun in allen diesen Beziehungen die divina commedia vom allerhöchsten Werthe ist, so hatte sie doch für Dante's Zeitgenossen und überhaupt für das Mittelalter noch einen ganz andern Werth, als für uns. Wir wissen ganz sicher, daß jene Wanderung Dante's nichts als poetische Fiktion ist; zu Dante's Zeit dagegen mußte man sagen: er hat sich ohne Zweifel in Einzelnheiten geirrt, aber im Ganzen mag er Recht haben: es ist wohl glaublich, daß es im Jenseits so aussieht, wie er beschreibt. Dante hatte den Plan zu seinem Gedichte nach der Anschauung entworfen, die man in jener Zeit vom Weltgebäude hatte. Diese Weltanschauung war auf die Annahmen des alten Astronomen Ptolemäus basirt, welche Dante noch durch Aristoteles Lehren ergänzt.

Die Erde — so schreibt er mit Arjstoteles — steht fest und dreht sich nicht und ist mit dem Meere der Mittelpunkt des Himmels.

„Nach Ptolemäus und dem wahren katholischen Glauben" — so drückt er sich aus — gibt es neun bewegliche Himmel. Im Centrum der Welt liegt die Erde, und rings um sie her in konzentrischen Sphären erheben sich die verschiedenen Himmel über einander: der erste ist beim Monde, der zweite beim Merkur, der dritte bei der Venus, der vierte bei der Sonne (welche ebenso wie der Mond zu den Planeten gerechnet wurde), der fünfte beim Mars, der sechste beim Jupiter, der siebente beim Saturn, der achte ist der Himmel der Fixsterne, der

neunte ist nicht wahrnehmbar — es ist der Krystallhimmel. Darüber befindet sich endlich das Lichtreich, wo Gott thronet — das Empyreum. Dieser Lichthimmel ist selbst unbeweglich, aber alle Bewegung geht von ihm aus. „So ist das ganze erhabene Weltgebäude, außer welchem Nichts ist."

Das war die Ansicht jener Zeit: die Erde bildet den Mittelpunkt der Welt; daß sich in der Erde die Hölle befände, wird oft genug ausgesprochen: die Flammen, welche der Vesuv und Aetna speien, sind nichts als Gluthen der Hölle. Und wie die Erde das Centrum der Welt ist, so herrscht in der ganzen divina commedia die Ansicht, daß die Weltregierung sich vorzugsweise um diese Erde und um die Menschen dreht, welche diesen Planeten bewohnen. Obwohl Dante selbst in dem Gedichte herrliche Worte von der Nichtigkeit des irdischen Lebens äußert. Im Paradiese, da er im Begriff ist vom Saturn zu den Fixsternen zu schweben, fordert ihn Beatrice auf, rückwärts zu schauen, damit er inne würde, wie viel Raum sie schon zurückgelegt.

Wie meine Blicke jene Räume maßen,
Sah ich mit Lächeln fern die Erde schweben.
Ihr Anblick schien mir kläglich ohne Maaßen.

Sie zu verachten scheint mir für das Leben
Die beste Regel! Der ist wahrhaft weise,
Der nur auf Höh'res richtet all sein Streben.

Col viso ritornai per tutte quante
Le sette spere, e vidi questo globo
Tal, ch' io sorrisi del suo vil sembiante.

E quel consiglio per migliore approbo
Che l'ha per meno; e chi ad altro pensa,
Chiamar si puote veramente probo.
(Parad. XXII, 133.)

Zu welchem Zwecke hat nun Gott den Menschen geschaffen? Etwa der zehnte Theil der Engel fiel mit Lucifer von Gott ab, um nun die Zahl der Engel im Himmel zu ergänzen und vollständig zu machen, beschloß Gott die Schöpfung der Menschen. [56]

Und wie soll der Mensch auf Erden leben? Seine Wirksamkeit kann eine zweifache sein: praktisch oder beschaulich; doch ist letztere wichtiger als jene. Die praktische Thätigkeit soll wirken gemäß den vier sittlichen Tugenden der Klugheit, Mäßigung, Tapferkeit und Gerechtigkeit. Das beschauliche Leben besteht nicht in einem Handeln, sondern in der Betrachtung der Werke Gottes. Die höchste Seligkeit — nämlich das Schauen Gottes — kann in diesem Leben nur unvollkommen erreicht werden. [57]

So ist Dante's Kosmos. —

Jene Weltanschauung ist längst gestürzt; und darum hat eben die divina commedia für uns nicht mehr die Bedeutung, wie für das Mittelalter. Unsere ganze moderne Bildung knüpft sich an drei Namen: an Kolumbus, an Luther, an Kopernikus. Es ist als ob von den drei großen Nationalitäten, die in Europa wohnen — Romanen, Germanen und Slawen — jede ihren Mann gestellt hätte, um das Mittelalter zu stürzen und diese moderne Bildung zu schaffen. Von Luther habe ich hier nicht zu reden. Aber seit Kolumbus

wissen wir ganz sicher, daß der Läuterungsberg nicht auf jener andern Seite der Erde steht; seit Kopernikus wissen wir ganz sicher, daß die Erde nicht das Centrum der Welt, sondern daß sie einer der kleinsten Planeten in unserem Sonnensystem ist und sich gleich den andern Planeten um die Sonne dreht. Wo ist in diesem Weltall das Centrum? Man kann nicht sagen, es sei hier oder dort — denn es ist überall. Wo ist in diesem Weltall das Ende, die Peripherie? Es ist nirgends. Wenn wir an das Meer gingen und ein Sandkorn hineinwürfen, so würde dieß Sandkorn nach unseren Begriffen im Ozean einen größeren Raum einnehmen, als unsere Erde im Weltall einnimmt. Und so wird auch der hochmüthigste Mensch nicht glauben können, daß die Sorgen des großen Allvaters sich einzig und ausschließlich um uns arme Geschöpfe drehten.

XL.

Die divina commedia ist also zunächst eine Reisebeschreibung, so gut wie Knigge's Reise nach Braunschweig. Aber liegt jener Wanderung durch Hölle, Fegefeuer und Paradies nicht noch ein verborgener Sinn, mit einem Worte — eine Allegorie zu Grunde? Man nimmt es allgemein an, und vor Allem — Dante sagt es selbst. Indessen er hat nur zum Theil Recht.

Er schreibt an Can Grande, den Fürsten von Verona, welchem er den dritten Theil der divina commedia — das Paradies — zugeeignet: —

„Nimmt man das ganze Gedicht bloß buchstäblich, so stellt es den Zustand der Seelen nach dem Tode dar — nichts weiter. Nimmt man es aber allegorisch, so stellt es den Menschen dar, wie er kraft seines freien Willens durch Gutes thun oder schlechten Wandel der belohnenden oder strafenden Gerechtigkeit anheimfällt."

Wie ist diese allegorische Deutung zu verstehen? Offenbar nur so: Dante selbst auf seiner Wanderung ist Repräsentant der Menschheit, wie sie durch Laster der Strafe verfällt, durch Tugend aber den Himmel erwirbt.[58] Dieß paßt sehr wohl zum Fegefeuer und zum Paradiese: dort erscheint er wirklich als der Mensch, der am Läuterungsberg ein Laster nach dem andern abstreift, bis er rein von Fehlern und ausgerüstet mit Erkenntniß in das Paradies eingeht und endlich die Reise durch die Himmel antritt, wo ihm ebenfalls Einsicht und Seligkeit mit jedem neuen Sterne wachsen.

Aber auf die Hölle paßt diese allegorische Deutung nicht. Niemand wird sagen können, daß Dante auf der Wanderung durch die Hölle den Menschen darstellte, der für seine Vergehen gestraft wird. Er sieht Andere leiden, aber für seine Person leidet er nicht.

Dante hat selbst einen Kommentar zur divina commedia schreiben wollen; und es ist jedenfalls zu beklagen, daß die Sorgen für seine Kinder ihn nicht zu dieser Arbeit kommen ließen. Aber es würde sicherlich ein höchst sonderbares Werk geworden sein. An einer Stelle seines Gastmahls stellt er Regeln auf, wie man essen, d. h. wie man literarische Erzeugnisse verstehen und genießen müsse: man müsse zuerst die

Darstellung buchstäblich nehmen; alsdann aber nach der allegorischen Bedeutung forschen; ferner nach dem moralischen Sinne, mit besonderer Rücksicht auf die Bibel (wie etwa in der Erzählung des Evangelii, daß Jesus bei seiner Verklärung nur drei Jünger mit sich genommen, die Moral läge, daß man zu sehr geheimnißvollen Dingen nur Wenige hinzuziehen dürfte); endlich müsse man sich nach dem anagogischen d. h. dem übersinnlichen Sinne umsehen (wenn z. B. der Prophet sagt: durch den Auszug aus Aegypten sei Israel heilig und frei geworden, so sei freilich die buchstäbliche Deutung vollkommen wahr; der anagogische Sinn indessen sei dieser: die Seele wird heilig und frei, wenn sie die Sünde ausgezogen hat.)

Ich führe ein sprechendes Beispiel an, um zu zeigen, wie kühn Dante bei seinem allegorischen oder anagogischen Deuten zu Werke ging. Cato der Jüngere hatte seine Gemahlin Marcia, die ihm drei Kinder geboren, seinem Freunde Hortensius auf dessen Bitten abgetreten. Aus dieser zweiten Ehe entsprangen ebenfalls mehrere Kinder. Später nach dem Tode des Hortensius kehrte Marcia zu Cato zurück, der sie um so bereitwilliger aufnahm, da sie eine beträchtliche Erbschaft von hortensischen Reichthümern mitbrachte.

Diese Geschichte erzählt u. A. der römische Dichter Lucanus im zweiten Buche seines epischen Gedichtes über den Bürgerkrieg zwischen Cäsar und Pompejus. Dante aber benutzt sie, um seine Theorie von den vier Lebensaltern des Menschen daran zu erläutern. Er theilt nämlich das menschliche Leben in vier Abschnitte; der erste ist die Jugend (adolescenza),

welche bis zum fünfundzwanzigsten Jahre dauert; der zweite ist das Mannesalter (gioventute), welches mit dem fünfundvierzigsten Jahre endet — so daß also der Höhepunkt unseres Lebens in das fünfunddreißigste Jahr fällt; der dritte Abschnitt ist das höhere Alter (senettute), welches bis zum siebenzigsten Jahre reicht; der vierte endlich wird durch den noch übrigen Rest des Lebens gebildet. Dieß ist das eigentliche Greisenalter (senio).

Er versichert nun, die Erzählung des Lucanus sei nur eine figürliche Darstellung dieser Theorie von den Lebensaltern des Menschen. Marcia bedeutet die edle Seele (la nobile anima). Sie war erst Jungfrau, und als solche bedeutet sie die Jugend. Alsdann ward sie Cato's Weib und in diesem Zustande stellt sie das Mannesalter dar. Sie hatte Kinder, d. h. sie pflegte der Tugenden, welche dem Mannesalter geziemen. Später verließ sie Cato und ward Hortensius Weib; d. h. sie schied vom Mannesalter und trat in das höhere Alter. Der Tod des Hortensius aber bedeutet das Ende des höhern Alters; und wenn nun Marcia als Wittwe zu Cato zurückkehrt, so heißt das nichts anderes als dieß: die edle Seele kehrt im Greisenalter zu Gott zurück. „Und welcher irdische Mensch war würdiger Gott zu bezeichnen, als Cato? Gewiß, Keiner." —[58]

Man stelle sich nun vor, Dante hätte etwa in dieser willkürlichen und phantastischen Weise seine divina commedia erklärt! Wahrlich, erstaunliche und seltsame Aufschlüsse über die Bedeutung der einzelnen Scenen würden da zu Tage gekommen sein.

Von den modernen Auslegern der divina commedia ist, wie ich glaube, Kopisch am Meisten in Dante's Sinne verfahren. Derselbe sucht mit einer gewissen Leidenschaft, wo es nur irgend angeht, Allegorien zu entdecken und mit Gewalt herbeizuziehen. Er hat gleichsam keine Ruhe, bis er nicht selbst an den schönsten Stellen den einfachen gesunden Sinn durch irgend eine kranke Allegorie entstellt hat.[60] Ich möchte rathen, das entgegengesetzte Verfahren zu wählen: nämlich so viel wie irgend möglich den buchstäblichen Sinn festzuhalten. Die Dichtung kann dabei nur gewinnen.

XLI.

Das eigentliche Motiv zu Dante's Wanderung durch die Hölle haben wir im 29. 30. und 31. Gesange des Fegefeuers zu suchen, in der Strafrede, welche Beatrice dort an Dante hält.

Dante hat mit Virgil den Gipfel des Läuterungsberges erreicht und ist dort am Ufer der Lethe angekommen. Da erscheint nun jenseits Beatrice auf einem wunderbaren Wagen, den ein Greif zieht, umgeben von himmlischen Wesen.

Ich sah wohl oft schon, wenn die Nacht vergangen,
Den Osten ganz in Rosenfarben glühen,
Den Himmel sonst in lichter Klarheit prangen.

Noch konnte nicht die Sonne Strahlen sprühen,
Ihr Antlitz war im Nebelflor verschleiert;
Ich blickte fest sie an und ohne Mühen.

So erblickt er inmitten einer Wolke von Blumen, welche durch eine Schaar von Engeln gestreut werden, eine Frauengestalt in weißem Schleier, mit Olivenzweigen bekränzt, in einem grünen Mantel, darunter ein Gewand wie von Licht. Sein Herz sagt ihm: es ist Beatrice.

Eh' noch mein Auge näh're Kund' erhalten,
Spürt' ich durch ein geheimnißvolles Weben
In mir der alten Lieb' allmächtig Walten.

Wie ein Kind sich zur Mutter flüchtet, will er zu Virgil sich wenden und ihm sagen, wie sehr sein ganzes Blut in Aufregung ist. Aber Virgil ist fort.

Virgil ach, hatte sich hinwegbegeben,
Virgil, mein Retter, mein geliebter Vater,
Dem ich zu meinem Heil mich hingegeben.

Im Gefühl seiner Verlassenheit bricht er in Thränen aus. Jetzt beginnt das verschleierte himmlische Weib zu reden: er solle nicht weinen, weil Virgil gegangen sei; er hätte andere Gründe zu weinen. In strenger Haltung und einem Redner gleich, der seine härtesten Worte bis zuletzt aufspart, fährt sie fort: „Sieh mich wohl an! Ich bin, ja ich bin Beatrice. Hast du endlich dich bequemt, diesen Berg zu ersteigen? Wußtest du nicht, daß der Mensch hier selig ist?"

Dante vermag nicht zu antworten: so sehr ist er von Scham bewältigt. Die Engel beginnen zu singen: „Auf dich hoffe ich, o Herr" — um Dante zu trösten und gleichsam Beatrice zu bitten: Warum quälst du ihn so? Sie spricht

endlich weiter: „Ich gebrauche mit Absicht solche Worte. Er war in seinem neuen Leben (d. h., seit er sie, Beatrice erblickt hatte) so sehr mit Kraft gestählt, daß wohl jede gute Sitte sich an ihm erwiesen hätte. Eine Zeit lang hielt ich ihn aufrecht: ich lenkte ihn mit meinen jungen Augen; ich leitete ihn auf den Weg des Guten. Aber kaum war ich aus der Welt geschieden, so vergaß er mich: er wandelte irre und verfolgte Phantome des Glückes, von denen Keines hielt, was es versprach. Er sank so tief, daß zuletzt kein Mittel ihn retten konnte als dieß Eine: ihm die Hölle und die Wohnungen der Verdammten zu zeigen. Darum bin ich selbst in die Unterwelt gegangen und habe durch Bitten und Thränen Virgil vermocht, daß er Dante's Führer durch die Hölle wurde." —

Dieß ist also der Grund, weßhalb Dante die furchtbare Reise durch das Reich des Teufels antritt: das Fegefeuer und Paradies knüpft sich dann leicht und natürlich an. In der Hölle hat er die Strafen der Sünder erschaut: gewarnt durch jene haarsträubenden Scenen, beginnt er nun am Läuterungsberge in Demuth und voll Verlangen nach dem Paradiese sich selbst von Sünden zu läutern. So wird er fähig und würdig — mit Einsicht und lauterer Willenskraft ausgerüstet, das Paradies zu betreten und endlich die Stätten der reinsten Seligkeit zu sehen — wo ihm nun (wie er selbst sagt) nach seiner Besserung ein Platz aufbewahrt wird (Parad. XXX, 135).

Man sieht demnach: jene Allegorie, die nach Dante's eigenen Worten der großen Wanderung zu Grunde liegen soll, ist wenigstens auf die Hölle nicht anwendbar; und im

Fegefeuer und noch mehr im Paradiese tritt sie zum Glück so selten hervor, daß sie kaum lästig wird.

XLII.

Wenden wir uns von jenen Strafworten Beatricens zum ersten Gesange der Hölle, so erblicken wir dort Dante ungefähr, wenn auch nicht ganz in dem Zustande, den Beatrice schildert. Dante ist verirrt; aber man kann nicht sagen, daß er trügerischen Glücksphantomen nachjagt.

Der Anfang der divina commedia ist allbekannt.

In der Mitte seines Lebens, d. h. in seinem fünfunddreißigsten Jahre, geschah es Dante, daß er sich bei Nacht in einen Waldgrund verirrte, in dem noch Jeder umgekommen war, der ihn betreten hatte. Er wußte nicht, wie er in diese schreckliche Wildniß gerathen: er war auf der rechten Straße gewesen, aber schlaftrunken hatte er nicht gemerkt, daß er von ihr abgekommen. Zwar leuchtete ihm der Vollmond (Hölle XX, 127); aber dennoch erlag er fast der Angst vor den Schrecknissen des Waldes. Endlich gelangt er gegen Morgen an das Ende der Thalschlucht, die Wildniß hört auf, er steht am Fuße eines Hügels, dessen Gipfel schon von der aufgehenden Sonne bestrahlt wird.

Er ruht ein wenig:

Und wie ein Schiffer, der den Strand gewonnen,
Dort keuchend starret in des Meeres Tiefen,
Entsetzt ob der Gefahr, der er entronnen:

so blickt er nach dem Walde zurück, in dem er eine so bange Nacht verlebt hat. Dann wandert er weiter: seine Absicht ist, jenen köstlichen Berg zu ersteigen, von welchem alle Wonne ausgeht —

il dilettoso monte,
Ch'è principio e cagion di tutta gioia.
(Hölle I, 77.)

Es ist also das wahre Heil, nach welchem Dante strebt, nicht ein „Phantom des Glückes."

Kaum hat er nun einige Schritte gethan, so erblickt er einen Panther, der ihm den Weg vertritt, so daß er mehrere Male umkehren will. Aber beim Anblick des sonnigen Hügels und gestärkt durch die Frische der Morgenstunde, ist er wohlgemuth: er hofft alles Gute von dem buntgefleckten Thiere und setzt seinen Weg fort. Ja er denkt sogar daran, mit einem Stricke, den er bei sich führt, den Panther zu fangen (Hölle XVI, 106).

Plötzlich bleibt er stehen: er sieht mit Schrecken einen Löwen, der, vom Hunger gequält, mit erhabenem Haupte sich nähert. Endlich stürzt ihm eine gierige dürre Wölfin entgegen, und nun verliert er jede Hoffnung, zum Gipfel des Berges zu gelangen: sie scheucht ihn in den Wald zurück.

Da erblickt er dort unten eine Menschengestalt, die er anruft: „Erbarme dich meiner." Jener erwiedert ihm zuerst, er sei kein Mensch, sondern ein Schatten — er sei Virgil; und fragt ihn: „Warum erstiegst du den köstlichen Berg nicht?" Dante zeigt weinend auf die Wölfin und bittet Virgil, ihn

vor dem grimmigen Thiere zu schützen. Virgil antwortet: „Eine andere Straße mußt du gehen, wenn du dich aus dieser Wildniß retten willst; jene Wölfin läßt Niemanden in Ruhe, der ihr in den Weg kömmt,[61] sondern sucht Alle zu tödten, die ihr begegnen. Sie ist unersättlich; vielen Thieren gattet sie sich, und dieß wird dauern, bis einst der Windhund kommen und sie umbringen wird. Der wird nicht von Erde noch von Metall sich nähren, sondern von Weisheit, Liebe und Tugend und wird das unglückliche Italien erlösen. Ueberall wird er die Wölfin verfolgen, bis sie in die Hölle zurückkehrt, woher sie stammt. Drum rathe ich, daß du mir folgest; ich will dich erretten durch die Räume des Jenseit, will dir zeigen die Stätten der ewigen Qualen und das Dulden der hoffenden Seelen im Fegefeuer. Begehrst du noch die Wohnungen der Seligen zu schauen, so wird eine würdigere Seele dich führen."

Sie treten die Wanderung an. —

Ich sage hier mit kurzen Worten, wie ich jenen Anfang der divina commedia verstehe.

Dante hat von sich der rechten Straße verirrt und ist in ein wüstes Leben gerathen. Wie er aus seiner geistigen Schlaftrunkenheit zu sich kömmt, empfindet er die bitterste Reue. Er erreicht endlich einen Punkt, wo er hoffen darf, das zu erreichen, was ihm fehlt: nämlich Seelenfrieden. Dieß ist der köstliche Berg, den er zu erklimmen sucht. Der Weg, auf dem er zu innerem Frieden gelangen möchte, ist die politische Laufbahn. Da muß er nun zuerst zagen bei dem Anblicke des Pardels; d. h. der unruhigen Demokratie

von Florenz mit ihren Parteiungen, namentlich der Schwarzen und Weißen. Dennoch hoffte er mit dieser Gefahr durch ein kluges Verfahren fertig zu werden. Aber nicht lange darauf erblickt er den hungrigen Löwen: von den verbannten Schwarzen und speziell von Corso Donati, dem all sein Besitz von den Prioren genommen war, droht eine weit ernstere Gefahr. Und alsbald stürzt ihm die Wölfin entgegen: das Pabstthum — d. h. zunächst Bonifazius VIII. — nimmt ihm durch sein Verfahren im Winter 1301—2 jede Aussicht, auf jenem Wege zum Frieden mit sich selbst zu kommen.

Was soll er nun thun? Er beschließt, von den Lehren der menschlichen Weisheit (Virgil) und der göttlichen Offenbarung (Beatrice) sich leiten zu lassen und auf dem Wege, den sie ihn führen, das Heil zu erreichen; d. h. durch eifriges Forschen über des Menschen Bestimmung auf Erden, über das Jenseit und über Gottes Weltordnung.

Virgil verheißt einen künftigen Retter — den Windhund — der Italien erlösen und die Wölfin in die Hölle treiben wird. Denn in dem verdorbenen und verrotteten Pabstthum jener Zeit erblickt Dante die incarnirte Habsucht und sagt deßhalb: so wie es jetzt ist, stammt das Pabstthum aus der Hölle. Unter dem Retter hat man zunächst an einen gerechten Kaiser zu denken, auf den Dante hofft.

Virgil nun und Beatrice sind nicht allegorische Figuren zu nennen; sie sind vielmehr Symbole. Virgil ist die Weisheit, soweit der Mensch durch eigene Geisteskraft sie sich erringen kann; aber er ist zugleich wirklich und wahrhaftig

der Mantuaner, von dem die Aeneis verfaßt worden. Beatrice ist die göttliche Offenbarung, die Kunde von Dem, was der Mensch allein durch seinen Verstand nicht erforschen kann; aber sie ist zugleich wirklich und wahrhaftig die schöne Frau, welche Dante einst zu Florenz liebte.

Dante wählte gerade Virgil zu seinem Führer, weil er in ihm seinen Meister und sein Muster in der Dichtkunst erblickte:

Mein Meister und mein Vorbild, sei gegrüßet!
Du bist's allein, dem ich den Styl verdanke,
Der so mit Ruhm mein Leben hat versüßet.

Tu se' lo mio maestro e'l mio autore,
Tu se' solo colui, da cu' io tolsi
Lo bello stile, che m' ha fatto onore.

Ferner, weil ihm Virgil als der erste Sänger des heiligen römischen Reiches galt, welches er selbst ja mit so warmer Begeisterung pries.

Und welche Seele hätte ihn durch den Himmel und zu Gott leiten sollen, wenn nicht Beatrice, die ihm stets als der Inbegriff aller Anmuth und Tugend erschienen und so früh von der Erde abberufen war? Ehe noch Alter oder Krankheit die holde Blüthe berührt hatten, war sie geknickt worden im vollen Lichte ihrer Schönheit. Und so stand dieser Stern seiner Jugend dauernd vor Dante's Seele, in demselben wunderbaren Glanze, wie zu jener Zeit, da er mit verzücktem Auge zu ihm emporgeblickt hatte.

XLIII.

Wenn ich nun mich rüste, den beiden Dichtern, dem lebenden und dem todten, auf ihrer Fahrt zu folgen, so gedenke ich doch nur eine magere Reiseskizze zu entwerfen.

Schauen wir zuerst den erhabenen Schatten an, der uns führt — ein seltsames Wesen, das ist und nicht ist. In der That: Dante ist an der Schwierigkeit, die Todten zu schildern, in einer Weise gescheitert, welche einen Leser von lebhafter Phantasie oft unangenehm berühren muß. Die Schatten haben sämmtlich eine heisere leise Stimme: daß Dante am Leben ist, erkennen sie an seinem lauten Reden (Hölle XVIII, 52); dennoch sind sie im Stande zu singen, zu schreien, zu heulen, zu bellen. Dante's Freund Casella singt so wunderbar schön, daß Alle entzückt sind, die es hören. Ihr Körper ist ein unbestimmtes Etwas und Nichts, der Einbildungskraft ganz unfaßbar. Den Strahlen der Sonne (am Läuterungsberge) bietet ihr Leib, und selbst ihre Kleidung keinen Widerstand: die Schatten werfen keinen Schatten, so daß Dante erstaunt ist,

als nur vor mir alleine
Ich einen Schatten auf der Erd' erblickte.
(Fegef. III, 20.)

Sie sind so völlig wesenlos, daß Dante im dritten Kreise der Hölle über eine Ebene schreitet, auf der eine Menge von Sündern am Boden liegen und sein Fuß tritt

so leicht durch ihre Leiber, als wäre der Weg vollkommen frei. Dennoch fühlen sie natürlich Frost und Hitze und Wunden und die andern Martern der Hölle. Auch vermag Dante einen dieser körperlosen Verdammten dadurch zu quälen, daß er ihm das Haar zerzaust. Wie Virgil am Läuterungsberge seinen Landsmann, den Troubadour Sordello erblickt, umarmen sie einander und bleiben lange in dieser Stellung; aber weiter aufwärts, da Statius „der liebliche Dichter" ihm die Kniee umfassen will, erinnert ihn Virgil, daß er etwas Unmögliches versucht.

Nicht so, mein Bruder
So du wie ich, wir sind ja Beide Schatten.

Und Statius erwiedert, daß er in der Ueberraschung Virgil vor sich zu sehn ganz ihren Zustand vergessen:

Unser Nichts kam ganz mir aus dem Sinne,
Ich that mit Schatten wie mit festen Dingen.

Dante will seinen Freund Casella umarmen, aber er vermag es nicht: dreimal versucht er es, allein seine Arme fahren mitten durch den Schatten hindurch und kehren zur Brust zurück. Aber von Virgil wird Dante ohne Mühe getragen.

XLIII.

Durch die Pforte mit der furchtbaren Inschrift treten wir in die Vorhölle, das düstere Reich der Schlaffen und Feigen, die weder gut noch schlecht gelebt haben; denen der Himmel

verschlossen ist, und die man in der Hölle selbst verachtet. Wie durch einen Wirbelwind werden sie ruhelos umhergetrieben, von Fliegen und Wespen verfolgt und gepeinigt.

Kein Wort von ihnen mehr! Gehn wir vorüber.
Non ragionar di lor, ma guarda e passa.

Sie kommen zum Acheron mit seinem trüben sumpfigen Wasser, wo unzählige Seelen der Ueberfahrt harren; denn trotz ihrer Angst treibt ein unwiderstehliches Verlangen sie vorwärts dem Ort ihrer Strafe zu. Charon der greise Fährmann, ein Dämon mit Augen, wie Kohlen, und mit wolligen Wangen, weiset Dante zurück, bis Virgil ihm sagt, nach einem Befehl von oben habe dieser Lebende die Wanderung angetreten. Inzwischen hat Charon jene Seelen angerufen: „Ihr bösen Seelen!"

Ich werde euch an jenes Ufer bringen
In ew'ge Finsterniß, in Brand und Kälte!
(Hölle III, 84.)

Die müden und nackten Schatten verfärben sich alsbald, klappern mit den Zähnen, fluchen Gott und ihren Aeltern, dem Ort und der Stunde ihrer Geburt. So drängen sie sich in den Kahn.

Virgil und Dante bleiben noch zurück. Plötzlich bebt die Erde; ein Sturm erhebt sich mit purpurfarbenen Blitzen. Dante sinkt ohnmächtig zu Boden. Wie er erwacht, befindet er sich am jenseitigen Ufer: er erzählt nicht, wie er herübergekommen.

Sie stehn nun am Rande des Höllenkraters: das Auge nimmt von hier oben nichts wahr; nur die Stimmen der Gemarterten dringen herauf wie Donner. Der Kreis, in den sie zuerst eintreten, wiederhallt von Seufzern. Es ist der Wohnsitz derjenigen, denen wohl der Himmel offen stehen würde, wenn sie die Taufe empfangen hätten. Von hier nahm einst Christus Adam, Abel, Noah, Moses und so viele frommen Seelen mit sich zum Himmel; vor dem hatte nie ein Mensch die Wohnungen der Seligkeit erblickt.

Sieh welch ein edler Kreis von großen Geistern! So daß wir beinahe schwanken möchten, wenn man uns die Wahl ließe zwischen dem Himmel und diesem ersten Kreise der Hölle. Wie sie durch die Schatten dahingehen, ertönt plötzlich der Ruf:

Bringt Preis und Ehre dem erhabenen Dichter!
Sein Schatten kehrt zurück der uns verlassen.

Onorate l' altissimo poeta!
L' ombra sua torna, ch' era dispartita.

(Hölle IV, 80.)

Es ist Homer, Horaz, Ovid und Lukan, welche nun mit Virgil auch Dante unter sich aufnehmen und ihm Ehre erweisen. Sie gehen mit einander in ein herrliches Kastell, dessen Mauern eine grüne Wiese einschließen. Da erschaut Dante Elektra, Hektor, Aeneas; dort Cäsar mit den Falkenaugen; weiterhin den älteren Brutus, und abgesondert von den übrigen Saladin. Ferner die großen Philosophen der Alten: Sokrates, Plato, vor Allen aber Aristoteles, dem

Bewunderung Alle, Alle Ehre zollen.

Die Qual dieser Seelen besteht in ihrem hoffnungslosen Sehnen. —

Sie steigen in den zweiten Kreis hinab, der an Umfang kleiner, an Qualen größer ist. Der Höllenrichter Minos, ein geschwänzter Dämon, ruft sie gleich anfangs zähnefletschend an; doch beruhigt ihn Virgil.

Der Ort ist dunkel; er brüllt wie eine sturmgepeitschte See; eine Höllenwindsbraut wirbelt die Geister umher. Die Dichter bleiben am Rande stehn. Es sind die fleischlichen Sünder, die hier leiden. Endlich ziehn sie in langen Reihen vorüber, wie Kraniche fliegen: da ist Semiramis, Dido, Helena, Kleopatra, Achilles und Paris unter den übrigen Tausenden.

Und siehe wie der Sturm etwas schweigt, Francesca da Rimini und ihr Geliebter!

Ich hob das Haupt und sprach: „Mir fehlts an Worten!
Daß all das süße Träumen, all das Sehnen
Sie brachte zu den schauderhaften Pforten!"

Und wandte wiederum den Blick zu Jenen
Und ich begann: „Francesca, deine Qualen
Ach, zwingen mich zu bittren Mitleidsthränen!"
(Hölle V, 112.)

Doch gehn wir weiter. Jene Stelle ist unsäglich schön und darum leider so berühmt.

Ich wollte, Dante hätte sie etwa in einen geheimen Schrein schließen können und nur denen den Zutritt gestattet, welche solche Poesie zu würdigen wissen. Man findet fast nirgends etwas Aehnliches: einzig aus den Fragmenten der Sappho haucht ein Geist, der an Dante's Francesca erinnert. —

Sie steigen in den dritten Kreis: ein kalter, schwerer Regen, Hagel, Schnee — das Alles zu einer trüben Feuchtigkeit vermischt wandelt die Erde in einen stinkenden Morast, in welchem die Schlemmer Strafe leiden. Cerberus, „der große Wurm, der Dämon" krallt und schüttelt sie. Die beiden Dichter wandern über die Ebene dahin durch die „häßliche Mischung von Regen und Geistern." Dante trifft auf seinen Landsmann Ciacco und spricht mit ihm, bis die Kraft des Sünders versagt: er fängt an zu schielen, stiert Dante an, neigt sein Haupt und stürzt zu Boden.

Virgil spricht:

So wird er liegen,
Bis einst die himmlische Posaun' ertönet,
Wann kommen wird, der nicht ist zu besiegen.

Zum traur'gen Grab alsdann ein Jeder stöhnet,
Er wird sein Fleisch und sein Gebein versammeln,
Wird hören, was in Ewigkeit fortdröhnet.

Ciascun ritrovera la trista tomba,
Ripigliera sua carne e sua figura,
Udira quel che in eterno rimbomba.

Sie kommen zu dem Punkt, wo man zum vierten Kreise hinabsteigt, und wo Plutus Wache hält über die Geizigen und die Verschwender. Die verdammten Seelen quälen einander: hier sucht ein Verschwender seine Last zu wälzen; ihm entgegen stämmet sich ein Geizhals und möchte dieselbe Last in der anderen Richtung weiterschaffen. In ansehnlicher Zahl ist die Kirche vertreten

Päbst und Kardinäle,
In denen Habsucht ihre Blüth' entfaltet.

Ein neuer Abgrund — der fünfte — thut sich vor ihnen auf: der Weg zum Styx und in die Stadt des Dis. Sie gelangen zu einer siedenden Quelle, die durch eine Kluft abfließt: in einem dunklen graurothen Sumpf sammelt sich das Wasser. Das ist der Aufenthalt der Zornigen.

Statt am Lichte uns zu laben,
Deß Strahlen jeden Erdentag versüßen,
Barg unser düst'res Herz nur Gift und
Nun mögen wir es hier im Schlamme büßen.
(VII, 121.)

In einem großen Bogen dem Sumpf entlang gehend gelangen die Dichter endlich zu dem Thurm, wo der Fährmann die Seelen abzuholen pflegt. Flegyas, durch ein Paar Flämmchen benachrichtigt, läßt seinen Kahn vom jenseitigen Ufer daherschießen wie einen Pfeil. Sie steigen ein, und Dante freut sich, daß sein Landsmann, der hochmüthige Filippo Argenti, so schwer zu leiden hat.

Doch ein Wehgeschrei aus der Ferne lenkt seine Aufmerksamkeit auf die Stadt der glühenden Gräber. Sie landen; über tausend Teufel verwehren ihnen den Weg, verschließen die Thore und flüchten sich. Virgil spricht Dante Muth ein: ein Retter wird erscheinen! Dennoch ist er von großer Bangigkeit ergriffen: er horcht, lauscht, späht; die Luft ist so dick, daß sein Blick nicht weit reicht.

O warum muß er doch so lange säumen!

Endlich ertönt von fern ein Krachen; die Ufer beben; es naht wie ein Sturmwind, der den Wald zerpeitscht. Die Verdammten im Styx fliehen verstört vor dem Engel, der den Sumpf mit trocknen Sohlen überschreitet. Mit der einen Hand wehrt er vom Antlitz die trockene Luft ab. Mit strafenden Worten hält er den Teufeln ihren wahnwitzigen Widerstand vor, bei der ersten Berührung mit seinem Stäbchen öffnet sich das Thor; und er kehrt zurück, ohne zu den Wanderern ein Wort gesprochen zu haben.

Sie treten ein, und finden keinen Teufel drinnen. Der Anblick der Stadt des Dis ist wie der Kirchhof von Arles, nur schrecklicher, voll Wehklage und grauser Marter. Ihr Weg führt sie zwischen den Gräbern und der Stadtmauer hin.

— Sieh Farinata — der sich aufgerichtet,
Vom Gürtel aufwärts wirst du ganz ihn schauen. —
Schon hatt' ich mein Gesicht auf seins gerichtet;
Und er erhob sich mit der Brust und Stirne,
Als ob die Hölle nicht den Stolz vernichtet.

Farinata degli Uberti befragt ihn fast verächtlich: „Wer waren deine Vorfahren?“ Als er sie ihm genannt hatte „hob er ein wenig die Brauen in die Höhe.“

Dann sprach er: „Grausam waren sie entgegen
Mir selbst und meinen Aeltern und Genossen;
Ich habe zweimal sie verjagt deßwegen.“

Ob auch verjagt, sie kehrten unverdrossen
(Antwortet' ich ihm) ein Mal wie das andre,
Doch schlecht ward diese Kunst von Euch genossen.

Guido Cavalcanti's Vater erhebt sich an Farinata's Seite, sieht sich um, als ob er Jemanden suchte, und spricht dann weinend: „Mein Sohn, wo ist er? und warum nicht bei dir?"

Und ich zu ihm sprach: Noch bin ich kein Schatte,
Er, der da wartet, führt mich durch die Hölle,
Den euer Guido wohl verachtet hatte.

„Wie doch? Du sprachst: Er hatte! Lebt er denn nicht mehr?" Als er sah, wie Dante zögerte, sank er zurück.

Doch jener andere Kühne, dessen Bitte
Zurück mich hielt, nicht ändert er die Miene,
Noch bog den Hals, noch zuckt' er mit der Seite.

Farinata sagt Dante's Zukunft voraus: „Bevor das Weib, welches hier regiert, fünfzigmal ihr Antlitz verändert hat, wirst du wissen, was jene Kunst werth sei."

Hier ruft den Dante sein Meister zurück. Er folgt gedankenvoll. „Warum bist du so verstört?" Er sagt es.

„Wann du wirst folgen in den hohen Sternen
Ihr, deren schönes Auge Alles siehet,
Von ihr wirst deines Lebens Weg du lernen."
(X, 130.)

Sie verlassen die Stadtmauer, und biegen links ein auf einem Pfade, der in ein Thal führt. Sie steigen langsam, weil es bis da oben hinauf stinket: sie wollen sich erst an den Geruch gewöhnen.

Dieß ist der sechste Kreis, wo die Gewaltthätigen wohnen: die Gewaltthätigen gegen den Nächsten, gegen sich, gegen Gott.

Der Ort ist steil, wo sie klettern: wie der Bergsturz der Etsch bei Trient. Auf dem Gipfel liegt Minotaurus, der sich vor Wuth beißt, da er sie sieht. Bei Virgils Worten fängt er an zu toben; sie steigen schnell die Furth hinunter, kommen an den Strom von Blut — den Phlegethon — am Ufer jagen Tausende von Centauren dahin. Nessus ruft sie an. Virgil sagt ihm, er würde die Antwort an Chiron geben. Chiron befiehlt dem Nessus, sie zur Furth zu führen.

In dem Phlegethon werden die Tyrannen gequält: Alexander, Dionys, Ezzelin da Romano. Nessus zeigt ihnen Guido von Montfort, der Heinrich III. im Dom zu Viterbo erstach.

— der da durchstach im Schooße Gottes
Das Herz, das an der Themse noch verehrt wird.

Mit der Zeit wird der Fluß so seicht, daß er nur die Füße bedeckt: da ist die Furth — Dante sagt nicht, daß Nessus ihn getragen hat.

Jenseits kommen sie an ein Gebüsch: fahle Blätter, verdrehte Zweige mit Dornen. Wehklagen ziehen durch die Luft; doch ist Niemand da, der sie ausstieße; wenigstens glaubt Dante dieß. Aber wie er von einem Dornstrauch sich einen Zweig bricht, entdeckt er Leben in demselben. Es ist Pietro delle Vigne, der Vertraute Kaiser Friedrichs II.

Ich habe meinem Herren nie die Treue
Gebrochen, der so würdig war der Ehre.

Die Wanderer kommen nun an die Sandwüste, auf welche Feuerflocken herabregnen, wie Schnee in den Alpen bei Wind-

stille. Kapaneus achtet der Funken nicht. Einige liegen auf dem Rücken, Andere kauern an der Erde, noch Andere laufen.

Diese Sandebene —

Der schmerzenreiche Wald ist ihr Ghirlande
Ringsum, und um den Wald der traur'ge Graben.

Sie wandeln am Rande des Waldes, bis sie an einen rothen Bach kommen, welchem sie folgen. Ueber den Rändern des Baches lischt jede Flamme. Schon sind sie so weit vom Wald entfernt, daß Dante ihn nicht mehr sieht; da kömmt eine Schaar, die sehen sie an, wie zur Zeit des Neumondes am Abend Einer den Andern anzusehen pflegt.

Brunetto Latini ruft, da er Dante erkennt: Welch' ein Wunder! Dante gibt in folgenden Worten sein Verhältniß zu Brunetto an.

Im Herzen lebt mir und es mahnt mich mündlich
Eu'r Bild, das väterliche, gute, theure,
Wenn in der Welt Ihr stündlich, stündlich

Mich lehretet, wie sich der Mensch verewigt,
Und wie ich daran denk', so lang ich lebe,
Muß sichs in meiner Sprache offenbaren.

Brunetto empfiehlt ihm seinen Thesaurus.

Es sei dir mein Thesaurus recht empfohlen,
In welchem ich noch lebe.

Schon hören sie das Brausen des Wassers, welches zum nächsten Ringe stürzt. Dante hat einen Strick um den Leib,

Und mit ihm dacht' ich mir einmal den Panther,
Den Panther mit dem bunten Fell zu fangen.

Virgil wirft ihn hinunter. „Da sieh es, was die ganze Welt verpestet.“ Virgil winkt Geryon. Sein Antlitz ist das eines gerechten Mannes; zwei Tatzen haarbedeckt bis zu den Schultern; Knoten und Schildchen auf Seiten und Rücken — so erscheint Geryon am steinigen Saume der Sandwüste, der Schwanz hängt ihm hinunter

— wie sich bei den deutschen Schlemmern
Der Biber setzt, um seinen Fang zu machen.

Virgil spricht allein mit Geryon und steigt dann auf ihn hinauf; Dante kommt und setzt sich auf die Schulter, wo ihn Virgil faßt.

So gelangen sie zu den zehn konzentrischen Gräben. Dieselben sind von Stein und eisenfarben. Klippen bilden die Brücken über sie hin. In ihrer Mitte ist ein großer Brunnen.

Die Dichter gehen links und sehen rechts hinein.

In dem ersten Graben befinden sich Kuppler und Verführer. Viele Bologneser! Sie treffen einen Felsen und gehen hinüber. Unten werden Kuppler von Teufeln gepeitscht.

Der zweite Graben ist mit Koth gefüllt; darin befinden sich die Schmeichler und zerschlagen sich die Köpfe.

In dem dritten Graben sind eine Menge von Gruben, wie die Taufgruben zu St. Giovanni; aus jeder Grube ragen Füße hervor, der übrige Leib steckt drinnen. Es sind Simonisten, die hier brennen.

„Bist du schon nahe, Bonifazius?"

Es ist Pabst Nikolaus III. Orsini, der so fragt. Dante, der dicht an den Rand des Rundgrabens gestiegen ist, schilt ihn.

Ich würde noch viel härt're Worte brauchen,
Da Eure Habsucht alle Welt betrübet,
Die Guten tretend und die Bösen hebend.

Euch Hirt, gewahrte der Evangelist auch,
Als Jene, welche auf den Wassern sitzet,
Von ihm gesehn ward buhlen mit den Königen.
— — — — — — — — — —

Ach Konstantin, wie vielen Uebels Mutter
War, nicht dein Uebertritt, nein jene Schenkung,
Die von dir nahm der erste reiche Vater.

Virgil trägt Dante vom Abhange hinauf auf die Höhe.

Im vierten Graben sind diejenigen, welche durch Zauberei haben die Zukunft ergründen wollen: das Gesicht haben sie im Nacken, und sie weinen. Bei diesem Anblick bricht auch Dante in Thränen aus. Virgil schilt ihn darüber.

„Noch bist du von den Thoren?
Hier lebt das Mitleid, wenn es recht gestorben,
Wer ist verbrecherischer wohl, als Einer,
Der über Gottes Richtspruch Leid erworben?"

Da ist Amphiaraus, Tiresias und Manto, die Gründerin von Mantua.

Im fünften Graben werden die Bestechlichen gestraft. Wie im Arsenal der Venetianer Pech siedet, so auch hier.

Hinter ihnen kömmt ein schwarzer Teufel, der einen Lucchesser Rath geschleppt bringt.

Virgil sagt Dante, er möchte sich hinter einem Felsen verstecken, damit man ihn nicht sähe. Sie schreiten gleich über den Fels zum Rand des sechsten Grabens; Virgil geht vor, spricht mit den Teufeln: ruft dann Dante aus seinem Versteck. Die Teufel nehmen eine drohende Haltung an; er zittert, wie das Volk, das aus Kaprona abzog. Malacoda bringt sie zur Ruhe; belügt aber dann Virgil, der sechste Bogen wäre zertrümmert seit Christi Höllenfahrt, dafür wäre ein anderer Fels nahe. Er schickt zehn Teufel mit, um die Lästerer da zu ducken.

Dante warnt Virgil, der ihn tröstet.

Die Teufel fassen einen Knecht des Königes Thibaut von Navarra. Der belügt sie, und macht sich frei. Zwei Teufel fallen hinein, werden aber sofort mit Haken wieder herausgeholt. „Und wir verließen sie in dem Gewirre."

Die Teufel setzen ihnen nach. Virgil nimmt Dante auf seinen Busen und segelt zum sechsten Graben hinab. Da sind die Heuchler, betünchtes Volk, in Bleikutten, die von außen Gold vorstellen; sie weinen und gehen unter ihrer Bürde sehr langsam. Bei jeder Hüftbewegung sind die Dichter in neuer Gesellschaft. Die beiden frati godenti aus Bologna reden sie an. Dante sieht Kaiphas am Boden liegen, mit drei Pfählen gekreuzigt, über welchen sie hinmarschiren. Die frati zeigen ihnen den Weg.

Sie klettern und kommen zum siebenten Graben. Das ist der Graben, wo die Diebe von Schlangen gequält

werden. Wie Einer zu Asche wird vom Schlangenbiß und sofort wieder aufsteht; wie der Centaur Cacus kömmt mit Schlangen beladen und auf der Schulter ein Drache — es sind vortreffliche Schilderungen.

Sie wandern fort auf der zerfallenen Brücke.

Sie kommen zum achten Graben. Wie Glühwürmer, so erscheinen ihnen die bösen Rathgeber: in Flammen stecken sie, die Sünder. Eine Flamme mit zwei Spitzen enthält Diomed und Ulysses! Virgil ruft sie an; und das größere Horn antwortet: er erzählt von seinem Drange, die Welt zu sehen, und menschliche Laster und Tugenden. Zum Purgatorium wäre er endlich gefahren und dort umgekommen.

Guido von Montefeltro hört den Lombarden Virgil mit Ulysses sprechen; er versucht zu sprechen: ein wirrer Schall geht aus der Flamme hervor; zuletzt artikulirte Töne.

Er fragt, ob das Volk in der Romagna Krieg oder Frieden habe; denn von den Bergen stammte er, die Urbino von dem Joche trennten, aus dem der Tiber vorbricht. Dante erwiedert: O Seele, die Romagna ist nicht und war auch niemals befreit von Krieg.

Guido erzählt: da Dante nicht auf die Erde zurückkehren würde, so wollte er ihm berichten: es wäre sein Treiben nicht nach eines Löwen, sondern eines Fuchses Weise gewesen; er hätte so arg Hinterlist getrieben, daß sein Ruf über den Erdkreis gedrungen wäre. Zuletzt hätte er beschlossen, Mönch zu werden, um seine Sünden zu büßen. Aber der Fürst der neuen Pharisäer Bonifazius hätte ihn rufen lassen — weder

sein höchstes Amt noch die heiligen Weihen in sich beachtend — und hätte zu ihm gesprochen:

„Dein Herz sei ohne Bangen.
Ich absolvir' dich, und du wirst mich lehren,
Wie Paläſtrina ich mir kann erlangen.
Den Himmel kann ich öffnen und verwehren,
Das weißt du ja."

Er hätte darauf geantwortet:

„Langes Versprechen und ein kurzes Halten
Wird auf dem hohen Stuhl dich siegen lassen."

Im neunten Graben befinden sich die, welche Zwietracht gestiftet. Wenn alle Verstümmelten aus Apulien kämen, von Cannä bis Ceperano und Tagliacozzo — so wäre es nichts gegen diesen Graben.

Einer geht gespalten vom Kinn mitten durch den Leib, so daß ihm die Gedärme zwischen den Beinen hängen. Das ist Mahomet. Curio, der Cäsar über den Rubikon trieb, geht einher mit ausgeschnittener Zunge. Mosca, der da sagte: cosa fatta capo ha — erscheint mit abgeschnittenen Händen. Bertrand de Born trägt seinen Kopf in der Hand.

Dieser Graben hat 22 Miglien im Umfang.

Im zehnten Graben werden die Verfälscher bestraft. Sie schreien so, daß Dante sich die Ohren zuhält.

Welch' Schreien wär', wenn aus den Krankenhäusern
Von Valdichiana zwischen Heu- und Herbstmond,
Und von Maremma und Sardinien alle
Leidweh'n in einer Kluft vereinigt wären.

Einige liegen auf dem Bauche, ein Anderer auf der Schulter eines Dritten, auch kriechen Einige. Wegen Alchimie sitzen Verschiedene dort. Meister Adam, der Falschmünzer, hat die Wassersucht und einen grauslichen Durst.

„Und jetzt ach, hätt' ich nur ein Tröpflein Wasser!
Die Bächlein, welche von den grünen Höhen
Des Casentin zum Arno niedergehen;
Kühl machend ihre Bett' umher und üppig,
Stehn immerdar vor mir."

Neben ihm sitzen Potiphars Weib und Simon, der die Trojaner betrog. Simon und Meister Adam schimpfen und schlagen einander. Virgil schilt Dante, daß er es gern hört —

Es ist gemeine Lust, das gern zu hören.

Dieser Graben hat elf Miglien im Umkreis und ist etwa eine halbe Miglie breit.

Im Dämmerlicht gehn sie über den zehnten Graben zum Rande des Brunnens. Sie hören ein Horn, stärker als der Donner. Dante sieht Thürme: es sind gefesselte Giganten, die im Brunnen stehn, am Rande bis zum Nabel. Er nimmt einen Riesen wahr: Nimrod. Vom Nabel bis zum Haupthaar ist er so groß, daß drei Friesen nicht so hoch gereicht hätten. Dreißig Spannen ist der Ort, wo man den Mantel heftet.

Virgil: „Tobe in dein Horn." Nimrod versteht keine Sprache, sowie auch ihn Niemand versteht.

Sie gehn links hin; sie sehn da andre Giganten und kommen endlich zu Antäus, der redet und nicht gefesselt ist.

Virgil bittet ihn, er möchte sie hinabsetzen, wo den Cocytus die Kälte fesselt. Er greift Virgil mit den Händen; Virgil faßt Dante — so setzt sie Antäus hinab.

Nun sind sie im trübseligen Abgrund; in der Caina, wo die Verräther gestraft werden.

„Geh so, daß du nicht tretest mit dem Hacken
Die Brüderhäupter, die elenden, armen."

Er steht auf einem See wie von Glas; darin stecken fahle zähnklappende Verdammte. Ugolino und Ruggieri in ein Loch gefroren! Das eine Haupt (Ugolino) bedeckt das andre, fressend und schnaufend. Ugolino wischt sich den Mund und erzählt seine Leidensgeschichte.

„Ach Pisa, Pisa, Schandfleck jener Völker
Des schönen Landes, wo das si ertönet."

Sie kommen an Andere, die überrücks liegen. Dante weicht jede Empfindung aus dem Gesicht; dennoch spürt er Wind.

Satan erscheint wie eine Mühle bei Nacht oder in dichtem Nebel. Er sitzt im Eise bis zum Gürtel. Vor dem Winde, den er mit den Flügeln macht, geht Dante hinter Virgil.

„Da schau den Dis (sprach er) und schau die Stätte,
Wo es sich ziemen wird, daß Muth dich waffne."

Satans rechtes Gesicht ist zwischen weiß und gelb; das linke schwarz; jenes in der Mitte blutroth. Er spricht nichts;

sondern quält Judas Ischarioth, der den Kopf im blutrothen Rachen hat und die Beine draußen; er quält Brutus im schwarzen Rachen und Cassius in dem andern; beide haben den Kopf nach unten, geben keinen Laut von sich und verdrehen sich nur.

Dante umschlingt den Hals Virgils; sie schlüpfen durch die Flügel und klettern an den Zotten hinab und hinauf.

Darauf geht Virgil von des Satans Leibe ab; er kömmt an eine Felsenöffnung, setzt Dante auf dem Rande nieder und folgt dann selbst.

XLIV.

Kann die mittelaltrige Vorstellung von der Hölle überhaupt ein Gegenstand für einen Dichter sein?

Diese Frage so gestellt ist natürlich überflüssig; denn Dante hat diese Hölle beschrieben, und kein Mensch zweifelt daran, daß er ein Dichter war. Trotzdem möchte ich diese Frage untersuchen. Worauf ich nämlich hinaus will, das ist Folgendes: die mittelaltrige Vorstellung von der Hölle kann allerdings ein Gegenstand für einen Dichter sein; aber nur innerhalb gewisser Gränzen; und es ist die Frage, ob Dante diese Gränzen nicht hie und da überschritten hat.

Man denke an die bekannten Untersuchungen Lessings über die Gränzen der Malerei und Dichtkunst.

Wenn die Frage gestellt würde: Kann die mittelaltrige Vorstellung von der Hölle ein Gegenstand für einen Maler

sein? — so würde die Antwort beinahe unbedingt lauten: Nein! Denn die Vorstellung ist zu häßlich. Ich sage beinahe unbedingt; denn ich kenne wohl das Gemälde von Delacroix, wo Dante und Virgil dargestellt sind, wie sie über den Styx fahren. Indessen auch hier wird dem Zuschauer Flegyas nicht gezeigt; man sieht nicht sein Gesicht, sondern nur den Rücken. Es sind allerdings Gemälde der ganzen Hölle vorhanden, aus dem 16. Jahrhundert; aber dieselben sind so ausgefallen, daß man sich sofort abwendet, wenn man nur einen Blick darauf geworfen hat; — und nur der Geschichtsforscher wird sich diese Gemälde merken als sprechende Belege für die Rohheit der Zeit, in der sie entstanden sind.

Wir können nun der Frage näher treten, ob die häßliche mittelaltrige Vorstellung von der Hölle ein Gegenstand für die Poesie sein könne. Wir werden sagen müssen: Ja, sie kann es sein; allein nur bis auf einen gewissen Grad; der Dichter muß sich davor hüten, daß er nicht allzusehr zum Maler werde. Seine Schilderungen dürfen nicht zu genau sein; er muß einen Schleier über die Hölle ziehn, damit wir möglichst wenig sehn; denn der Gegenstand, so nackt und bloß, ist häßlich. Ich glaube nun, daß Dante dem Leser zuweilen etwas zu viel zeigt; daß der Schleier, welchen auch er über die Gräuel der Hölle zieht, zuweilen etwas zu durchsichtig wird.

Wer die Hölle gelesen hat, der wird mir Recht geben, wenn ich behaupte: man wird dieser Poesie erst dann recht froh, wenn man vergißt, daß man sich in der Hölle befindet. Die Situation, in der wir Ugolino und Ruggieri erblicken, ist ohne Zweifel so häßlich, daß selbst die schönsten Verse

nicht hinreichen, um diesen Eindruck zu verwischen. Und wenn wir sehn, wie Dante hingeht zu einem der trotzigen Sünder, die da im Eise Strafe leiden, und ihn an den Haaren rauft — damit jener Sünder seinen Namen nenne und Dante's Neugier befriedige — so möchten wir in der That lieber, daß er den armen Schelm in Ruhe ließe.

Ein Geschichtschreiber der italiänischen Poesie zählt in seinem Abschnitte über Dante alle die einzelnen Höllenqualen auf und ruft dann in großer Begeisterung: Wie mannichfaltig sind diese Strafen! Und wie sinnreich sind sie angeordnet! — Nun ja, mannichfaltig und sinnreich — immerhin! Aber so nackt sollte der Dichter sie uns nicht zeigen; sie sind so wenig poetisch wie eine mittelaltrige Folterkammer.

XLV.

Als die unglücklichste Gestalt in der Hölle ist mir immer der Teufel erschienen. Es ist freilich begreiflich, daß hier auch die dichterische Kraft eines Dante scheitern mußte. Und bei dem Plane, welchen er sich entworfen hat; da er nun einmal durch die Hölle wandern, da er uns alle Verhältnisse dort zeigen und unsern Sinnen deutlich vorführen will — habe ich keine Idee, wie er den Teufel anders hätte zeichnen können.

Der Satan in Miltons verlorenem Paradiese ist eine furchtbare, aber doch wahrhaft poetische Gestalt. Miltons Satan zeigt überall, daß er ein gefallener Erzengel ist. Er ist

der Herrscher der schwarzen Höllenschaaren, und bewährt nun als solcher auch die Majestät des Herrschers. Er ist der Vater alles Bösen und offenbart nun auch alle Energie und Furchtbarkeit des Bösen. Er ist der Antichrist; sein Sinnen und Trachten geht einzig dahin, das Reich Gottes zu stören, aber er fühlt sich in dem Besitz einer so großen Kraft, daß er trotzig den Kampf mit Gott zu führen wagt, und fast hat es den Anschein, als wäre er nicht ohne einige Hoffnung auf Sieg.

Wie großartig ist dieser Feind Gottes in seinem Stolz gezeichnet. „Wenn wir das Feld verloren haben — so redet er einen seiner Genossen an — so ist doch nicht Alles verloren. Der unbesiegbare Trotz, die Rache, der Haß bleibt uns, und der Muth, dem allmächtigen Tyrannen nicht zu weichen. Unsre Waffen sind stark, wir sind durch Erfahrung gewitzigt; wir werden jetzt mit besserem Erfolg den unsterblichen Kampf führen mit unserm großen Feind.“ Und mit welchem Frohlocken begrüßt er sein neues schreckliches Reich: „Hier wenigstens werden wir frei sein; hier werden wir herrschen! Und es ist besser in der Hölle zu herrschen, als im Himmel zu dienen.“

Milton konnte den Satan so schildern, weil er uns nicht geradezu in die Hölle führt; weil er nicht zu zeigen hat, daß dort Sünder gestraft werden; denn die Menschen waren ja noch nicht geschaffen. Milton stellt nur das Reich des Teufels als dunkeln Hintergrund dem Lichtreiche Gottes gegenüber.

Wenden wir uns nun zur divina commedia, so finden wir da freilich einen andern Lucifer. Dante's Teufel ist häß-

lich, man kann sagen: ekelerregend — aber nicht furchtbar. Er hat Nichts von einem Herrscher an sich, Nichts von einem gefallenen Engel. So grausig und widerwärtig sein Aussehen ist: so leidet er doch selbst Strafe, und ist seinerseits wiederum nichts als eine Strafmaschine. Wie Dante mit Virgil in den tiefsten Schlund der Hölle kömmt, sieht er Lucifer mit der Brust aus dem Eise des Cocytus ragen. Er hat drei Gesichter: unter jedem dieser drei Gesichter ein Flügelpaar, womit er sich beständig aus dem Flusse zu heben sucht; aus sechs Augen fließen ihm Thränen über drei Kinne hinab. So ist sein Aussehn: sein Geschäft besteht darin, daß er Judas Ischarioth, Brutus und Cassius martert — jene drei Sünder, die nach Dante's Weltanschauung von allen Feinden des Reiches Gottes die strafbarsten gewesen sind. Aber es scheint, als lebte er nur halb, als wäre er seiner Sinne nicht mächtig. Denn er nimmt Virgil und Dante gar nicht wahr und gibt keinen Laut von sich; daß er lebt, äußert sich nur in seinen Thränen, in der Bewegung der Flügel und darin, daß er jene drei Sünder quält.

Nun paßt diese Schilderung auch nicht gut zu andern Stellen der divina commedia. Z. B. im 27. Gesange des Paradieses sagt St. Petrus: „Der Pabst zu Rom, der auf meinem Stuhl sitzt, hat mein Grab in eine Grube voll Blut und Koth verwandelt; und daran hat der Böse in der Hölle seine Freude." Wenn man aber gesehn hat, wie elend dieser Böse dort im Eise zubringt, so möchte man zweifeln, ob er überhaupt noch einer Freude fähig sei.

Hieran knüpfe ich eine andere Bemerkung. In der mittelaltrigen Vorstellung vom Teufel herrscht ein großartiger Widerspruch — und Dante hat bei seinem Plane nicht anders gekonnt: er hat diesen Widerspruch beinahe in seiner ganzen Schroffheit aufgenommen.

Nach jener Vorstellung ist nämlich Lucifer auf der einen Seite Gottes Feind: er sucht selbst das Reich Gottes nach Kräften zu stören und freut sich also darüber, wenn Menschen, wie jene Päbste zu Rom, ihm darin beistehn. Und auf der andern Seite ist er es doch, der diese Sünder bestraft. Sie, die des Teufels beste Freunde und Werkzeuge sind, werden von demselben Teufel gemartert und zerfleischt.

Der Satan, wie er bei Milton geschildert ist, würde nicht so verfahren können. Wir haben gesehn, mit welch großartigem Hasse er Gott den Krieg erklärt. Er ist aus dem Himmel verstoßen worden, weil er Gottes Sohn, den Messias, nicht als seinen Herrn anerkennen will. Darin besteht sein Abfall; das ist der Grund, weßhalb er aus dem Himmel geschleudert worden ist. Stellen wir uns nun vor, daß dieser gefallene Erzengel in seinem Höllenreiche thront, und daß nun Judas Ischarioth vor ihm erscheint. Was wird er thun? Müssen wir nicht annehmen, daß er ihm entgegengeht, ihm die Hand reicht und sagt: „Ich bin dir großen Dank schuldig; du hast es bewirkt, daß man den, um dessentwillen ich aus dem Himmel verbannt worden bin, an das Kreuz geschlagen hat. Für diesen Dienst will ich dich nach Kräften belohnen. Du sollst einen Ehrenplatz in meinen Reichen haben.“

Und hätte Gott ihm dennoch befohlen, er sollte Judas strafen, so würde er sich geweigert haben.

Es ist wahr: bei Dante wird dieser Widerspruch bedeutend dadurch gemildert, daß er den Teufel fast ohne Regung, ohne Verstand und Freiheit des Willens zeichnet. Wenn er daher Judas Ischarioth martert, so weiß er nicht was er thut. Er ist eben kein König der Hölle; er ist nicht der starke Antichrist, der es wagen dürfte, sich wider Gott zu erheben — sondern er ist eine bloße Strafmaschine. Aber diese Schilderung paßt, wie wir gesehn, nicht zu andern Stellen der divina commedia, wo dem Teufel geistige Kraft und Empfindung zugeschrieben wird.

XLVI.

Wir athmen mit Dante auf, wenn wir aus jener dunklen Höhle an das Tageslicht treten.

Dieser zweite Theil der divina commedia, der uns den Läuterungsberg hinanführt, steht an poetischem Werthe der Hölle in keiner Weise nach: ich finde sogar das Ganze erquicklicher; die Sprache ist ungemein weich und lieblich, und doch fehlt es nicht an Stellen, wo das ganze Feuer Dante's in zornigen und strafenden Worten hervorbricht. In den Schilderungen, den Gedanken und Empfindungen des Fegefeuers offenbart sich überall dieselbe poetische Kraft, wie in der Hölle — und es fehlen hier jene häßlichen Beschreibungen, welche

uns die Hölle mitunter verleiden. Auch werden wir nicht so oft durch Allegorieen gestört; wenigstens zeichnen sich die ersten acht Gesänge durch diesen Vorzug aus. Erst im neunten Gesange tritt Dante durch das Thor des eigentlichen Fegefeuers.

Als Thürhüter des Läuterungsberges treffen wir Cato den Jüngeren, welcher Virgil befiehlt, den Dante mit reiner Binse zu gürten und ihm das Antlitz zu waschen. Virgil wäscht ihn, worauf er die natürliche Farbe wieder erhält, welche in der Hölle verdorben ist. Dann gürtet er ihn mit der demüthigen Pflanze.

Ein Engel führt Geister herüber, darunter Casella, den Sänger und Freund Dante's. Casella umarmt ihn, Dante dagegen vermag es nicht. Seine Arme umfassen den Schatten und kehren, ohne ihn fassen zu können, auf die Brust zurück — wogegen er doch Virgil so fest halten kann. Drei Monden hatte der Engel Casella an der Tibermündung warten lassen. Dort sammelt sich Alles, was nicht zum Acheron hinunterwallt.

Dante fordert Casella auf, wenn ein neues Gesetz ihm nicht den holden Gesang verböte, der sonst alle seine Wünsche beruhigt hätte, ihm damit die Seele zu stärken.

Amor, che nella mente mi ragiona —

beginnt Casella, so daß Alle entzückt sind. Aber Cato schilt, daß sie säumen. —

Sie klimmen die Vorhöhe hinan, wobei Dante erstaunt

ist, daß er nur vor seiner Person einen Schatten sieht. Er sieht den König Manfred, welcher

„Blond war und schön und von gentilem Aeußern.“

Sie steigen aufwärts in einem geborstenen Felsen, auf beiden Seiten sind sie beengt, sie müssen mit Händen und Füßen klettern. Die Sonne steht ihnen im Norden. Der Berg ist so beschaffen, daß er unten schwer zu ersteigen ist; aber je höher man gestiegen ist, desto leichter kömmt man fort. Die Schatten sehn alle Dante an und besprechen sich. Buonconte von Montefeltro (Sohn des Grafen Guido, der in der Hölle bei Ulysses wandelt) erzählt seine Geschichte. Er fiel in der Schlacht bei Campaldino.

Dante befragte Virgil über eine Stelle im 6. Buch der Aeneide. Virgil antwortet ihm darauf; doch bittet er ihn, nicht über solche Sachen zu grübeln — es müßte denn sein, daß Beatrice ihm mehr sagen wollte; er würde sie schauen, lächelnd und glücklich, oben auf dem Gipfel dieses Berges. Dante bittet ihn, eiliger vorwärts zu schreiten; schon würde er nicht mehr müde, wie bisher.

Sordello umarmt seinen Landsmann Virgil — welches Dante zu einem leidenschaftlichen Ausbruch des patriotischen Gefühles veranlaßt.

Es wird Abend — und bei der Nacht (spricht Sordello) kann man nicht aufwärts steigen. Sie suchen eine Ruhestatt in einem kleinen Thale mit farbigen Blumen und tausend Düften. Da sitzt Rudolf, „der wohl Italiens Wunden hätte heilen können“ — jene Wunden

— woran Italien ist gestorben,
So daß es spät durch And're sich erholet.

Philipp III. und Heinrich III. von Navarra, Vater und Schwiegervater Philipps des Schönen!

Von Frankreichs Weh' der Vater und der Schwieger,
Sie kennen sein befleckt und wüstes Leben.
Daher der Schmerz, den fühlen diese Krieger.

Der Abend kömmt.

Schon war's die Stunde, die das Heimweh reget
Den Schiffern und ihr Herz erweicht am Tage,
Da sie die lieben Freunde Gott befohlen.

Eine Seele singt, die Augen zur Höhe gewandt: Te lucis ante terminum. Zwei Engel kommen, der Schlange zu wehren.

Dante trifft den Richter Nino von Gallura aus dem Hause Visconti.

Kein schöner Gruß ward zwischen uns verschwiegen.

Seine Wittwe Beatrice, Marchese von Esti, war Nonne geworden; dann hatte sie den Galeazzo Visconti geheirathet.

An ihr ersieht man recht, wie lange Flamme
Der Liebe währt beim Weibe, wenn nicht Auge
Sie und Berührung öfter neu entzündet.

Die Schlange kömmt; dieselbe wohl, die Even verführte. Sie wendet dann und wann den Kopf zum Rücken und beleckt sich. Als sie hört, wie die grünen Flügel der Engel die Luft zertheilen, flieht sie. —

Currado Malaspini redet den Dante an, was diesen zu einem glänzenden Lobspruch über die Malaspini veranlaßt.

Dante schläft. Lucia kömmt vom Himmel und trägt ihn bis vor das Purgatorium. Virgil folgt. Sie kommen an drei Stufen, darauf steht der Engel mit dem Schwert. Derselbe schreibt sieben P vor Dante's Stirn und sagt, wenn er drinnen wäre, möchte er diese Wunden abwaschen. Er zieht einen Schlüssel hervor, öffnet die Pforte und läßt sie ein.

Sie sind im Kreise der Stolzen.

Dante sieht Bilder an den Wänden: Weihrauchdüfte in Stein gebildet, so natürlich, daß Auge und Nase nicht wußten, was sie dazu sagen sollten. Die Stolzen tragen Lasten.

O Vater unser, der du bist im Himmel,
Nicht weil umschränkt, nein weil du mehr der Liebe
Trägst zu den ersten Wirkungen dort oben.

So betend marschirten sie, wie unter dem Alp. Einer sagt: „Wäre ich nicht gehindert hier durch den Stein auf meinem Nacken" — es ist der Graf Omberto von Santafiore. Dante sieht den Maler Oderisi, der auf den Stolz schimpft. Er (Dante) geht gebeugt und demüthig: so bleiben seine Gedanken.

Ein Engel führt sie zum 2. Kreis die Treppen hinauf; er fegt ihm ein P mit dem Fittig fort. Je mehr die P's ihm

schwinden, desto leichter wird ihm das Steigen. Wie verschieden sind aber diese Kreise von den höllischen! Hier geht man mit Singen ein, dort mit Klagen.

Den zweiten Kreis nehmen die neidischen Seelen ein.

An den Wänden ist kein Bild, der Weg ist schwarzgelb. Die Schatten gehen in Mänteln, welche wie der Weg gefärbt sind. Mit schlechtem Bußgewand bekleidet, Einer auf der Schulter des Andern liegend — so gehn sie einher. Allen durchbohrt ein Eisendraht die Wimper, so daß sie nichts sehen. Der Rgnd ist nicht befriedigt.

Dante sagt, Neid sei nicht sein Fehler, eher fürchte er den Stolz.

Er spricht mit Rinieri de Calboli und Guido del Duca. Guido schimpft über die Romagna.

Wundre dich nicht, wenn ich weine, Tusker,
Wann ich gedenke —
— — — — —

Der Damen und der Ritter, der Aengst' und Muße,
Die uns den Frauendienst eingab und Liebe,
Da, wo die Herzen jetzt so bös geworden.

Virgil klagt, daß die Menschen Gottes Stimme nicht achten.

Der Himmel ruft euch, der sich um euch drehet,
Euch zeigend seine ew'gen Schönheitswunder,
Und euer Auge nur zur Erde siehet,
Weßhalb euch schläget, der da Alles schauet.

Es kömmt ein Engel, dessen Anblick Dante nicht ertragen kann. Die Treppe zum dritten Kreise ist weniger steil; Dante schweigt von dem P, welches der Engel fortgefegt hat. Virgil explicirt die göttliche Liebe: Beatrice würde ihm mehr sagen; nur möchte er zusehn, daß die fünf P verschwänden, gleich den beiden ersten.

Den 3. Umkreis nehmen die Zornigen ein.

Sie wandern in finsterer Nacht unter einem Rauch, der so scharf ist, daß Dante die Augen schließen muß. Virgil muß ihm Führer sein. Marco Lombardo redet ihn an: erörtert eine Theodicee.

Gesetze gibt es, doch wer hält sie?

Rom hatte sonst zwei Sonnen; aber die eine hat die andere verlöscht; das Schwert ist zum Hirtenstab gestellt: da fahren beide schlecht.

Es dämmert im Rauch, wie Nebel in den Alpen vor der Sonne zerrinnen. Sie treten in das Licht, wohin die Zornigen nicht folgen. Ein Engel, der sich im eignen Lichte verbirgt, ruft ihnen zu, wo die Treppe ist — ehe sie gefragt haben.

Virgil: Er thut uns, wie ein Mensch dem andern sollte,
Denn wer auf Bitten harrt und sieht die Noth doch,
Bereitet böslich vor sich auf's Verneinen.

Wie Dante an dem Engel vorübergeht, fühlt er Flügel wehen. Er ist müde: sie steigen die Treppe hinan und ruhen.

Virgil redet von der Liebe.

Und er zu mir: Wieviel Vernunft hier siehet,
Kann ich dir sagen, weiterhin erwarte
Nur Beatricen, weil es Werk des Glaubens.

Den 4. Umkreis bewohnen die Säumigen.

Die Seelen holen sie ein; denn sie laufen. Virgil fragt nach der nächsten Treppe. Der Abt von Santo Zeno in Verona antwortet ihm: sie könnten nicht weilen; sie sollten ihnen folgen.

Die Seelen eilen voran. Dante ist in Gedanken, wie im Traume. Er schläft. Eine häßliche Frau, die aber jeden Augenblick schöner wird, lockt ihn als Sirene. Die Wahrheit faßt ihr Kleid, zerreißt es und zeigt ihren Leib.

Der Engel zeigt ihnen die Treppe. Dante folgt Virgil tief in Gedanken. Virgil erklärt das Traumbild: das wäre die Zauberin — die Weltlust — über welche allein hier über uns geweint würde.

Sie kamen zum 5. Umkreis, wo die Geizigen wohnen.

Leute sitzen weinend am Boden, an Fuß und Hand gefesselt; darunter Pabst Adrian V., der von seinem Pabstthum und seiner Habgier spricht. Letzteres gibt Dante Anlaß zu den Strafworten:

Vermaledeit heißt du, uralte Wölfin,
Die du mehr Raub hast, als all' anderen Thiere,
Mit deinem endlos bodenlosen Hunger!

O Himmel — — — — — —
— — — — — — — — —
Wann wird erscheinen der, dem diese weichet?

Da redet eine Seele trefflich von Fabricius, von Maria's Keuschheit u. s. w. Dante fragt, wer sie sei. Es ist Hugo Capet.

Ich war die Wurzel jener üblen Pflanze,
Die alle Christenlande hat verfinstert,
So daß man gute Frucht nur selten pflücket.

Der Berg zittert und bebt. Gloria in excelsis! singen die Schatten. Statius folgt ihnen; erklärt ihnen, warum der Berg gezittert: Regen, Hagel, Schnee, Thau und Reif kämen nur auf die Vorhöhe, nicht weiter; überhaupt kämen Wolken nicht höher.

Uns zittert er so, fühlt sich eine Seele
So rein, daß sie emporsteht oder regt sich
Zum Aufgang.

Ueber 500 Jahre hätte er gebüßt und fühlte eben freien Willen zu höherem Steigen. Er sagt, er sei Statius aus Toulouse, den man nach Rom gerufen unter Titus. Virgil wäre sein Vorbild gewesen; er würde noch ein Jahr im Fegfeuer geblieben sein, wenn er zu Virgils Zeit gelebt hätte.

Dante lacht hierüber und sagt ihm, er sähe Virgil vor sich.

Sie gehn an dem Engel vorüber, der an Dante's Stirn wieder ein P löscht. In Folge dessen folgt Dante ganz leicht den schnellen Geistern.

Im 6. Umkreise büßen die, welche zu sehr ihrem Gaumen gefolgt sind.

Virgil sagt Statius, daß ihm Juvenal im Limbus von ihm erzählt hätte. Statius erklärt: er wäre nicht geizig, sondern ein Verschwender gewesen. In jedem Umkreis büßten Seelen, welche nach zwei Richtungen hin gefehlt hätten. Und er wäre geheim Christ gewesen.

Sie kommen an den Baum (des Lebens); darunter finden sie Seelen, hohläugig, bleich, zu Skeletten gedörrt. Forese Donati erkennt den Dante. Er sagt, all dieses Volk hier heiligte sich durch Hunger und Durst. Dante meint, nicht fünf Jahre wären es, seit Forese todt wäre; er fragt, wie es käme, daß er es schon so weit gebracht. Jener erwiedert, Nellas Beten hätte ihn so gefördert; sie wäre eine Ausnahme unter den Frauen in Florenz, die im Durchschnitt unzüchtig wären; es würde die Zeit kommen, wo man auf Pergament den Frauen zu Florenz verbieten würde, den Busen sammt den Warzen frei zu tragen.

Forese sagt, Piccarda, seine Schwester, wäre im Himmel; sein Bruder Corso aber würde zur Hölle fahren.

Sie kommen zu dem andern Apfelbaum (dem Baume der Erkenntniß, d. h. einem Sprößling von ihm); da steht das Volk der Schatten und bittet um Nahrung; aber es bekömmt nichts.

Endlich ruft sie der Engel und zeigt ihnen den Weg.

Der Weg ist eng. Statius erklärt, wie die Seelen mager werden könnten, ohne doch der Speisen zu bedürfen.

Sie kommen zum 7. Umkreise, wo diejenigen sich läutern, welche von der Weltlust verwundet worden sind. In Flammen schreiten sie. Dante, Virgil und Statius gehn am Rande, wo es kühl ist.

Sie treffen den Engel zur letzten Treppe, wo sie durch's Feuer gehen müssen. Virgil und Statius gehn hindurch; Dante aber fürchtet sich und will nicht hinein. Virgil spricht etwas betrübt: „die Mauer ist zwischen dir und Beatrice." Wie er den Namen hört, geht er hinein und obwohl es sehr brennt, so kömmt er doch hindurch.

Sie erreichen die Treppe und ruhn, Jeder auf einer Stufe.

Dante schläft und träumt: er sieht Lea, die auf einer Wiese Blumen pflückt und singt: „Ich winde einen Kranz, um mir im Spiegel zu gefallen; meine Schwester Rahel aber trennt sich nie vom Spiegel. Sie freut sich am Schauen, ich aber am Thun."

Mit der Morgendämmerung steht Dante auf. Sie ersteigen die Treppe. Virgil spricht zu Dante: „Aus den steilen Wegen und den Mühen bist du heraus. Schau dort die Sonne; sieh das Kraut, die Blumen und Büsche, welche diese Erde von selbst hervorbringt. Bis die schönen heitern Augen kommen, die weinend mich zu dir kommen ließen, kannst du sitzen oder unter ihnen wandeln. Warte nicht mehr auf mein Wort oder meinen Wink; frei, gerade, gesund ist dein Wille — du bist der Sünde ledig."

Er schreitet über den duftigen Boden (begleitet von den beiden Dichtern). Eine süße Luft athmet er ein, Vögel singen

in den Bäumen, wie im Pinienwalde von Chiassi bei Ravenna. Er ist in den Hain gegangen, kommt zu einem Bach, der nur drei Schritte breit ist und nach links fließt, krystallklar; obwohl es unter den ewigen Schatten dunkel ist, da weder Sonne noch Mond hindurchscheint.

Drüben pflückt ein singendes Weib Blumen. Dante ruft sie an; er bittet sie näher zu kommen, damit er ihren Gesang verstehe. Sie kommt über die rothen und gelben Blumen, züchtig die Augen senkend — und er versteht, was sie singt. Als sie zum Stehn kommt, erhebt sie die Augen, welche glänzender sind als die der liebenden Venus.

Sie redet sie an: „dieß war einst das Paradies. Dieser Bach heißt nach dieser Richtung hin Lethe — er nimmt das Andenken an böse Thaten — nach dieser Richtung hin aber heißt er Eunoë — er gibt das Andenken an die guten Thaten wieder. Die vom goldenen Zeitalter dichteten, haben diesen Ort wohl auf den Parnaß verlegt. Hier ist es stets Frühling. Dieß Wasser ist der Nektar."

Dante wendet sich zu den Dichtern um, die mit Lächeln das Letzte gehört haben.

Die Frau geht den Bach hinauf: sie folgen ihr am andern Ufer. Es leuchtet im Walde: eine süße Melodie ertönt.

Sieben goldene Leuchter, hinter sich die Luft färbend, ziehen daher; so langsam, daß junge Bräute wohl noch schneller gehn würden. Hinter den Lichtern gehen weißgekleidete Schaaren. Vierundzwanzig liliengekrönte Herrn (das alte Testament); dann vier Thiere mit grünen Zweigen bekränzt, mit sechs Flügeln jedes, die Federn voll Augen (die vier Evangelisten).

Dazwischen ein Wagen, den ein Greif zieht; drei Frauen gehen zur rechten Seite: weiß, grün und roth gekleidet (Glaube, Hoffnung, Liebe), vier Frauen zur Linken in Purpurkleidern. (Die Klugheit, Mäßigkeit, Gerechtigkeit und Tapferkeit.)

Zwei Greise gehen hintendrein: Lukas und Paulus. Dann folgen Jakobus, Petrus, Johannes und Judas; zuletzt schließt Johannes, der Verfasser der Offenbarung, den Zug. Diese sieben sind mit Rosen umgürtet.

Der Zug hält — am jenseitigen Ufer.

Dreimal singt Salomo — und die andern stimmen ein: Veni sponsa de Libano.

Wie einst beim jüngsten Ruf die Sel'gen behend
Erstehen, jeglicher aus seiner Höhle,
Ihr wieder sie umhüllend Fleisch erhebend —

so erheben sich über dem Wagen Hunderte von Engeln, Blumen streuend und rufend: Benedictus qui venis. —

— Nun kommt die Scene, die ich oben angeführt als den Mittelpunkt der göttlichen Komödie. —

Auf Beatricens Strafrede gesteht Dante:

Weinend bekannte ich: „die irdischen Sachen,
Mit falschem Scheine wandten meine Schritte,
Sobald ich Euer Auge nicht sah wachen."

Beatrice verlangt, er solle den Bart heben, so würde er vom Schauen mehr Leid empfangen. Er hebt das Kinn;

Indem sie mit dem Bart das Antlitz heischte
Erkannt' ich wohl den Stachel ihrer Rede —

sie ist noch nicht entschleiert weit schöner als auf Erden. Er ist tief beschämt und fällt in Ohnmacht. Wie er zu sich kömmt, ist Mathilde über ihm (jenes Weib, welches er zuerst im Wald gesehen hat): „Fasse mich, fasse mich.“ Sie geht leicht übers Wasser; Dante bis ans Kinn im Wasser nachgeschleppt; jenseits packt sie seinen Kopf, taucht ihn und er schluckt Wasser. So gebadet tritt er unter die vier Frauen, welche ihn vor des Greifen Brust führen.

Jene drei Frauen, die auf der anderen Seite des Wagens wandeln, singen: „Wende, Beatrice, wende die heiligen Augen zu deinem Treuen, der, um dich zu sehen, so viel Schritte gemacht hat. Entschleiere dich, damit er die zweite Schönheit erkenne.“

Sie entschleiert sich, und er sieht sie fest an, um das zehnjährige Dürsten zu stillen —

so zog das heil'ge Lächeln
An sich heran sie mit dem alten Netze —

so daß die Göttinnen ihm sagen, er starrte zu sehr.

Der ganze Zug schwenkt rechts.

Mathilde, Dante und Statius folgen dem Wagen. Der Zug geht durch den leeren Wald drei Pfeilschuß weiter. Dann steigt Beatrice ab; Alle sagen: Amen. Sie sind am laublosen Baum der Erkenntniß. Der Greif bindet die Deichsel an den Baum. Ein Hymnus ertönt, den Dante weder faßt noch erträgt: er schlummert ein.

Wie er zu sich kömmt, sitzt Beatrice unter dem Baum der Erkenntniß, umgeben von den sieben Nymphen. Die Andern (außer Mathilde) sind fort, dem Greifen folgend.

Beatrice läßt nun im Wagen die Schicksale der Kirche sehen. Zuletzt wird der Wagen ein Ungethüm, auf dem eine Buhlerin sitzt; ein Riese bindet das Monstrum von dem Baum und zieht es durch den Wald.

Die Frauen weinen; Beatrice seufzt wie Maria unter dem Kreuz. Sie steht auf und nimmt Abschied von den „Geliebten, den Schwestern."

Beatrice geht und nicht der zehnte ihrer Schritte berührt die Erde. Die sieben und Mathilde folgen. Mathilde führt Dante und Statius zur Quelle Eunoë. Er kehrt zurück

Rein und bereit zum Aufflug nach den Sternen.

XLVII.

Von den drei Theilen der divina commedia wird das Paradies am seltensten gelesen.

Die Hölle ist für viele Leser deßhalb interessanter, weil in ihr in der That viel Abwechslung und Mannigfaltigkeit der Handlungen und der Empfindungen herrscht. Die Hölle ist ein Gemälde mit sehr viel Schatten, doch keineswegs ohne Lichtstellen, bei denen man ausruhen kann; im Fegefeuer dagegen und vornehmlich im Paradiese findet sich vielleicht zu viel Licht und zu wenig Schatten.

Uebrigens hat Dante dieß selbst vorausgesehen, daß ihm in das Paradies nur Wenige folgen würden: diejenigen, welche nicht hoher Kraft sich bewußt wären, fordert er auf, zurückzubleiben; diejenigen, welche bisher vielleicht in ihrem kleinen

Nachen seinem Fahrzeuge nachgerudert wären, möchten nun umkehren zu ihren Gestaden: er steuerte jetzt in ein Meer, das noch nie befahren worden.

Ja er sagt sogar, ihm selbst sei es nicht möglich, seine Vision auf gebührende Weise in Worte zu kleiden: in jenem Himmel, wo die Fülle der göttlichen Herrlichkeit thronte, hätte er Dinge gesehen, die kein Mensch beschreiben könnte; denn wenn der Mensch sich jenem letzten Ziele aller Sehnsucht näherte, so versenkte der Verstand sich in eine Tiefe, wohin das Gedächtniß nicht zu folgen vermöchte: unser Geist nähme unaussprechliche Dinge wahr, aber wir wüßten nachher nicht mehr, was es gewesen wäre.

Ob dieser Satz ganz richtig ist, scheint mir zweifelhaft. Das ist freilich wahr: wenn wir über die letzten Fragen unseres Daseins nachdenken, dann geschieht es wohl, daß auf einmal ungewohnte Anschauungen vor unsere Seele treten, daß wir dann zusammenschrecken und im Moment vergessen, woran wir gedacht oder was wir geschaut haben. Die Anschauung, der Gedanke verschwindet uns plötzlich; nur die Empfindung des Schreckens bleibt zurück, und die Begierde, zu wissen, was das für ein Gedanke gewesen sein möchte, über den wir soeben erschrocken sind. Wenn man dann Geduld hat, so erlebt man nach kürzerer oder längerer Frist, daß die Anschauung wirklich wiederkehrt, und daß wir sie gleichsam fixiren und nach Muße betrachten können.

XLVIII.

Dante ruft Apollo an:

Daß ich den Schatten nur des sel'gen Reiches
In dieß mein Haupt gezeichnet offenbare.

Beatrice wendet sich zur Linken und blickt zur Sonne, wie kein Adler. Dante erhält hiedurch Kraft, ein Gleiches zu thun. Es wird heller um ihn, als leuchteten zwei Sonnen. Beatrice blickt zu den ewigen Kreisen, und Dante blickt auf sie: der Himmel scheint zu brennen; er hört eine Harmonie. Beatrice sagt ihm: „Du bist nicht auf der Erde, wie du meinst: nie flog ein Blitz dir gleich. Die Kraft der Sehnsucht zu Gott trägt uns empor. Du darfst über dein Steigen nicht mehr staunen, als darüber, daß der Strom vom Berge fließt."

Das ewige Verlangen
Trug uns dahin zum Gottgestalten Reiche,
So schnell beinah', wie Ihr erschaut den Himmel.

Sie sind im ersten Stern.

1) Mond.

Als ob sie Gewölk umschlösse, dicht, durchsichtig, glänzend wie ein Diamant, den die Sonne trifft. Die Geister erscheinen wie gespiegelte Gestalten.

Da ist unter vielen Andern Piccarda, Forese Donati's Schwester. Sie zeigt Constanze, Heinrich's VI. Gemahlin und Mutter Friedrichs II., die aus dem Kloster gerissen wurde.

„So sprach sie zu mir, aber dann entschwand sie, wie ein schweres Ding im tiefen Wasser." Dante sieht Piccarden

nach, so lange es geht. Beatrice leuchtet so stark, daß Dante es anfangs nicht erträgt.

Beatrice sieht ihn an, die Augen erfüllt mit Liebesfunken, so mächtig, daß seine Kraft es nicht aushält. „Erflamme ich dir in Gluth der Liebe weit stärker als auf Erden — so staune nicht. Es ist die Wirkung des vollkommenen Schauens, das beständig Liebe entzündet."

Sie schweigt und wendet sich zum Himmel. Und wie ein Pfeil ins Ziel hineinschlägt, ehe die Senne ruhig ist, so fahren sie empor zum zweiten Reiche.

2) Merkur.

Beatrice ist heiter, und der Planet wird noch lichter, da sie hineintritt. Ueber tausend Glanzkörper tauchen aus dem Sterne hervor; die Seelen haben alle im eigenen Lichte ihr Nest gebaut.

Ein Geist antwortet Dante auf das, was er ihn fragt. Es ist Justinian. Er spricht von dem sacrosanto segno — dem kaiserlichen Adler: erst von den Thaten der Römer bis auf Cäsar, dessen Kriege trefflich geschildert werden. Was es mit dem Träger that, der folgte —

Bellt Brutus dort mit Cassius in der Hölle.

— Sie bellen? Wir haben gesehen, daß sie keinen Laut von sich geben. Und wenn Brutus und Cassius darum von Lucifer gestraft werden, weil sie Augustus widerstanden — warum geht Antonius dann leer aus? Wenn sie aber um Cäsars Tod leiden, so paßt das convito nicht dazu — mit seiner Vergöttlichung des Cato, mit seinem Schwärmen für Freiheit. —

Nun — so fährt Justinian fort — kannst du die Feinde richten. Der Eine setzt die gelben Lilien dem Kaiseradler entgegen; der Andere nimmt den Kaiseradler für sich in Anspruch — so daß schwer zu sehen, wer mehr sündigt.

Schon oftmals waren Söhne bitt're Tadler
Von ihres Vaters Schuld! Man glaube nimmer,
Gott tausche mit den Lilien seinen Adler.

Dante wird nicht gewahr, daß sie steigen: an Beatricens Schönheit merkt er, daß sie in einem neuen Stern sind.

3) Venus.

Leuchten drehen sich im Kreise, kommen dann plötzlich zu ihnen herab. Ein Licht redet Dante an: es ist Karl Martell, König von Ungarn. Auch Cunizza von Romano, die Schwester Ezzelins, ist da.

Der Dichter Fulko aus Marseille sagt, wie verliebt er gewesen.

Doch hier bereut man nicht, sondern man lachet
Nicht über Schuld, die nicht rückkehrt zum Sinne,
Nein! über Kraft, die also Ordnung machet.

— Beiläufig: die Schuld kehrt nicht zurück zum Sinne? Es ist überhaupt für uns nicht möglich, Existenzen zu schildern, die unangenehme Sachen vergessen haben. Dieß ist Dante hier passirt — und es passirt ihm in jedem Gesange des Paradieses.

Fulko weissagt Verbesserung des Pabstthums. Die sieben Hügel (spricht er)

Bald werden ledig sie des Ehebruches.

4) Sonne.

Dante ist in der Sonne, ohne daß er des Steigens gewahr wird. Keine Farbe hat sie, sondern nur Licht. Er sieht mehrere Glanzkörper, die sich um sie herum stellen. Thomas von Aquino redet ihn an und zeigt ihm seinen Bruder und Lehrer Albertus Magnus; auch Gratian, Petrus Lombardus, Salomo, Dionysius Areopagita.

Die Geister singen unmenschlich schön.

Thomas erzählt nun vom heil. Franz und von Dominikus.

Der Eine ganz Seraphisch, liebestrunken,
Der Andere war durch Weisheit auf der Erden
Von Cherubinischem Licht ein heller Funken.

Er, der Dominikaner, lobt nun den heil. Franz. Franz vermählte sich mit der Armuth, deren erster Gatte längst gestorben war. Die heutigen Dominikaner sind habsüchtig.

Der Franziskaner Bonaventura lobt dagegen den heil. Dominikus. Zwei Kämpfer —

um deren Thun und Reden
Sich das verwirrte Volk von Neuem schaarte.

Aber die heutigen Franziskaner sind ihrem Stifter nicht gefolgt, und wo die Zehen sein sollten, da sind die Fersen.

Hugo a St. Victore ist da! Augustin, Rhabanus Maurus, Nathan, Chrysostomus.

Die Sonne glänzt in solchem Licht, daß Dante es nicht erträgt. Auf einmal sind sie in einem neuen Stern.

5) Mars.

In diesem Planeten gewahren sie einen Quadranten. Die Lyra und die Saiten verklingen. Von einem Ende zum andern, vom Gipfel bis zum Fuße bewegen sich Lichter und singen.

Vom rechten Arme des Quadranten kömmt ein Stern zum Fuße des Kreuzes; er erscheint wie Feuer hinter Alabaster.

Es ist Cacciaguida. Er spricht erst hohe Dinge, die Dante nicht versteht, nachher deutlicher; er erzählt, daß er Dante's Ahnherr sei; Dante's Urgroßvater sei unter den Stolzen im Fegefeuer.

Er redet von Florenz, wie einfach und edel die Sitten gewesen, die jetzt so ausschweifend geworden. Dante bittet, Cacciaguida möchte ihm seine Zukunft weissagen, da er in der Hölle und im Purgatorium so schwere Worte gehört. Er erhört die Bitte.

— Demnach hört Dante nicht von Beatricen den Lauf seines Lebens, wie ihm Virgil in der Hölle (X) geweissagt hat. —

Beatrice sieht Dante liebevoll an; so sehr

„Daß, da ich sie anblickte, meine Neigung
Fern war von jedem anderen Verlangen."

Da ist Josua der Makkabäer, Karl der Große, Roland, Gottfried und Robert Guiskard.

Tanz der Lichter! Sie steigen auf zum sechsten Stern.

6) Jupiter.

Die Geister flattern und singen und bilden die Worte: diligite justitiam qui judicatis terram.

Sie bilden nachher Kopf und Hals eines Adlers. Die Gerechtigkeit auf Erden ist Wirkung dieses Planeten! Dieser Satz veranlaßt Dante zu heftigen Erörterungen, da es auf Erden so schlecht mit der Justiz bestellt sei.

Die Seelen gleichen Rubinen.

Der Schnabel spricht und belehrt ihn über die Zweifel, daß so viele Nichtchristen verdammt würden, die doch unschuldig wären an ihrem Heidenthum.

In die ew'ge Gerechtigkeit dringt euer Auge
So tief wie in das Meer.

Dann erhebt sich der Adler, kreist über Dante und singt: „Wie meine Melodieen dir so sind, daß du sie nicht verstehst, so ist euch Sterblichen der Rathschluß Gottes. Zu diesen Reichen stieg Keiner, der nicht an Christus glaubte; und Viele sind, die Christus! Christus! rufen, und am Tage des Gerichts ihm viel ferner stehen werden, als solche, die von Christus nichts gewußt haben."

Nachdem der Adler verstummt ist, hört Dante die einzelnen Stimmen. Der Adler singt: er sollte sein Auge ansehen und die Brauen. Das Auge ist David; die Brauen Trajan, Hiskia, Constantin (durch dessen Geschenk die Welt zerrüttet ist), Wilhelm der Gute, Ripheus der Trojaner (Aenëis II, 425).

Dante sieht auf's Neue Beatrice an. Sie lächelt nicht. „Wenn ich lächelte, so würde es dir gehen, wie Semele: du würdest zu Asche werden."

Sie sind plötzlich in den siebenten Stern entrückt.

7) Saturn.

Da sieht er eine Leiter von goldener Farbe errichtet

So hoch, daß nicht mein Auge sah das Ende.

Auf der Leiter gehn so viele Lichter herab, daß es scheint als wären alle Sterne da zerstreut. Aber hier schweigt

Die süße Harmonie des Paradieses,
Die doch so fromm tönt bei den Andern drunten.

Auch wird nicht gesungen, weil Dante es nicht ertragen könnte.

Eine Seele leuchtet stark, will mit ihm sprechen. Dante fragt sie: „warum bist du gerade erkoren, mit mir zu reden?" Das Licht dreht sich im Kreise wie ein Mühlrad.

Es ist Peter Damiani. Er schimpft über den Luxus der Geistlichen. Als er gesprochen hat, schreien die Seelen alle so, daß Dante ganz betäubt ist.

Er wendet sich zu Beatrice, wie ein Kind zur Mutter. (Dieß Gleichniß ist vortrefflich. XXVI, 2—6.) Sie spricht: „Wie der Gesang und ich durch mein Lächeln dich verwandelt hätten, kannst du nun ersehen, da schon das Rufen so dich erschüttert."

Er sieht um Damiani hundert Leuchten. Der hellste Edelstein kommt heran. Es ist Benedikt von Monte Casino — außerdem Romuald und eine Menge von Mönchsheiligen.

Dante fragt: „Kann ich dein Gesicht entschleiert sehn?"

Benedikt antwortet: „Erst im Empyreum, bis wohin unsre Leiter geht. Jakob sah sie einst.

Doch jetzt erhebt, sie zu erklimmen, Keiner
Die Füße von der Erd' und meine Regel
Ist drunten blieben zum Papierverderben.
Die Mauern, welche sonst Abtei gewesen,
Sind Klüfte worden."

Dann geht er zu den Seinen zurück, und Alle in einem Wirbelwind gehn sie nach oben. Beatrice winkt und treibt Dante hinter ihnen her die Leiter hinauf. Er kommt im Nu in das Zeichen der Zwillinge. Die Sonne stand in diesem Zeichen, als Dante geboren wurde.

Er ist nun von Einwirkung der erschaffenen Dinge befreit.

Wie ein Vogel, der sich aus dem Nest erhoben, vor sich hin in die Dämmerung sieht — so sieht Beatrice gen Himmel, Dante aber sieht auf sie hin. Der Himmel wird heller und heller.

Beatrice.

Da sieh die Heere
Von Christi Siegszug und auch alle Früchte
Geärntet von dem Kreisen dieser Sphären.

8) Fixsternhimmel.

Dante scheint es, als ob ihr Antlitz ganz brenne, und ihr Auge voll unbeschreiblicher Wonne sei.

Ueber Tausenden von Leuchten sieht er eine Sonne, die allen Licht gibt. Und durch das lebendige Licht sieht so klar die leuchtende Substanz in sein Gesicht, daß er es nicht erträgt.

Beatrice sagt, es sei Christus, was er schaute.

Da geht Dante's Geist aus sich selbst heraus.

Nun fordert ihn Beatrice auf, er möchte sie ansehn; er hätte Dinge geschaut, so daß er mächtig geworden sei, ihr Lächeln zu ertragen.

Dante ist wie Einer, der aus einer Vision erwacht, die weicht, und die er sich vergebens bemüht zurückzurufen. Alle Dichter können nicht den tausendsten Theil von dem singen, was das heilige Lächeln war, und wie lauter es Beatricens Antlitz schuf.

Sie fordert ihn auf, die Rose zu betrachten, in der Gottes Wort einst Fleisch wurde (Maria), und die Lilien, nach denen man die rechte Straße wählt (die Apostel).

Er sieht Maria's Glorie, die hellleuchtend, besungen und bekränzt strahlt. Sie erhebt sich und schwebt empor Christus nach zum neunten Himmel, wohin Dante ihr mit den Blicken nicht folgen kann; jener Himmel ist zu weit.

Die Seelen bilden Sphären und tanzen im Kreise. Aus dem schnellsten der Kreise kömmt ein Feuer, kreis't dreimal um Beatrice, himmlisch schön singend: es ist Petrus; er examinirt Dante im Glauben. Dann kommt Jacobus als Licht, examinirt ihn über Hoffnung; endlich Johannes als Licht, examinirt ihn über Liebe. Es sind die drei verklärten Jünger.

Sobald er schweigt —

ertönt ein süßer Hymnus
Her durch den Himmel, aber meine Herrin
Rief mit den Andern: Heilig, Heilig, Heilig.

Jetzt singt das ganze Paradies Gloria dem Vater, dem Sohn und dem heiligen Geiste —

So daß der süße Sang mich trunken machte.
Das was ich schauete, schien mir ein Lächeln
Des ganzen Weltalls, denn der Rausch der Wonne
Drang in mich durch Gehör, wie durch Gesicht ein.

Petrus flammt lebendiger. „Wenn ich mich entflamme, so wundere dich nicht; denn während ich rede, wirst du diese Alle sich entflammen sehn. Der, welcher auf Erden meinen Stuhl usurpirt, meinen Stuhl, meinen Stuhl, der leer ist vor dem Gottessohne — der hat aus meinem Grabe eine Grube gemacht voll Blut und Koth — woran der Böse, der von hier herabfiel, unten seine Freude hat."

Der ganze Himmel erröthet.

Und gleichwie eine edle Frau, die ruhig
In sich verbleibet, doch ob Andrer Fehlen,
Schon wenn sie davon hört, beginnt zu bangen —

so ist Beatrice.

Petrus fährt fort: „Es war nicht mein Wille, daß die mir einst verliehenen Schlüssel auf Kriegsfahnen erschienen, damit wider Christen gezogen würde. Mein Bildniß sollte nicht auf Siegeln unter verkauften und lügenhaften Privilegien stehn.

In Hirtenkleidern sieht man reißende Wölfe
Jetzt von hier oben gehn auf allen Weiden.

Die hohe Vorsicht aber, die mit Scipio
Zu Roma hat die Weltherrschaft vertheidigt,
Wird bald zu Hülfe eilen, wie ich denke.

Aufwärts stieben die Funken, die bisher verweilet haben. Dante schaut nach, bis er nicht weitersehen kann. Er sieht Beatricen an; sie ist unbeschreiblich schön — und die Gewalt ihres Auges windet ihn los aus dem Fixsternhimmel.

9) Krystallhimmel.

Dessen Theile sind alle gleich.

Dante sieht in Beatricens Auge einen eigenthümlichen Glanz; er wendet sich und sieht einen Punkt, der so scharfes Licht ausstrahlt, daß er das Auge schließen muß. Der Punkt nimmt gar keinen Raum ein; um ihn her bewegen sich neun konzentrische Lichtkreise, die sich drehen. In den neun Kreisen sitzen die neun Ordnungen von Engeln, von denen er im convito handelt.

So lange Sonne und Mond im Horizonte stehen, die eine aufgehend, der andere untergehend — so lange sah Beatrice in das Licht. Sie redet von der Weltschöpfung und von den Engeln, und spricht für die Bibel und die Offenbarung gegen die irdische Philosophie.

Gleißen will Jeder dort, und alle biegen
Ihre Erfindungen, von diesen reden
Die Pred'ger, und von der Bibel wird geschwiegen.

So daß die Lämmlein, welche nichts verstehen,
Mit Wind gespeiset von der Weide kehren,
Vom Nichtersehn des Schadens nicht entschuldigt.
— — — — — — — — — — —

Jetzt geht mit Witzen man, mit schnöden Späßen
Zum Predigen, und daß nur recht gelacht wird.
— — — — — — — — — — —

Sieh, das Geschlecht der Engel übersteiget
So jede Zahl, daß keines Menschen Zunge
Noch sterblicher Begriff bis dahin reichet.

Geblendet vom Anschauen des einen Punktes wendet er sich zu Beatrice, welche natürlich unbeschreiblich schön ist.

Beatrice: „Wir sind hervorgegangen aus dem großen Körper zu dem Himmel, welcher reines Licht ist, geistiges Licht voll Liebe, Liebe zum wahren Guten, voll von Freude, Freude, die alle Süßigkeit übersteigt."

10) Empyreum.

Licht umblitzt und blendet ihn. Aber er steigt über sein Kraftmaaß hinaus: er erhält neue Sehkraft, die jedem Lichte Stand hält.

Er sieht einen Strom von Licht zwischen zwei Blumenufern. Funken stieben aus dem Strom in die Blumen, wie Rubinen in Gold; dann tauchen sie in den Strom, wie von Düften berauscht, und andere springen hervor.

„Von diesem Wasser mußt du trinken!"

Er badet sein Gesicht und seine Augen darin. Nun sieht er, daß der Strom im Kreise fließt und nimmt beide Himmelshöfe wahr: Engel und heilige Menschenseelen. Licht ist da droben, welches den Schöpfer für das Geschöpf sichtbar

macht. Ueber dem Strom sieht er im Lichte sich spiegelnd auf mehr als tausend Sitzreihen die seligen Menschen.

Eine Rose!

Hinein ins Gelbe dieser ewigen Rose,
Die sich ausbreitet, abstuft und, wie Kohlen,
Der Sonne düftet Lob mit Lenzgekose,

— Ich hätte sprechen mögen unverhohlen —
Zog Beatrice mich und sprach: O schaue,
Wie groß ist diese Zahl der weißen Stolen.

Die seligen Menschen bilden die weiße Rose. Engel flattern zwischen ihr und Gott, Frieden und Inbrunst bringend.

Wie die Barbaren Rom anstaunen — so

Ich, der zum himmlischen Licht aus ird'scher Wolke,
Zum Ew'gen aus der Zeit ich war gekommen —
Und aus Florenz zu dem gerechten Volke.

Durch das lebendige Licht hinwandelnd führt er die Augen über die Stufen, auf und ab und ringsumher. Er wendet sich zu Beatricen; da steht ein Greis neben ihm: St. Bernhard. Beatrice ist auf ihrem Sitz, weit entfernt, hoch wie die höchsten Wolken; aber er sieht sie gut.

Er sagt:

O Donna,
Du hast vom Knecht zur Freiheit mich geführet
Auf allen jenen Wegen, auf die Weisen,
Auf denen dieß geschieht, wie sichs gebühret.

Sie lächelt, sieht Dante an, dann wieder auf Gott. Bernhard sagt, er solle sich im Garten umsehn; dann würde sein Blick heller werden.

— Wie Einer, welcher aus Croatien kommet,
Um unsre Veronika zu betrachten,
Dem um den alten Ruf nicht Sattheit frommet —

so ist Dante.

Nun fordert Bernhard ihn auf, zu Maria den Blick zu erheben. Er sieht zu den höchsten Kreisen empor: da sitzt Maria im hellsten Licht.

Bernhard nennt ihm die Heiligen der Paradiesesrose. Zur rechten Seite von Maria sitzen die Heiligen des alten Testamentes; zu ihrer Linken Petrus und Johannes und die andern Heiligen des neuen Testamentes; Eva zu ihren Füßen; darunter Rahel und Beatrice; unter diesen Sarah, Rebecca, Judith, Ruth u. A.; darunter Johannes der Täufer, der zur Rechten Anna hat, Maria's Mutter, und zur Linken Lucia. Seelen unschuldig gestorbener Kinder schließen die Gruppe.

Er nennt nicht mehr, weil die Zeit seiner Vision flieht —

laßt uns schließen, wie ein guter Schneider.
Der das Gewand macht, je nach seinem Zeuge.

Bernhard betet zu Maria: „Dieser, welcher von der untersten Stufe des Weltalls bis hieher alles geistige Leben gesehn hat, bittet dich um Stärke, damit er die Augen erheben möge zum letzten Heil."

Viele Selige und besonders Beatrice falten zu ihr die Hände.

Maria's Augen zeigen, daß ihre Bitten ihr genehm sind.

Dante, der am Ende aller Sehnsucht angekommen, fühlt, daß ihr Feuer in ihm stirbt. Sein Auge wird stets fester und durchdringt das heilige Licht.

Aber unsere Sprache ist zu arm, unser Gedächtniß zu kurz. Und wie Einer träumend schaut, so daß nach dem Traum ihm nur die erregte Stimmung zurückbleibt, aber alles andere vergessen ist — so ist auch Dante; denn gleichsam ganz verschwunden ist ihm die Vision,

— und noch bin ich durchbohret
Im Herzen von der Süße, die da vorquoll.

Er glaubt, durch die Spitze des lebendigen Stahles wäre er durchbohrt worden, hätte er die Augen abgewandt. Sie macht ihn kühner auszuharren, bis er sein Schauen ganz mit dem unendlich Guten vereinigt. In dem hehren Lichte sieht er drei Kreise von drei Farben, aber einem Umfang. Ein Kreis ist des andern Abglanz, der dritte gleicht einem Feuer, welches zwischen jenen hin und her weht. In einem der Kreise glaubt er eine menschliche Gestalt zu erblicken.

XLIX.

Im Paradiese tritt uns besonders Dante's religiöses Geistesleben entgegen. In der Hölle, im Fegefeuer ist es Dante's sehr kühner Plan, die strafende Hand Gottes zu zei-

gen; er wagt es, dort zu schildern, wie Gott im Jenseits verfahren, wie er an Diesem oder Jenem Gerechtigkeit üben wird; er vermißt sich gleichsam, Gottes Rathschlusse vorzugreifen; er traut sich zu, daß er es wissen könne, wie Gott Unkraut und Waizen von einander sondern, wie er Jedem seine Stätte, seinen Lohn und seine Strafe anweisen wird. So in der Hölle und im Fegefeuer.

Im Paradiese nun zeigt er uns die segnende und lohnende Hand Gottes; er steigt empor von Planet zu Planet, von Himmel zu Himmel; dabei erhebt er sich selbst zu immer höherer Erkenntniß und Seligkeit; erblickt allmälig die Glorie des Heilandes, der Mutter Gottes, die Reihen der Patriarchen, der Apostel, der Heiligen; und gelangt endlich zu Gottes Thron, wo ihm das was er erschaut, wie ein Lächeln des Weltalls erscheint und durch Alles, was er sieht und hört, ein unaussprechliches Entzücken in seine Seele strömt.[62]

Nach Schlosser's Meinung wären diese Stellen — er meint die letzten Gesänge des Paradieses — die schönsten, die es in dieser Hinsicht gäbe; hier fände man die erhabenste Darstellung vom Anschauen Gottes, und von dem was es heiße: in Gott sein und in Gott leben.

Es ist wahr: wenn man Dante auf seiner Wanderung folgt, und nun hört, was da geschildert und gesprochen wird, so trifft man überall neben manchen seltsamen Sachen die allertiefsten religiösen Gedanken und Empfindungen, deren man sich von Herzen erfreuen kann. Aber Eins ist noth, und dieß Eine fehlt. Das Fundament aller ächten Religiosität ist der Gedanke der Allgegenwart Gottes, das Gefühl der Nähe Gottes.

Dieser Gedanke und diese Empfindung war dem Mittelalter im Ganzen verloren gegangen, und er fehlt auch bei Dante. Zu Dante's Zeit lebte ein Mann in Köln, der wirklich wußte, daß Gott allgegenwärtig wäre; es war ein Dominikanermönch, der Meister Ekkard; aber seine Schriften klangen darum so wundersam und fremdartig, daß die Geistlichkeit sie verbot. Dante's Welt ist ganz erfüllt mit Dämonen und Engeln, mit Sündern und Heiligen, aber er selbst, der Allvater, thront oben in der fernsten Ferne über den Fixsternen.

Ich weiß wohl, daß der erste Gesang des Paradieses gleich mit den Worten anhebt: Gottes Glorie durchdringt das Universum, aber sie strahlt an einem Orte mehr als an den andern. Allein was wäre ein Gott, der an einer Stelle mehr gegenwärtig wäre, als an der andern?

Steigen wir mit Dante hinab zur Hölle und sehen uns dort um — und ich denke, wir können uns da mit einer gewissen Gemüthsruhe umsehen; — denn die ganze Vorstellung von jenem materiellen Strafapparat ist ja doch der lauteren Idee des Allmächtigen unwürdig, und der grausige Hintergrund von Dämonen uud Furien, von Cerberus und Geryon und Nimrod ist nichts als mittelalterlicher Hokuspokus — ich sage: Sehen wir uns dort um und fragen nun Dante: Wo ist denn dein Gott? Denn es steht ja doch geschrieben: Bettete ich mir in der Hölle, so müßtest du auch dort um mich sein?

Er müßte antworten: Gott ist noch nicht hier.

Und im Fegefeuer?

Auch da ist er noch nicht; sondern erst im Himmel, im planetarischen Raume, leuchtet plötzlich Beatricens Antlitz von so starkem Glanze, daß Dante sich abwenden muß; ihr Auge erschaut die Gottheit, und der Glanz auf ihrem Antlitz ist nur der Abglanz vom Lichtreiche Gottes. Ja dort oben thront Dante's Gott: er hat eben das Wesen der Gottheit erfaßt, soweit es jener Zeit vergönnt war.

Uns muß der Allgegenwärtige anders erscheinen: wir müssen mit Goethe sagen:

Was wär' ein Gott, der nur von Außen stieße,
Im Kreis das All am Finger laufen ließe,
Ihm ziemt's die Welt im Innern zu bewegen,
Natur in sich, sich in Natur zu hegen,
Auf daß, was in ihm lebt und webt und ist,
Nie seinen Geist, nie seine Kraft vermißt.

L.

Betrachten wir endlich nun die divina commedia als historisches Denkmal, so ist sie als solches unschätzbar und steht in ihrer Weise einzig da.

Das Mittelalter war eigentlich damals schon zu Ende. Jenes Reich, welches Karl der Große gestiftet, das heilige römische Reich deutscher Nation, existirte nur noch dem Namen nach. Vormals hatten die deutschen Kaiser als Herrn der Erde gegolten; dann war es den Päbsten gelungen, im Bunde mit deutschen Fürsten das Kaiserthum von jener Höhe zu stürzen; die Hohenstaufen waren in dem Riesenkampfe unterlegen; und der Pabst war wie ein Gott auf Erden.

Aber alsbald — eben in Dante's Zeit — stürzte das Pabstthum von seiner Höhe herab. Gerade jener Pabst Bonifazius VIII., dessen Intriguen an Dante's Verbannung schuld waren, hatte in tyrannischer Anmaßung und Verblendung sich zum unbedingten Oberherrn über alle Fürsten und Völker der Christenheit aufgeworfen! er hatte das Pabstthum wirklich allmächtig machen wollen. Aber er hatte die Zeichen der Zeit verkannt; seine Feinde überfielen ihn in seinem Palast zu Anagni, und wie er da saß in seinem schimmernden Ornat, eilte ein römischer Edelmann auf ihn zu und schlug ihm mit der gepanzerten Faust in's Gesicht.

Dieser Faustschlag war der Schluß; er war das kurze und energische Finale des eigentlichen Mittelalters.

Wie der heilige Vater nach dieser Scene sich auf den Markt von Anagni tragen ließ und hier weinend und stammelnd die Leute um einen Trunk Wassers bat: da war er etwa in der Stimmung, um sich sagen zu können, wohin das Pabstthum mit seinen schönen Prätensionen gerathen war. Das war der Lohn, den die Päbste ernteten für das Unrecht, welches sie den deutschen Kaisern angethan hatten. Und zwei Jahre später setzte König Philipp der Schöne von Frankreich es durch, daß Pabst Clemens V. seine Residenz in Avignon nahm.

So also war die Zeit, in welcher Dante die divina commedia schrieb. Es gab keinen Pabst in Rom; Italien war von Parteiungen zerrissen; in Deutschland lag die kaiserliche Macht so ziemlich darnieder.

Diesen Zuständen gegenüber erhebt sich nun Dante und fordert in der Sprache eines Propheten von Israel Wieder-

herstellung des heiligen römischen Reiches deutscher Nation: „es verzehrt mich (so spricht er) der Zorn für das Haus des Herrn.“ In rührender Weise klagt er um den Untergang der Hohenstaufen und flucht ihren Feinden; er prophezeit dem Königshause von Frankreich, daß es noch weinen würde um die Blutschuld, welche es durch Konradins Hinrichtung auf sich geladen; er eifert über die Habsburger, die nur für sich sorgten und ihre Kaiserpflicht vernachlässigten; er wiederholt endlich zum hundertsten Male die alten Klagen über die schändliche Verdorbenheit des päbstlichen Hofes. Dennoch hofft er, Gottes Gnade würde das römische Reich wiederherstellen.

In dieser Hinsicht kann man die divina commedia wirklich den Schwanengesang des Mittelalters nennen.[63]

LI.

Es ist nur wenig, was ich noch zu sagen habe.

Wenn ich schildern soll, wie nun die ganze divina commedia mir erscheint, so möchte ich sagen: wir sehen ein Gebäude vor uns von fremdartigem Plan; die Idee des Baumeisters war in dem Jahrhundert, da er lebte, wohl berechtigt, aber heute dürfte Niemand mehr nach solchem Plane bauen; einige Theile betrachten wir nicht gern, sie erscheinen uns zu häßlich; aber dennoch ist dieß wunderbare Denkmal einer längst verschollenen Zeit in so kühnem Style errichtet, und vornehmlich ist es mit so viel kostbaren Edelsteinen und mit ganzen Gruppen von Edelsteinen verziert, daß es uns stets von Neuem fesselt.

Darf ich von meinem Geschmacke reden, so bekenne ich, daß für mich in diesen Edelsteinen hauptsächlich der Reiz des Ganzen besteht; in jenen Stellen, bei denen man vergißt, daß man in der Hölle, im Fegefeuer, im Paradiese sich befindet. In diesen Stellen findet sich alle Musik, deren die menschliche Sprache fähig ist. Es gibt keine schönere Sprache, als die italienische; aber Dante hat sie so meisterlich gehandhabt, wie Niemand nach ihm es vermocht hat. In jenen Stellen, die ich eben als die Edelsteine der divina commedia bezeichne, redet er in Worten, die bald klingen wie Posaunen, bald wie Harfen; wir vernehmen Töne, hier wie Sturmglocken, dort wie das Avemarialäuten, welches dem Pilger, der es von Ferne hört, Heimweh verursacht —

squilla di lontano,
Che paja 'l giorno pianger, che si muore.

— das ferne Abendglöcklein,
Das gleichsam weinet ob des Tages Scheiden.

Dante vermochte es solche Töne anzuschlagen, weil sein Geist so wunderbar organisirt war, sein Verstand so durchdringend, sein Herz so voll tiefer Empfindung. Weil in ihm selbst jeder Nerv zittert, wenn er dichtet, darum ist er im Stande, jede Faser des menschlichen Herzens bloßzulegen; darum jene Schilderungen, bei denen wir unwillkürlich zu lesen aufhören und uns fragen, wie es kömmt, daß in diesen meist einfachen Worten so viel Zauber liegen kann.

Anmerkungen und Nachweise.

1. Ricordano Malespini istoria Fiorent. cap. 78 (Muratori VIII).
2. Diese Schilderung ist von Ricord. Malesp. 161, und sie stimmt wesentlich überein mit Dante Parad. XV. Nur schreibt Ricordano, jene gute alte Zeit sei noch um 1250 vorhanden gewesen; Dante rückt sie viel höher hinauf. Giaccheto Malespini 219 rühmt noch die Sitten der Florentiner um 1282.
3. Ricord. Malesp. 99.
4. Ders. 104.
5. So Ricord. Malesp. Dino dagegen nennt statt der Amidei die Giantruffetti.
6. So Dino. Bekanntlich sagte Mosca de' Lamberti das Wort: cosa fatta capo ha (ci oè che fosse morto fügt Ricordano hinzu).
7. Dino II. Uebersetzung von Dönniges, Seite 202 (Geschichte Heinrichs VII., 1. Band). Mit demselben Recht könnte man sagen: in Deutschland hätten in den bischöflichen Städten die Bürger, d. h. Handwerker und Arbeiter, zu einem anderen Volke gehört, als die Dienstmannen des Bischofs.
8. Ricord. 137.
9. Ders. 141. Das Amt des Podestà wurde nicht abgeschafft (s. Ricord. 159). Ueber das Stadthaus sagt Ricord. 141: cominciarono a fare il palagio . . . che in prima non v'era palagio di commune in Firenze.

10. Es scheint nicht, daß der Adel als solcher von dem Amte der Aeltesten ausgeschlossen war; nur wählte man vorzugsweise guelfisch gesinnte Edelleute und Bürger.
11. Ricord. 183 führt die sieben oberen Zünfte (arti maggiori) auf: 1) Richter und Notare; 2) Tuchhändler (mercatanti di Calimala); 3) Wechsler; 4) das Wollengewerbe; (l'arte della lana); 5) Aerzte und Apotheker; 6) das Seidengewerbe; 7) die Pelzhändler. Dazu kamen später noch fünf: 8) Tuchkrämer; 9) Schlächter; 10) Schuster; 11) Mauer- und Zimmerleute; 12) Schmiede und Schlosser. Endlich noch neun niedere Zünfte, so daß es im Ganzen einundzwanzig waren. Vergleiche Geschichte von Florenz (von Sieveking) 53 ff.
12. Ricord. 186.
13. Ders. 205.
14. Purgator. VI, 139.
15. Giacchetto Malespini 214.
16. Zu den ersten drei Prioren gehörte einer der Bardi, nämlich Bartolo, Sohn Jakopo's de' Bardi.
17. Inferno XVI, 67.
18. Parad. XVI, 1. O poca nostra nobiltà di sangue.
19. Vita nuova für vita giovanile zu nehmen geht durchaus nicht an. Dieß verbieten die Worte in den ersten Zeilen der v. n.: Incipit vita nova. Ein neues Leben fing für Dante an, als er Beatrice sah, aber nicht sein Jugendleben. Giovanile war seine vita schon am 30. April 1274; nuova wurde sie am 1. Mai jenes Jahres.
20. So nur kann ich die Worte verstehen (S. 53 der Ausgabe von 1576 Florenz): questo mio primo amico, a cui io scrivo.
21. Was hierauf folgt — die Aufführung des spirito della vita, spirito animale und spirito naturale — ist sehr pedantisch.
22. S. die Ballata O voi che per la via d'Amor passate (S. 9); besonders diese Zeilen:

Deh per qual degnitate
Cosi leggiadro questi lo core have?

Ferner das Sonett Cavalcando l'altr' hier per un cammino (S. 13).

23. Dante sagt vita nuova 56: Poi che detta fu questa canzone, si venne a me uno, il quale secondo gli gradi della amistà è amico a me immediatamente dopo il primo, e questo fu tanto distretto di sanguinità con questa leggiadra, che nullo più presso gli era. Dieß kann Niemand gewesen sein als Simon de' Bardi. Prüft man genau das Sonett Venite a intender gli sospiri miei und besonders die Kanzone Quantunque volte, lasso, mi rimembra — so wird man unfehlbar zu diesem Schlusse kommen. Ein Bruder kann es nicht gewesen sein. Witte's Vermuthung über Simon (Uebers. der lyrischen Gedichte D.'s von Witte und Kannegießer II., 33) beruht auf einem Mißverständniß der zweiten Strophe der Kanzone Gli occhi dolenti.

24. Diese Wendung hatte ich bei meinem mündlichen Vortrage gebraucht und behalte sie hier bei. L'amour dans le mariage par M. Guizot bei Hachette. Paris 1855. Die Worte auf S. 90 lauten: Notre temps est atteint d'un mal déplorable: il ne croit à la passion qu' accompagnée du déréglement.

25. So viel ich weiß, ist er nicht gedruckt, obgleich C. Cantu hist. univ. X, 155 schreibt: C'est un poëme publié par Fauriel. Einen kurzen Auszug gibt Fauriel hist. de la poés. prov. III, 34 ff Das Wesen des Frauendienstes zuerst richtig erkannt zu haben, ist Fauriels Verdienst. S. poés. prov. I, 496 ff. Vollständig und vortrefflich handelt darüber H. Martin hist. de France III, 77 ff.

26. Dieß sagt er nicht in der vita nuova; aber er sagt es in seinem Briefe an Moroello Malaspina.

27. Daß er bei Beatricens Lebzeiten den Plan wenigstens zu einer poetischen Höllenwanderung entworfen hatte, scheint mir hervorzugehen aus der Kanzone Donne ch' havete intelletto d'amore, deren zweite Strophe mit den Worten schließt:

E che dirà ne lo inferno a' mal nati:
Jo viddi la speranza de' beati.

An Boccaccio's Erzählung über die ersten sieben Gesänge der divina commedia zu zweifeln, sehe ich keinen Grund, nur werden dieselben ursprünglich ganz anders gelautet haben, als nachher.

28. Villani VIII, 1 und 8. Am letztern Orte heißt es von Giano: perchè era stato de' caporali comminciatori degli ordini della giustitia.

29. Die Ausdrücke Dino's und Villani's (VIII, 1) due testimoni di publica boce e fama sind wenig verständlich. Dönniges übersetzt 173: zwei Zeugnisse von öffentlicher Stimme und Rufe — was noch der Erklärung bedurft hätte. Deutlicher ist Villani VIII, 12: che la prova della publica fama sia per due testimoni.

30. So Dino S. 172—73. Villani (VIII, 1) sagt: Et ordinarono, che nullo de' Priori potesse essere di casa de' Nobili detti grandi, che prima ve u'avea sovente chiamati: ciò erano certi de' Grandi, i quali erano mercatanti e buoni huomini. Es wird nicht klar, ob jenen dreiunddreißig Geschlechtern auch der Zutritt zu den Zünften verschlossen wurde. Ferner: Dante trat später in eine Zunft und wurde Prior, obgleich wenigstens sein Ahne Caciaguida um 1147 Ritter war. Bekanntlich waren nicht alle Genossen eines adeligen Geschlechtes darum auch Ritter: unter den Donati und Cerchi waren nur Einige Ritter, die übrigen aber nicht. S. Dino, übers. von Dönniges, 187 u.

Wegen jener ungenauen Darstellungen Dino's und Villani's haben sich z. B. in Wegele's treffliches Buch über Dante manche Versehen und Widersprüche eingeschlichen. S. 70 sagt Wegele: „der welfische Adel war (durch den secondo popolo) vom Regiment ausgeschlossen" — welches nicht der Fall war. Vergl. oben Villani's Worte, S. 73: „Für alle Zukunft wurden (1292) Alle, die zwar unter die Zünfte gegangen, aber

adeliger Haltung oder Abkunft waren, vom Priorat ausgeschlossen." Dann wird ohne weitere Erläuterung, S. 93 erzählt, Dante wäre unter die Zünfte gegangen, und 126, er wäre Prior geworden. Aber war Dante nicht adeliger Abkunft und Haltung? Ebenso ist S. 139 der Ausdruck ungenau: „die Weißen waren von allen Aemtern ausgeschlossen, wie einst der Adel." Gehörten die Weißen — die Cavalcanti, die Scali u. A., welche Dino S. 192 nennt — nicht zum Adel, so gut wie die Schwarzen? — Auch hat es nicht 12 Prioren gegeben, wie Seite 126 steht, sondern seit 1282 sechs und seit 1292 sieben.

31. Rettori. Sieveking sagt, bei den rettori habe man zu denken an den Podestà, den capitano del popolo und deren Unterbeamte.

32. Dino, übersetzt von Dönniges, S. 175.

33. Parad. XVI, 61 ff.

34. Simon wurde nicht mit verbannt. S. über ihn Dino. S. 195.

35. Was die Reihenfolge der Begebenheiten in den Jahren 1300 und 1301 betrifft, so hat man die Wahl zwischen Dino und Villani. Bei Dino (Buch I) folgen sie einander in dieser Ordnung: die Schwarzen wenden sich an den Pabst, welcher den Kardinal von Portus schickt; die Prozession der Zünfte am 23. Juni 1300 von den Großen gestört, darauf Verbannung Einiger von den Schwarzen und von den Weißen; der Kardinal reist ab; Zusammenstoß einiger junger Männer von den Schwarzen und Weißen auf dem Dreifaltigkeitsplatz 1. Mai 1301; Corso Donati bricht den Bann und geht nach Rom; Vieri de' Cerchi nach Rom geladen; Zurückberufung der verbannten Weißen; Verschwörung der nicht verbannten Schwarzen in der Dreifaltigkeitskirche; Karl von Valois.

Bei Villani findet sich diese Reihenfolge (VIII, 38 ff.): Die Schwarzen wenden sich an den Pabst; Vieri de' Cerchi nach Rom geladen; Zusammenstoß einiger junger Männer von den Schwarzen und Weißen auf dem Dreifaltigkeitsplatz 1. Mai

1300; der Pabst schickt den Kardinal von Portus im Juni 1300; im Dezember 1300 Gefechte zwischen Schwarzen und Weißen auf dem St. Petersplatz in der Stadt (dabei Corso Donati und Guido Cavalcanti) und in der Landschaft; Verschwörung der Schwarzen in der Dreifaltigkeitskirche, darauf Verbannung Einiger von den Schwarzen und von den Weißen; Zurückberufung der Weißen; Corso Donati bricht den Bann und geht nach Rom (seguiva la corte 42); Karl von Valois. —

Beide weichen sehr von einander ab. Jene Vergiftungsgeschichte, welche Villani VIII, 40 erzählt, als wäre sie etwa im Januar 1301 geschehen, würde nach Dino in das Jahr 1296 gehören (vergl. Dino S. 186—87). Die Weise, wie Balbo beide zu vereinigen sucht, Buch I, 10 u. 11, ist nicht zu billigen. Aber ebenso wenig geht Wegele's Verfahren an. Er verspricht zuerst, Dino zu folgen, bleibt aber später diesem Vorsatz nicht treu, sondern zieht Villani's Berichte mit in seine Darstellung hinein.

Uebrigens wird aus den beiden Autoren allein, ohne Urkunden u. dgl., eine ganz zuverlässige Darstellung nicht geschöpft werden können. Nur diese beiden Punkte stehen fest: ein Theil der Schwarzen und Weißen ist verbannt worden nach jenem Zusammenstoß mit den Zünften (Juni 1300), nicht nach der Verschwörung in der Dreifaltigkeitskirche. Zweitens: letztere Verschwörung fällt in die Zeit vom April bis Juni 1301, wenn Dionisi hinsichtlich des Palmieri Altoviti Recht hat, Preparazione istor. e crit. I, 9 (Wegele 130, Anm.). Ob Guido Cavalcanti wirklich im Dezember 1300 gestorben ist, weiß ich nicht (Wegele 129); diese Angabe paßt weder zu Villani, noch zu Dino.

Dino hat damals Alles, was zu Florenz geschah, mit durchlebt und zehn Jahre später beschrieben. Man wird ihm daher natürlich mit mehr Zuversicht folgen, als Villani. Dennoch ist auch bei ihm Manches sehr bedenklich. Er erzählt S. 194: Die verbannten Weißen werden zurückberufen. Darauf ver-

sammeln sich die Schwarzen in der Dreifaltigkeitskirche — „nicht zufrieden mit ihrer Rückkehr" — um gegen die Weißen Beschlüsse zu fassen. — Sie waren non contenti di loro tornata! Mit wessen Rückkehr? mit ihrer eigenen oder der der Weißen? Dino erzählt von einer Zurückberufung der verbannten Schwarzen nichts. Dennoch nennt er unter den Schwarzen, die in der Kirche waren (wo er sie also gesehen haben muß, denn er war dabei), Geri Spini, Rosso della Tosa und Pazzino de' Pazzi, welche alle zu den Verbannten gehörten. Es entsteht die Frage: Sind jene Männer — Geri Spini, Pazzino u. s. w. — wirklich damals in der Kirche gewesen? Sind also die verbannten Schwarzen damals im Frühjahr 1301 zurückberufen worden? — Oder hat sich Dino in der Beschreibung einer Scene geirrt, bei der er zugegen gewesen ist? — Wegele glaubt, die Schwarzen wären zurückberufen worden (S. 129). Ich sage, Dino hat sich geirrt — jene Männer sind nicht in der Kirche gewesen. Denn Dino erzählt selbst, im November 1301 hätte Lapo Salterelli zu den Prioren geredet: „Ihr richtet Florenz zu Grunde . . . schafft die Verbannten in die Stadt! Und (fährt Dino fort) er hatte den Herrn Pazzino de' Pazzi in seinem Hause, der verbannt war." (Dönniges, Seite 212—213.)

36. Die Gesandten kamen nach Rom um die Zeit, da die neuen Prioren ins Amt traten (15. Oktober 1301). Dino S. 204 sagt ausdrücklich, daß sie nicht zur rechten Zeit angekommen wären. Ebenso berichtet er, daß die beiden Gesandten, welche der Pabst zurückschickte, nach Florenz kamen, als der Prinz schon längst eingezogen war. S. 213.

37. S. il convito I, 3; und besonders die Kanzone Doglia mi reca nello core ardire. Fraticelli opere minori di Dante Firenze 1834 seqq. Band II, S. 48.

38. In der Hölle XV führt er die Deichbauten der Fiamminghi

an. Ueber Dante's damalige Wanderungen sind wir so sehr ohne gute Nachrichten, daß man kein Recht hat, Boccaccio's Angaben so ohne Weiteres von der Hand zu weisen.

39. Viel Streit herrscht über die Chronologie von Dante's Werken. Was ich selbst hier darüber angebe, ist das Resultat eines gewissenhaften Nachdenkens. Die vita nuova mag spätestens 1295 entstanden sein; der convito und das Werk de vulgari eloquio 1303—5, und zwar jener früher als dieses; das Werk de monarchia läßt viele Annahmen zu, jedoch mag es um 1311 entstanden sein. Von der divina commedia ist die Hölle etwa 1308 fertig geworden, das Paradies etwa 1319. Das Fegefeuer würde in die Mitte gehören; vielleicht 1310 ist es vollendet worden, da Albrecht von Habsburg als todt geschildert wird; und wie sein Nachfolger sich zeigen würde, das konnte Dante noch nicht wissen.

40. Ich habe hier speziell die Kanzone im Auge: Voi ch' intendendo il terzo ciel movete.

41. Ich weiß sehr wohl, daß jenes Lied 1775 gedichtet ist, wo Göthe noch nicht an die Farbenlehre dachte. Doch thut das hier nichts zur Sache; ich könnte ein anderes Lied nehmen.

41a Brief an Can Grande, 10. Modus loquendi remissus et humilis.

42. Vergl. Anm. 27 und Boccaccio vita di D. Ausgabe 1576 (Florenz), S. 64—65 u. 68. Es gibt bekanntlich noch einen andern, vielfach abweichenden Text dieser vita di D., den zuerst Mussi 1809 nach einem Cod. von 1437 herausgegeben hat. Derselbe ist auch der divina commedia von Didot vorangedruckt (1844). Ich wage nicht zu entscheiden, ob beide Texte von Boccaccio selbst herrühren. Uebrigens berichtet B. nicht, daß jene sieben Gesänge lateinisch gedichtet waren; er sagt nur, Dante hätte die divina commedia ursprünglich lateinisch dichten wollen, und theilt die ersten Hexameter mit.

43. Dieser Satz ist nicht aus dem Buche de monarchia, sondern aus dem convito, Abh. III, Kap. 5.

44. Z. B. ist es ganz unzweifelhaft, daß Peter von Andlo im ersten Theile seines Werkes de imperio Romano Dante's Monarchie vor Augen hatte. Die Uebereinstimmung ist gar zu auffallend; nur schreibt Peter von Andlo ein viel besseres Latein als Dante.

45. Inferno X, 60—63. Balbo II, 11 zeigt in seiner Darstellung, daß er die Ideen des Mittelalters über die Bedeutung des heiligen römischen Reiches nicht kennt.

46. Inferno X, 41—51.

47. E non solamente serbate a lui ubbidienza, ma come liberi il reggimento (Fraticelli 1840. S. 218). D. h.: „Kommt ihm nicht allein als seine Unterthanen entgegen, sondern als freie Männer, die freiwillig seine Herrschaft anerkennen und sie ihm bewahren." Ich habe leider den lateinischen Text nicht, welchem Kannegießer folgt. Er übersetzt: „die ihr ihm vorbehalten seid, nicht bloß, daß er euch beherrsche, sondern als Kinder (!) regiere." Der italiänische Text ist sehr verdorben, doch zweifle ich, ob K.'s Uebersetzung richtig ist.

48. Z. B. Fauriel, der über Heinrich VII. sehr schlecht unterrichtet ist.

49. Liest man jene Darstellungen Dino's, so erscheint Balbo's Begeisterung für das damalige Florenz sehr überflüssig (II, 10). „Florenz (sagt Balbo) war damals der Fels Italiens. Es kämpfte für die alte Freiheit." Dino schildert sehr drastisch, welcher Art diese „Freiheit" war. Ueber Dante's Verhalten schreibt Balbo u. A.: E se fu grande, quanto più nol sarebb' egli, se invece di certi inni all' aquila od altri simili che si trovano nella Commedia, avesse colla magia de' suoi versi fatta immortale questa quasi ignota e pur così forte e bella resistenza della patria sua (!).

50. Kanzone Poscia ch' i' ho perduto ogni speranza, welche indessen schwerlich ächt ist. Die Dame, an welche sie gerichtet ist, kann nicht die Stadt Florenz sein, wie Witte glaubt, sondern es ist ein wirkliches lebendes Menschenkind in Toskana gemeint.

Unmöglich kann man auf Dante's Verbannung aus Florenz Stellen beziehen wie jene in Strophe II:

Quella speranza, che mi fe' lontano
Dal vostro bel piacer ch' ognor più piace,
Mi s'è fatta fallace —
— — — — —

Per acquistar onor mi fe' partire (Amor)
Da voi pien di desire
Per ritornar con pregio e in più grandezza.

Ebenso wenig ist die Stadt Florenz gemeint, wenn es in Strophe V. heißt:

— lo più bel piacimento,
Che mai formasse natural potenza
In donna di valenza,
La cui bellezza è piena di virtute.

Das würde sich schlecht zu Purgat. VI und Parad. XV u. XVI reimen.

51. Nikolaus von Butronto b. Muratori IX, 885; besser in Böhmers Fontes.

52. Convito I, 4.

53. Es ist das Sonett Molti volendo dir che fosse Amore. In Witte's Uebersetzung klingt jene Definition noch sinnlicher als im Original:

Ich aber sage, wesenlos ist Liebe,
Der Stoff und Formen nimmermehr genügen(!);
Nein, ein Verlangen der erregten Triebe,
Naturerregte Lust an schönen Zügen,
Die dauernd andre aus der Brust vertriebe,
Verlöre sie sich nicht mit dem Vergnügen.

54. Villani VIII, 10. Vergleiche Dante's Sonett: Messer Brunetto.

55. S. oben, Kap. XXIX. Auch im Briefe des Frate Ilario, Prior vom Kloster Santa Croce del Corvo, an Uguccione della Faggiuola ist hievon die Rede. Ich wage jedoch nicht, denselben zu benutzen, da ich nicht weiß, ob er ächt ist. Das Manuskript des Briefes selbst wird hier das Meiste entscheiden müssen. Es ist in dem Briefe nichts, was auffallen könnte, außer der fast wörtlichen Uebereinstimmung einzelner Stellen mit Boccaccio. Ich habe den lateinischen Text nicht zur Hand, sondern nur Balbo's Uebersetzung.

In dem Briefe sagt Dante: Ma quand' io considerai la condizione dell' età presente, vidi essere del tutto abietti i canti degli illustri poeti: e per questa ragione appunto gli uomini generosi che a tempi migliori sriveano tali cose, lasciarono le arti liberali a' plebei. Per lo che deposi la povera lira di che era io proveduto e un' altra n' apparecchiai adattata ai sensi de' moderni, vano essendo porger cibo da mangiare a bocche di lattanti.

Boccaccio: Vedendo egli i liberali studii del tutto abbandonnati e massimamente da' principi e dagli altri grand' huomini, a' quali si soleano le poetiche fatiche intitolare . . . . havendo egli cominciato secondo l'altezza della materia in questa guisa:

Ultima regna canam etc.

lo lasciò stare e imaginando in vano le croste del pane porsi alla bocca di coloro, che ancora il latte sugano, in stile atto a' moderni sensi ricominciò la sua opera e proseguilla in vulgare.

Uebrigens ist der Gedanke vollkommen dantisch (s. convito I, 9 u. 10), und deßhalb möchte ich den Brief nicht so ohne Weiteres verwerfen.

56. Convito II, 6.

57. Ib. IV, 22.

58. Natürlich kann man jene Worte D.'s über den allegorischen Sinn nicht etwa so deuten: das Gedicht stellt zuerst den Zustand der Verdammten, alsdann den der Büßer im Fegefeuer, endlich den der Seligen dar. Sonst wäre ja der allegorische Sinn identisch mit dem buchstäblichen.
59. Convito IV, 28.
60. Damit soll das Verdienst von Kopisch durchaus nicht geschmälert werden. Aber was soll man dazu sagen, wenn er selbst die herrliche Beschreibung der nahenden Dämmerung (Purgat. VIII, 1—6) allegorisch deutet! Natürlich muß bei seiner Weise große Willkür herrschen. Beatrice im Paradiese ist ihm ausschließlich die Theologie, und er deutet nun in diesem Sinne, was sie sagt und thut, allegorisch — soweit es möglich ist. Aber er hat es nicht durchführen können. Wenn Beatrice im Jupiter zu Dante spricht: „Ich lächle nicht; denn wenn ich lächelte, so würde der Anblick meiner Schönheit auf dich wirken, als ob der Blitz dich träfe" — so kann selbst Kopisch hier nichts allegorisch erklären. Wenn die Theologie lächelt, davon kommt kein Mensch um.
61. Non lascia altrui passar per la sua via. Es ist also die Straße der Wölfin gemeint.
62. Vgl. Schlosser: Studien über Dante.
63. So Wegele am Schlusse seines Werkes über Dante.

Im Verlage von **Rudolf Besser** in Stuttgart erschien:

Kaiser Heinrich der Vierte

und

sein Zeitalter

von

Hartwig Floto.

1855—56. 2 Bände. gr. 8. geh. 3 Thlr. 24 Sgr. oder 6 fl. 24 kr.

Schnellpressendruck der J. G. Sprandel'schen Buch in Stuttgart.